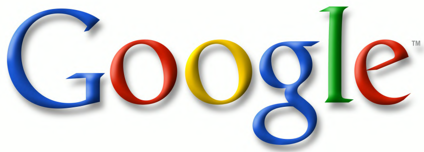




[illegible]

LE PASSE-TEMS AGRÉABLE;

OU

NOUVEAUX CHOIX DE BONS MOTS,

DE PENSÉES INGÉNIEUSES, DE RENCONTRES PLAISANTES,

Dont une partie n'avoit point encore été mise au jour,

ENRICHI

D'une Elite des plus Vives Gasconnades,

Qui ne sont point dans le Gasconniana,

Et de quelques Nouvelles Histoires Galantes;

Le tout avec des Réflexions.

Nouvelle Edition, augmentée de plus du double.

PREMIERE PARTIE.

Prince serge

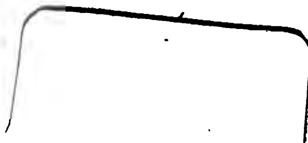
A AMSTERDAM,
AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. LIII.

A MESSIEURS ***.

MESSIEURS,

Depuis que j'ai l'honneur de vous connoître; vous m'avez donné tant de marques que vous êtes véritablement mes amis, & tant de preuves d'une sincére amitié, que toutes celles que je vous puis donner de la mienne, ne m'acquitteront jamais entiérement envers vous. Cependant il n'y a point d'occasion que je n'embrasse avec plaisir, où je puisse vous en donner quelque marque, & du véritable attachement que j'ai pour vous. C'est ce qui me fait prendre la liberté de vous dédier cet Ouvrage, persuadé que vous voudrez bien ne pas prendre garde au grand nombre de défauts qui s'y rencontrent, mais le recevoir comme un témoignage d'estime & d'amitié, en attendant que je puisse vous en donner de plus essentiels.

C'est ainsi que je dévrois faire vos éloges, & parler de toutes les belles qualités qu'on remarque en chacun de vous : mais comme plusieurs raisons que vous n'ignorez pas, veulent que je demeure inconnu au Public, j'aurois sujet de craindre que pour peu que





PRÉFACE.

SI ce Livre étoit le premier de la ſorte, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne fut fort recherché & lû avec plaiſir, bien qu'il ne ſoit pas ſans défauts: Mais comme il y a pluſieurs Ouvrages qui ont du raport à celui-ci, il ſeroit à craindre qu'il ne fut étouffé dans la foule, ſi l'on ne faiſoit voir qu'il différe aſſez de tous ceux qui ont paru juſqu'à preſent, pour mériter d'être reçû auſſi favorablement qu'aucun d'eux.

On trouvera donc dans ce Livre un *Recueil de bons mots, &c. choiſis*, & qu'on a mis dans un ordre qui n'avoit pas encore été obſervé: car on s'eſt étudié à mettre de ſuite ceux qui ont quelque raport enſemble.

D'ailleurs, on a ajoûté au-devant de la plus grande partie de ces bons mots, &c. des *Remarques*, ou des *Réflexions Morales*, qui n'ont jamais paru, & qui pourront être de quelque utilité, pour montrer l'uſage qu'on peut faire de ce qui a été dit en pluſieurs rencontres, ſoit par des gens d'un eſprit ſublime, ou même par des ſots.

S'il ſe trouve dans ce Livre pluſieurs choſes qui ont déja paru, on en trouvera auſſi un nombre conſidérable qui n'avoient jamais vû le jour, & que même très-peu de perſonnes ſçavent.

De plus, on y trouvera ensemble un élite des *Bons mots* & des *Paroles remarquables* de *Henri IV.* & de *Ciceron*; des plaisanteries de *Rabelais*; des rencontres les plus vives & les plus agréables d'*Esope*, & l'abregé de sa vie, &c. Ensorte qu'on peut se flâter de trouver de suite dans ce seul Livre, quantité de choses qui sont dispersées dans plusieurs autres.

Enfin, pour diversifier la matiére, & pour s'accommoder autant qu'il a été possible, aux différens goûts des personnes, on y a ajoûté trois *Histoires* ou *Nouvelles Galantes*, qui peut être ne déplairont pas. Elles n'ont jamais paru, de sorte qu'elles auront du moins l'agrément de la nouveauté. La premiére & la derniére, sont de la nature des Romans; mais la seconde, qui est celle de *la belle Cure*, est une avanture arrivée il n'y a pas fort long-tems, dans une Ville considérable de ce Pays.

On dévroit solliçiter le Lecteur d'être indulgent aux fautes qu'il trouvera dans ce Livre; mais comme c'est un chemin si rebatu, & que ces priéres ne sont tout au plus que des complimens en l'air qu'on fait à un Inconnu, on finira cet Avis, en assurant que bien qu'on ne doute pas que ce Livre n'ait beaucoup de défauts, on en a cependant laissé le moins qu'il a été possible; & que si on avoit pû les reconnoître à la premiére vûë, on se seroit bien gardé de les exposer aux yeux du public.



AVERTISSEMENT

Touchant la seconde & troisiéme Edition.

La première édition de cet Ouvrage ayant eû tout le succès qu'on a pû souhaiter, on a trouvé bon, à la sollicitation du Libraire, de le faire réimprimer en l'augmentant de plus du double.

On se flâte que cette édition sera reçuë aussi favorablement que les précédentes, puisqu'on s'est apliqué à la rendre plus agréable par un grand nombre d'Articles nouveaux, tant de Proses *que de* Poësies.

Les paroles remarquables de Henri IV. *de* Guillaume III. d'Alphonse le Grand *Roi d'Arragon*, de Loüis XIV. *de* Ciceron, *de* Gonsalve de Cordouë, *que les Espagnols nomment le* Grand Capitaine, *& d'autres Personnes Illustres, sont rassemblées plus exactement, & en plus grand nombre dans cette édition que dans la première. Les Articles des* Gasconnades, Fanfaronnades, & autres, *y sont aussi considérablement amplifiez.*

On a aussi augmenté cette édition d'un recueïl de Bons mots en Vers, *&* d'Epitaphes plaisantes, *aussi en Vers.*

On l'a de plus enrichie de plusieurs Pensées nouvelles, *& de* bons mots nouveaux, *dont quelques-uns ont raport aux affaires du tems. Ils passeront*

ſans doute pour nouveaux, puiſqu'ils n'avoient jamais été imprimez.

Enfin en cette édition, on s'eſt ſervi de ces marques [] () *& quelquefois de* celle-ci * * * pour en marquer les augmentations.

Au reſte, ſi quelqu'un ne trouve pas ce Recueïl de ſon goût, & qu'il blâme la peine qu'on s'eſt donnée, il peut s'épargner la peine de le lire, & la dépenſe de l'acheter. On ne s'eſt pas propoſé de remporter les ſuffrages de tout le monde.





LISTE PARTICULIERE

Des Noms des Empereurs, Rois, & autres Princes, à qui l'on attribuë une grande partie des Bonts Mots inserez dans cet Ouvrage.

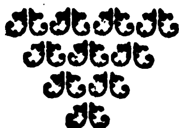
ADRIEN, *Empereur.*
Agatocle, *Roi de Sicile.*
Agesilas, *Roi de Sparte.*
Alcibiade.
Le Duc d'Alençon.
Alfonse *le Grand*, *Roi d'Arragon.*
Alfonse, *surnommé le Courageux.*
Alfonse, *Duc de Calabre.*
Le Duc d'Anjou.
Antigone, *Roi d'Asie.*
Augúste, *Empereur.*
Aureng-Zebe, *Empereur du Mogol.*
Bajazet, *Empereur Turc.*
Le Duc de Berry.
Le Duc de Bourgogne.
Chah-Jehan, *Empereur du Mogol.*
Charles-Quint, *Empereur.*
Charles XII. *Roi de Suéde.*
Charles Emanuël. *I. Duc de Savoye.*
Prince de Condé.
Cosme de Médicis, *Grand Duc de Florence.*
Crésus, *Roi de Lydie.*

Dog

Doge *de Venise.*
Enrique IV. *Roi d'Espagne.*
Epaminondas.
Etienne, *Roi de Pologne.*
Fabrice, *Général Romain.*
François I. *Roi de France.*
Frédéric, *Empereur.*
Frédéric III. *Empereur.*
Garcias, *Roi de Navarre.*
Guinghizkan, *Empereur de la grande Tartarie.*
Gracien, *Empereur.*
Prince de Guéméné.
Guillaume III. *Roi de la Grande-Bretagne.*
Guillaume *le Conquérant, Duc de Normandie.*
Henri IV. *Roi d'Espagne.*
Henri IV. *Roi de France.*
Jean II. *Roi de Portugal.*
Jean I. *Duc de Médina Sidonia.*
Jean I. *Roi de Portugal.*
Jules César, *Empereur.*
Laurent de Médicis, *Grand Duc de Florence.*
Léonidas, *Roi de Sparte.*
Loüis XI.
Loüis XII.
Loüis XIII.
Loüis XIV.
Duc de Lorraine.
Lucullus.
Lysander.
Maurice, *Prince d'Orange.*
Mir-Timur *ou* Tamerland, *Empereur.*

Mitridate

Mitridate *Roi.*
Prince d'Orange.
Le Cardinal du Perron.
Philippe I. *Roi de France.*
Philippe *de Macédoine.*
Pic de la Mirandole.
Reine de Bohême.
Rodolphe, *Empereur.*
Roi des Indes.
Duc de Saxe.
Sophi de Perse.
Une Sultanne.
Thémistocles.
Trajan, *Empereur.*
Le Duc de Vermandois.
Le Cardinal de Ximénes.





Noms de quelques Hommes Illuſtres, & de pluſieurs Auteurs qui ont part dans cet Ouvrage.

LE Duc d'Albe.
Le Comte d'Alets.
Pluſieurs Ambaſſadeurs.
Un Amiral de Caſtille.
Antagoras, Poëte.
Archidamus.
Aridices.
Ariſtippe.
Arminius.
Mr d'Aubigni.
Bacon.
Madame de Barnevelt.
Le Maréchal de Baſſompierre.
Baudius.
Mr de Bautru.
Behloul, *ſçavant de la Cour d'un Caliſe.*
Mr Van Beuningen.
Mr Boileau Deſpréaux.
Bucanan.
Buſſi d'Amboiſe.
Comte de Cantagnéde.
Céſar Caporali.
Caton le vieux.
Caton l'aîné.
Ciceron.

Curius

Curius.
Dentatus.
Le Docteur Dale.
Dante.
Demosthéne.
Demonax.
Démétrius. } *Philosophes.*
Diogéne.
Elendius Priscus.
Epicure.
Esope.
Le Maréchal Duc d'Estrée.
Euripide.
Eutropion.
Fernand Gonsal, *Comte de Castille.*
Comte de Fuensalida.
Furetiére.
Gabriël, *Médecin d'un Calife.*
Maréchal de Gassion.
Gonsalve Ferdinand de Cordouë.
Marquis de Grancé.
Madame de Groot.
Lelius.
Leon Bisantin.
Lycurgue.
Mr de Lyra.
Machiavel.
Maynard.
Le Capitaine Miller.
Thomas Morus.
Neik-Nam-Kan, *Grand-Seigneur du Mogol.*

Perez

Perez de Vargas.
Périclez.
Phocion.
Piovane Arlotto.
Platon.
George.
Pſalmanazaar, *Japonnois.*
Rabelais.
Raphaël d'Urbin.
Rubius Flavius.
Jean Rufo.
Sénéque.
Matteo Serrano.
Socrate.
Hercules Strotzza.
Le Taſſe.
Tectamene.
Madame de Termes.
Thales.
Théophile.
Marquis de Tierceville.
Jacques Trivulce.
Maréchal de Turenne.
Le Philoſophe Tymon.
Vibius Criſpſus.
Villon.
Xénocrate.
Xeuxis.



LE PASSE-TEMS AGRÉABLE, OU NOUVEAUX CHOIX DE BONS MOTS.

AVEC DES RE'FLEXIONS.

SE taire & parler à propos, eſt un ſecret très-peu pratiqué, ſur tout par ceux qui ſont leur principale affaire de dire des plaiſanteries, & ce qu'on nomme des bons mots: cependant il s'en trouve qui ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de retenuë dans les occaſions qui en demandent, bien que leur eſprit ſoit d'une extrême vivacité. Un Chirurgien de Naple n'en ſervira d'exemple. Cet homme paſſoi

pour le véritable antidote de la mélancolie : jamais on ne se divertissoit mieux qu'où il étoit. Le Viceroi ayant entendu parler du personnage, voulut sçavoir par lui-même si ce qu'on en disoit étoit vrai. Pour cet effet, il le fit venir pour s'en faire raser & pour le faire parler; mais le Chirurgien bien loin de dire des plaisanteries, garda toujours un silence respectueux, qu'il crut devoir observer devant une personne d'un rang si distingué. Cela chagrina le Viceroi, qui s'imagina que l'on s'étoit moqué, & que le chirurgien n'étoit qu'un stupide; de sorte qu'en le congédiant, il lui donna, comme par mépris, la plus petite piéce de monnoye de cuivre qui eût alors cours. Le Chirurgien la reçût avec beaucoup de respect; & l'ayant regardée, il demanda à Son Altesse, *Combien il devoit lui rendre ?* Cette demande satisfit si bien le viceroi, qu'il le paya très-libéralement.

¶ Quoique les Païsans soient nez à la campagne & que leur éducation soit grossiére, ils ne sont pas toujours si stupides qu'ils le paroissent; & leur esprit, qui n'a le plus souvent d'autre lumiére que celle de la nature, sçait quelquefois cependant leur fournir des répliques si justes, qu'ils ferment la bouche à ceux qui par l'étude & par les soins d'une éducation plus noble, passent dans le monde pour beaux esprits. Voici ce qui est arrivé en Hollande, il y a quelque-tems, à des personnes que

le mérite & le ſçavoir diſtinguent avantageuſement dans l'Egliſe & entre les ſçavans. Ils étoient trois qu'une même affaire appelloit à un Village aſſez proche de la Ville où ils demeuroient. Ils s'en approchoient déja lorſqu'ils apperçûrent de loin un Païſan qui venoit vers eux à grands pas, & qu'on auroit pris à ſon air pour le plus ignorant & le moins ſpirituel de tous les hommes. Ils voulurent s'en divertir, & marchant à quelque diſtance l'un de l'autre, le premier que le Païſan rencontra, lui dit; *Bon jour Pere Abraham.* A ce compliment, il ne répondit que d'un coup de tête, & d'un ſimple *bon jour.* A quelques pas de-là, il trouva le ſecond, qui lui dit: *Bon jour Pere Iſaac.* Le Païſan lui fit la même réponſe qu'au premier. Mais lorſqu'un peu plus loin, il eût rencontré le troiſiéme qui lui dit; *Bon jour Pere Jacob*; il s'arrêta, & lui dit: *Mr, mon nom n'eſt ni Abraham, ni Iſaac, ni Jacob; mais je me nomme Saül, fils de Kis; je ſuis ſorti pour chercher les âneſſes de mon pere; mais je vois que j'ai rencontré ſes ânes.*

Voici quelques autres réparties vives de Païſans.

Deux Seigneurs de la Cour ſe promenant enſemble à la campagne, rencontrérent un Païſan qui battoit ſon âne avec excès, touchez de compaſſion pour cette pauvre bête, ils dirent au Païſan: *Mon ami, tu es bien cruel de maltraiter ainſi ce pauvre animal.* Ce Païſan

ayant ôté ſon chapeau, ſe tourne reſpectueuſement vers ſon âne, & lui dit : *Pardon, monſieur mon âne, pardon, je ne croyois pas que vous euſſiez des parens à la Cour.*

Un Païſan ayant un procés au Parlement de Bordeaux, fut un jour pour en ſolliciter la prompte expédition chez le premier Préſident. Il avoit déja attendu trois ou quatre heures dans ſon antichambre, lorſque le Premier Preſident le ſurprit, ayant les yeux attachez ſur quatre P. qui étoient au-deſſus de la porte, & qui ſignifioient *Pierre Potac Premier Préſident.* Le Préſident lui demanda : *Eh bien, mon ami, que crois-tu que veulent dire ces quatre lettres?* Ma foi, Monſieur, lui dit le Païſan, elles veulent dire, *pauvre plaideur prenez patience.*

() S. Martin Evêque de Tours a été cavalier avant que d'être Evêque; cependant dans toutes les Egliſes qui portent ſon nom, on le dépeint toûjours ſous la figure d'un cavalier. Un jour qu'un Evêque faiſoit la viſite dans une de ces Egliſes, il demanda au Marguillier, qui étoit un païſan, pourquoi le Pâtron n'étoit pas peint en Evêque, qui étoit ſa derniére & ſa plus noble qualité? Le Marguillier répondit; *Oh! Oh! Monſeigneur, nous y gagnons cinq chevaux; car il en faut ſix au caroſſe d'un Evêque, & il n'en faut qu'un à un cavalier.*

L'Evêque de.... étant au Village de...,
il

il fit assembler les habitans dans l'Eglise, & l'a après avoir demandé aux Marguilliers s'il n'y avoit point de plaintes contre leur Curé, il fit plusieurs questions aux Paroissiens touchant leur croyance. Dans ce tems-là il aperçût une bonne femme qui faisoit tous ses efforts pour fendre la presse, afin de voir plus à son aise M. l'Evêque. Il la fit aprocher, & lui demanda combien il y avoit de Sacremens? à quoi ayant satisfait; *avez vous été confirmée?* continua-t'il. Elle fit une profonde révérence, & lui dit; *Oui, Monsieur, j'ai eu le bonheur de l'avoir été par feu Monsieur vôtre Pere.*

() Mr. l'Evêque de Meaux demanda un jour à une bonne vieille femme nouvelle convertie, combien il y avoit de Sacremens? Elle répondit qu'il n'y en avoit que deux. Mais, reprit l'Evêque, le Mariage, par exemple, qui vous empêche de croire que c'est un Sacrement; c'est une union si sainte, si douce, & si agréable. *Ha! ha! Mr*, dit la vieille, *s'il est si bon, que n'en tâtez-vous?*

Une jeune Villageoise couroit après son ânesse. Il passa par-là un Gentilhomme, qui la voyant assez jolie, lui dit, d'où êtes-vous, ma mie? *De Ville-Juif*, Monsieur, répondit-elle. *De Ville-Juif*, dit le Gentilhomme, ne connoissez-vous point la fille de *Nicolas Guillot*? Oüi, Monsieur, répondit la Villageoise. Je vous prie, lui dit-il, faites-moi la faveur de lui porter un baiser de ma part; & en mê-

me-tems il la voulut baiser. Mais cette jeune fille s'y oposant, lui dit : *Monsieur, si vous êtes pressé, donnez-le à mon ânesse, elle y sera plûtôt que moi*, & en disant cela, elle s'échapa de ce galand.

Sur son cheval Jean se ruoit,
Contre Jean le cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage :
Mathurin qui pour lors passoit,
Dit à l'homme qu'il connoissoit,
Et Jean montrez vous le plus sage.

¶ Depuis que l'argent est l'objet des desirs de chacun, on ne fait plus rien de quelque importance, que par son secours ; mais aussi il est infaillible. Les forteresses les plus fortes tombent devant lui : la valeur même succombe souvent, sous le puissant effort de ce métail. La vertu & l'honneur ont quelquefois échoué contre cet écueil ; & pour le dire en un mot, il triomphe presque toujours des plus puissans obstacles. Mais d'ailleurs, il inspire à d'autres une noble audace, il enflâme leur courage, leur fait braver le péril, & considérer sans effroi le danger où ils s'exposent. Quelle fatigue chacun ne se donne-t'il pas differemment pour l'aquérir ? L'avide Marchand traverse les plus vastes mers, sans craindre ni la rage des vents, ni l'horreur de tempêtes, ni les rochers, ni les écuëils pour le rechercher jusques dans les lieux où la nature le forme. Il

semble que pour autoriser cette cupidité, il soit devenu d'une nécessité absoluë; sans lui, on est un des derniers malheureux du monde; avec lui, on peut se procurer une infinité de commoditez: le posséde t'on abondamment, que de gens recherchent notre amitié, qui sans lui ne daigneroient pas seulement nous regarder; enfin, il en est devenu un mal nécessaire, & dont on ne sçauroit se passer, principalement un Prince qui veut entreprendre quelque expédition militaire: c'est alors qu'il expérimente qu'elle est l'utilité. Le fameux Maréchal de Turenne le nommoit, *le nerf de la guerre*: en effet, il anime & fait agir les principaux ressorts d'une entreprise, & le bon ou le mauvais succès dépendent souvent de lui. *Jâques Trivulce*, un des plus expérimentez Capitaines de son tems, en étoit très-persuadé; car Louis XII. Roi de France voulant faire la guerre au Duc de Milan, & lui demandant, quelles provisions étoient les plus nécessaires pour exécuter son dessein, il lui répondit: *Trois choses sont absolument nécessaires; sçavoir*, 1. *De l'Argent*, 2. *De l'Argent*, 3. *De l'Argent.*

¶ *A trompeur, trompeur & demi*, dit le proverbe; on pourroit dire avec autant de raison: *A railleur, railleur & demi.* Vous allez voir si je me trompe. Deux hommes montez sur des mules, rencontrérent à la campagne deux Cordeliers, à qui ils deman-

dérent par dérision : *Où vont ces maîtres ânes?* *Où leurs Mules les conduira*, répondirent ces Religieux.

Avant que le Cardinal de Janson fût parvenu à la pourpre, un jour qu'il étoit à Lion dans une Hôtellerie publique, il fit demander s'il n'y avoit pas quelque Etranger qui voulut dîner avec lui : on lui raporta que Mr. *Boileau Despréaux* venoit d'arriver : aussi-tôt il l'envoya inviter ; ce dernier l'accepta fort civilement. Durant le repas, après qu'ils eurent parlé de diverses choses, Mr de Janson demanda à Mr Boileau, comment il se nommoit ; celui-ci ayant dit son nom : *Ha, fi* ! s'écria Mr. de Janson, *quel vilain nom est-ce-là, Mr ! j'aimerois mieux me nommer Boivin, que Boileau.* M. Boileau ne repartit rien ; mais il lui demanda à son tour, quel nom il portoit. Mr de Janson s'étant nommé : *Quoi !* dit Boileau, faisant l'étonné ; *c'est-là votre nom ? Janson ! Ha, Mr, croyez-moi, changez ce nom-là, & faites-vous plûtôt nommer Jean Farine, cela sera plus noble que Janson.*

Carimene & *Belise* étant un jour du mois de Septembre assises sur du gazon dans une plaine, & voyant passer un païsan dont les cheveux étoient blancs, elles lui demandérent pour en railler, *s'il avoit déja neigé sur les Montagnes* ? *il le faut bien*, répondit le bon homme, avec un air de simplicité, *puisque*

les

les vaches sont descenduës dans la plaine.

On conte du Procureur Général Bourdin, qui dormant un jour à l'Audience, un Conseiller dit à un autre : *Voilà notre Procureur Général qui dort comme un cochon.* Mr Bourdin qui entendit cela, leva la tête, & dit : *D'un cochon tout est bon ; mais d'un âne rien n'en vaut.*

Certain Messer entra dans son Jardin,
Vit que son Jardinier Colin
Avoit paré sa grasse tête,
D'un chapeau des plus grands, fort beau & très-pointu ;
Parce qu'il étoit jour de Fête.
Qui t'a donné ce chapeau de cocu ?
Lui demanda d'abord ce Messer : Sur mon ame,
Répondit Colin bonnement ;
C'est un de vos chapeaux, Monsieur, dont votre femme
M'a l'autre jour fait present.

¶ Mr Chévreau raporte ce qui suit. Comme il y a de faux braves, il y a de faux-spirituels : & je me souviens d'avoir entendu, quand j'étois jeune, un Evêque de grande réputation, qui charmoit la Cour par ses expressions extraordinaires. Mais ce qui est extraordinaire n'est pas toujours merveilleux ; & quand la nature va son train, elle n'est pas sujette à faire des monstres. Cet Evêque dont je veux parler, prêchoit le jour de la Fête de la Madeleine ; & après avoir bien exagéré son

son repentir, dit : *Qu'elle s'étoit ouvert le Ciel par ses larmes, & qu'elle avoit fait un chemin par eau, qu'on fait rarement par terre.*

Il y a long-tems que trois ou quatre de mes amis qui étoient venus me rendre visite, me pressérent fort d'aller entendre Mr *Camus* Evêque du Bellai, qui prêchoit aux Incurables le lundy de Pâques. J'y fus avec eux; & comme il étoit à *l'Ave Maria*, Monsieur le Duc d'Orleans entra, suivi d'un cortége considérable; & entr'autres, de Mr l'Abbé de la Riviére insigne flâteur, & de Mr Tubeuf alors Intendant des Finances. Après que Monsieur eut pris sa place, & que l'Auditoire fut tranquille, il fit prier Mr du Bellai de recommencer pour lui son Sermon, dont il n'avoit fait que l'ouverture. L'Evêque obéït, & après l'avoir salué fort humblement, il lui dit : *Monseigneur, Dimanche dernier je prêchai le Triomphe de Jesus-Christ à Jérusalem; Vendredi sa mort; hier sa Résurrection, & aujourd'hui, je dois prêcher son Pélerinage à Emmaüs, avec deux de ses Disciples. J'ai vû, Monseigneur, Votre Altesse Royale dans un même état. Je vous ai vû triomphant dans cette Ville, avec la Reine Marie de Médicis votre Mere; je vous ai vû mort par des Arrêts, sous un Ministre; je vous ai vû ressuscité par la bonté du Roi votre frére; & je vous vois aujourd'hui en Pélerinage : D'où vient,* Mon-

Monseigneur, que les grands Princes se trouvent sujets à ces changemens? Ah! Monseigneur, c'est qu'ils n'écoutent que les flâteurs, & que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles, que comme l'argent entre dans les coffres du Roi, un pour cent.

¶ On m'a demandé des exemples de pensées extraordinaires, & d'expressions particuliéres de quelques Prédicateurs dans leurs Sermons. En voici quelques-uns.

Un jeune Abbé prêchant la Passion à une grille, dit: » Que Notre-Seigneur qui sua du » sang de tout son corps dans le Jardin des » Olives, ne devoit point pleurer autrement; » parce que Dieu est tout œil; qu'il garda » le silence devant Hérode, parce que l'a- » gneau perd la voix en voyant le loup; qu'il » étoit tout nud sur la Croix, parce qu'il étoit » tombé entre les mains des voleurs; que pour » condamner la vanité des pompes funébres, » il ne voulut point de flambeaux à ses funé- » railles, pas même les flambeaux du Ciel; » & enfin, qu'il voulut être mis dans un sépul- » chre de pierre, pour nous aprendre que tout » mort qu'il étoit, il avoit horreur de la mo- » lesse.

Un Prédicateur Italien, parlant d'une Sainte, dont la beauté alluma des flâmes impures, & qui se déchira le visage, pour guérir le mal qu'elle avoit fait, dit: » Que si la » blancheur de son teint a pû noircir l'ame de

» ses fréres, son sang les fera rougir de honte.

Un autre du même païs, prêchant à Milan le jour de Pâques, devant le Cardinal Charles Borromée, Archevêque de la Ville, dit au peuple, » qu'ils avoient un Prélat très-saint, » & tout semblable à un œuf de Pâques, qui » est rouge, qui est beni; mais qui est un » peu dur.

L'Abbé N*** prêchant à une grille, disoit entr'autres choses; » Les Religieuses doi- » vent avoir toujours le cure-dent à la main, » parce que les Communautez réguliéres res- » semblent aux dents, qui pour être belles » doivent être bien rangées, bien blanches, » & bien nettes.

» Le Pere... prêchant à S. Paul le jour de » S. Jean l'Evangeliste, dit, qu'il y avoit » cette différence entre S. Jean & S. Paul, » que l'un étoit bien plus ouvert & accom- » modant que l'autre; car, dit-il, S. Paul » fait le mystérieux & le réservé, & ne veut » dire à personne les secrets qu'il a apris au » Ciel; mais S. Jean ne cache rien: Tout » ce que j'ai vû, & tout ce que je sçai du » Verbe, dit il, je vous le dis: *Quod vidimus* » *de verbo vitæ annuntiamus vobis.*

Un Prédicateur prêchant devant des Religieuses le jour de Pâques, & cherchant la raison pourquoi Jesus-Christ ressuscité aparut d'abord aux Maries, dit ingénument, » que c'est que Dieu vouloit rendre public le

» Mystére

» Mystére de la Résurrection ; & que des
» femmes sçachant les premiéres une chose si
» importante, la nouvelle en seroit bien-tôt
» répanduë par tout.

Mr. l'Evêque du Bellai prêchant la Passion à S. Jean en Gréve devant Mr le Duc d'Orléans Gaston, s'aperçût que ce Prince étoit placé entre Mr d'Emeri & Mr de Bullion, Intendant des Finances. Il prit de-là occasion de faire cette exclamation équivoque. *Ah! Monseigneur*, s'écria-t'il, *quand je vous vois entre deux Larrons....* Cela fut remarqué par une bonne partie de l'assemblée qui ne pût s'empêcher de rire. Monsieur qui dormoit, se réveillant en sursaut, demanda ce que c'étoit; *Ne vous inquiétez pas*, lui dit Mr de Bullion, *c'est à nous qu'on en veut.*

Le même prêchant un jour devant feu Mr l'Arch. de.... dont les maniéres étoient fort bizarres; Monseigneur, lui disoit-il, quand
» je m'imagine votre tête, je crois voir une
» Bibliothéque. D'un côté, je vois les livres
de S. Augustin, de S. Jérôme; de l'autre,
» ceux de S. Cyprien, & de S. Chrisostô-
» me.... & quantité de places pour en mettre
» d'autres. C'étoit lui dire honnêtement qu'il avoit des chambres à loüer

Le même dans un Sermon qu'il faisoit aux Cordeliers le jour de S. François: » Mes Pe-
» res, leur disoit-il, admirez la grandeur de
» votre Saint, ses miracles passent ceux du

» Fils

» Fils de Dieu. Jesus-Christ avec cinq pains » & trois poissons, ne nourrit que cinq mille » hommes une fois en sa vie, & S. François » avec une aulne de toile nourrit tous les » jours, par un miracle perpetuel, plus de » quarante mille fainéans.

Le même parlant des Moineries disoit ; » dans les anciens Monastéres, on voyoit de » grands Moines, de vénérables Réligieux, » à présent *illic passeres nidificabunt.* On n'y » voit plus que des Moineaux.

Prêchant un jour à Nôtre-Dame, il dit avant que de commencer son Sermon : *Messieurs, on recommande à vos charitez une Demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.*

Le même disoit qu'après leur mort, *les Papes devenoient des Papillons; les Sires, des Cirons; & les Rois, des Roitelets.*

Nenteüil n'avoit pas moins d'esprit que d'habileté dans son art. Il faisoit un jour le Portrait du Roi en Pastel; & pour donner à Sa Majesté un visage gay, il l'entretenoit de tout ce qu'il croyoit capable de lui donner de la joye: » Sire, lui disoit-il en venant au » Louvre, j'ai passé par les Augustins où » l'on prêchoit la Passion. Le Prédicateur » en étoit à cet endroit, où il est écrit, que » les serviteurs du Pontife & autres gens, se » chauffoient à cause qu'il faisoit froid. *Et* » *calefaciebant se*, disoit ce bon Pere, *quia*

» *frigus erat.* Et voici la réfléxion qu'il fai-
» soit faire à ses auditeurs. Vous voyez, Mes-
» sieurs, que notre Evangéliste ne se con-
» tente pas de raporter la chose comme His-
» torien, *& calefaciebant se*, & ils se chauf-
» foient; mais il en rend la raison comme
» Philosophe, *quia frigus erat*, parce qu'il fai-
» soit froid.

Un Prédicateur du XVI. siécle, nommé *Ribautius*, prêchant le jour de la Madeleine, dit que Marthe étoit une très-bonne femme,
» *rara avis in terris*, fort attachée à son mé-
» nage, très-pieuse, & qui se plaisoit beau-
» coup à aller entendre le Sermon & l'Office
» divin; mais que Madeleine sa sœur étoit une
» coquette, qui n'aimoit qu'à joüer, à cau-
» ser, & à perdre le tems: que cependant
» Marthe faisoit tout son possible pour la ga-
» gner & l'attirer à Dieu, que pour cela *fa-*
» *ciebat bonam sociam*, elle faisoit le bon com-
» pagnon avec elle; & entroit en aparence
» dans ces inclinations mondaines, pour ne la
» pas effaroucher; de sorte que sçachant com-
» bien elle aimoit le bon air & le beau langa-
» ge, elle lui dit des merveilles de la person-
» ne & des Sermons de notre-Seigneur, pour
» l'obliger finement à le venir écouter, que
» la Madeleine, poussée de curiosité, y vint
» en effet; mais qu'arrivant tard, comme
» font les Dames de qualité pour se faire da-
» vantage remarquer, elle fit grand bruit, &

» paſſant par-deſſus les ſiéges, ſe plaça *in con-*
» *ſpectu Domini*, vis-à-vis du Prédicateur,
» & le regarda entre deux yeux avec une har-
» dieſſe épouventable. Le reſte du Sermon
étoit tout farci de paſſages de Poëtes & de
Philoſophes.

Dans le dernier ſiécle, le petit Pere André, Prédicateur & Religieux du Convent des petits Auguſtins à Paris, prêchoit auſſi d'une maniére fort ſinguliére. C'étoit un homme qui menoit une vie très-ſainte, & très-auſtére, & qui n'avoit nulle conſidération pour le monde. Son talent n'étoit pas de farder la vérité, il la preſentoit toute nuë, ſans ornement & ſans voile. Toutes ſes expreſſions étoient naïves & fort naturelles, & il faiſoit un grand uſage des proverbes les plus populaires & les plus communs. Un jour la Reine Anne d'Autriche arrivant à ſon Sermon, qui étoit déja commencé, il lui dit pour tout compliment: *Soyez la bien venuë, Madame, nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu*, & il pourſuivit ſon diſcours, ſans le reprendre dès le commencement, ſelon la coutume. Ses comparaiſons, comme ſes autres figures, étoient toujours priſes de ce qu'il y a de plus bas. Il compara un jour les quatre Docteurs de l'Egliſe Latine, aux quatre Rois de notre jeu de Cartes. *S. Auguſtin*, dit-il, *eſt le roi de Cœur, par ſa grande charité; S. Ambroiſe eſt le Roi de Trefle, par les fleurs*

de

de son éloquence ; S. Jérôme est le Roi de Pique, par son stile mordant ; S. Grégoire est le Roi de Carreau, par son peu d'élévation.

Le même dit, lorsque le tonnerre tomba sur l'Eglise des... *Dieu a fait une grande miséricorde à ces bons Peres, de ne sacrifier à sa justice que leur clocher ; car si le tonnerre fût tombé sur la cuisine, ils étoient tous en danger d'y périr.*

() Prêchant un jour devant le Roi, il se servit de ces expressions, *Foin du Roi*, *Foin de la Reine*, *Foin de Monseigneur*, *Foin de tout le monde.* Omnis caro est ut gramen.

() Quand il prêchoit devant des païsans, il ne les vouloit pas apeller mes Fréres ; mais il disoit, *Canaille Chrétienne*

() Un jour qu'il déclamoit contre la galanterie des Dames, il dit qu'il y en avoit une dans l'Auditoire dont la débauche avoit éclaté, & qu'il leur alloit montrer cette malheureuse pour lui donner de la confusion de son desordre. » Mais non, dit-il, en se reprenant, je ne la nommerai point, la charité » chrétienne me le défend. Cependant, *con-* » *tinua-t'il*, userai-je de ménagement avec » le vice ? Non, Messieurs, mais accordons » cette difficulté, & sans vous nommer celle » dont je vous parle, je vais vous la faire » connoître en lui jettant ma calotte ; & s'étant mis en état de la jetter : » La voilà, *dit* » *il*, la voila cette infâme. Toutes les fem-

mes qui étoient aux environs de la chaire ; baissérent la tête pour éviter le coup de la calotte. Alors le Pere André s'écria ; » Bon » Dieu, je croyois qu'il n'y en avoit qu'une : » mais je vois que la conscience de plusieurs » les fait craindre d'être reconnuës !

( ) Prêchant le jour de l'Evangile du Mauvais Riche, il fit la comparaison d'un pauvre à une poule, & d'un riche à un chien de Boulogne. » Un riche, *disoit-il*, quand il » vit, Dieu le traite comme les femmes trai- » tent leurs petits chiens. Elles partagent avec » eux tous leurs bons morceaux ; ne les nour- » rissent qu'avec des friandises, & les déco- » rent avec de jolis rubans ; mais quand le » chien est mort, on le jette sur le fumier. La » poule est une misérable qu'on ne nourrit » qu'avec les choses les plus viles ; mais après » sa mort, elle est servie avec honneur à la » table du maître. De même, le riche pen- » dant sa vie est heureux ; mais après sa mort, » il est enséveli dans l'enfer, au lieu que le » pauvre est placé dans le sein d'Abraham.

( ) Le même prêchant de la charité, dit entr'autres choses : » Quand vous seriez chas- » te comme un Cordelier, sobre comme un » Carme, humble comme un Jésuite, sça- » vant comme un Capucin, pénitent comme » un Pere de l'Oratoire, éloquent comme un » Minime, si vous n'avez la charité, vous n'ê- » tes rien.

Un

( ) Un Prédicateur prit pour sujet de son sermon pour les trois jours du Carnaval: » 1. Que » pendant tant de débauches, tous les foux » n'étoient pas aux petites-maisons; 2. Que » tous les Aveugles n'étoient pas aux Quin- » ze-vingts; 3. Que tous les Diables n'étoient » pas en Enfer.

( ) Un Prédicateur trop zèlé loüa dans un Sermon, S. François Xavier, *d'avoir converti dix mille hommes par un seul Sermon dans une Isle deserte.*

( ) Un autre Prédicateur ne prit pour dessein que ces deux mots; 1. *En ce monde tout passe.* 2. *En ce monde tout lasse.*

Un Cordelier prêchant le jour de S. François, & ayant dessein d'exagérer le mérite de ce Saint, en le préférant à tous les autres, comme celui que Dieu avoit tant aimé, qu'il l'a, disoit-il, honoré de ses Saints Stigmates, faveur qu'il n'a fait qu'à lui; il s'écria! » Où » le mettrons-nous, le Bienheureux Pere Sé- » raphique Saint François? Le mettrons-nous » avec les autres Saints? Il est plus élevé en » dignité qu'eux. Le placerons nous avec les » Prophêtes? Ah! il est bien au-dessus des » Prophêtes. Le mettrons-nous avec les Pa- » triarches? Il est bien au-dessus des Patriar- » ches. Le mettrons-nous avec les Anges? Il » est encore au-dessus des Anges. Le mettrons- » nous avec les Archanges? Il est encore au- » dessus des Archanges. Le mettrons-nous

» avec les Chérubins ? Il est au-dessus des Ché-
» rubins. Le mettrons-nous avec le Séra-
» phins ? il est bien encore au-dessus des Séra-
» phins. Où le placerons-nous donc, ce glo-
» rieux Saint François ? Le mettrons-nous
» avec les Vertus ? Ah ! il est bien au-dessus des
» Vertus. Le mettrons-nous avec les Trônes ?
» il est encore au-dessus des Trônes. Le met-
» trons-nous avec les Dominations ? Il est en-
» core au-dessus des dominations. Le met-
» trons nous avec les Puissances. Il est encore
» au-dessus des puissances. Où le mettrons-
» nous donc ? Où le placerons-nous ? Un des Auditeurs lassé de ces redites, se leva, & dit au Prédicateur ; *Mettez-le à ma place*, & en même-tems il s'en alla. Tout le monde se prit à rire de cette saillie, & le pauvre Prédicateur en fut si interdit, qu'il s'en alla sans achever son Sermon.

Un autre Prédicateur du même ordre, allant prêcher à un Village, rencontra des voleurs en chemin ; mais comme il n'avoit rien qui pût les accommoder, cette rencontre ne l'allarma point. Ils l'abordérent cependant, & un d'entr'eux lui dit : *Puisqu'il n'y a rien à gagner avec vous, il faut que vous nous donniez un plat de votre métier, & que vous fassiez presentement une prédication à notre loüange.* Le Cordelier voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'échaper, accepta la proposition, & leur adressa ce discours. » Mes-
» sieurs

» ſieurs, je ne puis vous faire plus d'hon-
» neur que de comparer votre vie à celle de
» notre Seigneur Jeſus-Chriſt, pendant
» qu'il étoit au monde. Il a ſouffert beau-
» coup, & vous ſouffrez auſſi, étant fu-
» gitifs ça & là. Il alloit accompagné de
» ſes Diſciples, vous allez auſſi en troupe.
» Il fréquentoit les Scribes & les Phari-
» ſiens, vous fréquentez des gens qui ne
» valent pas mieux. Il ſouffroit ſouvent la
» pluïe, le vent, le froid, le chaud &
» toutes ſortes d'injures, vous êtes expoſez
» aux mêmes infortunes, & vous ſouffrez
» mille incommoditez. Il alloit pieds nuds,
» vous n'êtes guéres bien chauſſez. Il n'avoit
» qu'une robe, & vous n'avez, je croi, que
» les habits que vous portez. Il ne portoit
» ſur lui ni or, ni argent; je ne crois pas que
» vous en ſoyez fort chargez. Il jeûna qua-
» rante jours dans le deſert, vous faites bien
» ſouvent la même choſe. Il fut tenté du
» Diable, vous l'êtes continuellement. Il fut
» tranſporté ſur le haut du temple, & ſur le
» ſommet d'une haute montagne; le Diable
» vous porte auſſi ſur des collines pour épier
» les paſſans. Il eût faim & ſoif, vous avez
» ſouvent le même beſoin. Il étoit rejetté de
» tout le monde, vous avez le même ſort.
» Les Juifs cherchoient ſans ceſſe l'occaſion
» de le prendre, le Prevôt & les Archers
» en ſont autant pour vous attraper. Il fut
» trahi

» trahi par Judas, l'un ou l'autre de vos
» compagnons vous trahira. Il fut pris,
» conduit, lié & garotté; quelque jour on
» vous en fera sans doute autant. Il répon-
» dit devant Anne, Caïphe, & Hérode,
» & vous ferez de même devant vos Juges.
» Il fut foüetté de verges; vous le serez aussi,
» si vous ne l'avez déja été. Il fut pendu en-
» tre deux larrons; & vous le serez bien tôt.
» Il descendit aux enfers, vous y descendrez
» aussi. Il monta ensuite aux Cieux; mais
» vous ne sortirez point de là, & vous serez
» éternellement avec les Diables, où le Pe-
» re, le Fils, & le S. Esprit vous envoyeront.
» Ainsi soit-il.

() Quelqu'un s'est servi de cet exorde; *Quand une souris passe par une botte de foin, je m'étonne qu'elle ne se créve les yeux.*

() *V. P. C. R.* a prononcé publiquement celui-ci. *J'embarque ce discours sur le Galion de mes lévres, pour passer la mer orageuse de vos attentions, & arriver enfin au port fortuné de vos oreilles.*

() Un Prédicateur ayant pris pour son texte; *Paul Apôtre* commença son Sermon par ces paroles: *Grande étoit la Diane des Ephésiens; mais plus grand encore le Colosse de Rhodes. Grands étoient les présens d'Abraham; mais plus grands encore ceux de la Reine de Sceba. Grandes & magnifiques étoient les Nôces du Roi Assuérus, parce que l'on y voyoit*

*voyoit des R*on discours ; sçavoir, ces quatre
*& des Satra*it *vos Lucas Medicus* : Le Mé-
celle de Canaan's saluë. Il répéta plusieurs fois
*Christ, & ses do*pouvoir se ressouvenir d'au-
ses Apôtres que non'e que les Cardinaux lassez
Apôtre. se levérent ; un d'entr'eux

Un autre Prédicateur, lui dit : *Saluez - le*
ses auditeurs ; *Mes*
*vous dise en quoi con*ce du siége de Paris,
Moines : C'est, continure - Dame, & n'eût
ter un chou la tête en bas. Launoi dit, qu'il

Le même dit, en comm
» Mes Fréres, vous croyez doit encore de la
» vous allez voir un Sermon ; mais vo le Pere
» rez qu'un Catéchisme.

Un autre commença son Sermon par ces proverbes : » Tout ce qui reluit n'est pas or, » & tout ce qui est blanc n'est pas farine.

¶ Après ce qu'on vient de lire des Prédicateurs, on sera peut-être bien aise de trouver de suite divers bons mots, dits à l'occasion d'eux & de leurs Sermons. En voici quelques-uns des plus beaux & des plus spirituels.

Un Prédicateur avoit ennuyé tout le monde en prêchant les Béatitudes. Une Dame, lui dit après le Sermon : » Monsieur, vous » en avez oublié une. Laquelle ? reprit le » Prédicateur. Celle-ci, ajoûta la Dame : *Bienheureux ceux qui n'étoient pas à votre Sermon.*

ai, ayant en-
» trahi par Judas, l'un ou l'a chant la gra-
» compagnons vous trahira.. n Sermon de la
» conduit, lié & garotté; q grace, par Mr.
» vous en fera sans doute
» dit devant Anne, Caïp Docteur en chaire,
» & vous serez de même grace, demanda qui
» Il fut foüetté de verges ; étoit un Docteur de
» si vous ne l'avez déja, je voyois bien que
» tre deux larrons; &
» Il descendit aux er prêchant à S. Jean en
» aussi. Il monta tout court au milieu de
» vous ne sortire lendemain il reçût une let-
» éternell l'adresse étoit. *A Monsieur, Monsieur l'Abbé de... demeurant à S. Jean en Gréve.*

Une personne parlant d'un Prédicateur, de qui elle avoit entendu le Sermon de fort loin : *Il m'a*, dit-il, *parlé de la main, & je l'ai écouté des yeux.*

Mr l'Abbé de C... prêchoit à S. Merry, & ne contentoit pas l'auditoire. Mr de Santeüil dit; *Il fit mieux l'année passée.* Quelqu'un dit, il ne prêcha pas. *Et c'est en cela qu'il fit mieux*, repliqua Mr de Santeüil.

Quelqu'un dit à un prédicateur qui étoit demeuré court : » Monsieur, votre Sermon est » beau, il n'y manque que la parole.

Un Prédicateur Italien prêchant devant les Cardinaux le Panégyrique de S. Luc, & manquant de mémoire, ne pût jamais dire que

la

e texte de son discours ; sçavoir, ces quatre mots, *Salutat vos Lucas Medicus* : Le Médecin Luc vous saluë. Il répéta plusieurs fois ces paroles sans pouvoir se ressouvenir d'autre chose : desorte que les Cardinaux lassez de ces répétitions se levérent ; un d'entr'eux s'adressant au Prédicateur, lui dit : *Saluez-le de notre part.*

() Pendant la vacance du siége de Paris, Mr M.... prêcha à Notre-Dame, & n'eût point d'auditeurs ; Mr de Launoi dit, qu'il prêchoit, *Sede vacante.*

() Dans le tems qu'on parloit encore de la ridicule opinion des Préadamites, le Pere Adam Jésuite prêcha la Passion à S. Germain de l'Auxerrois. Son Sermon fut très-mal reçû à la Ville & à la Cour. La Reine en parla à Mr le Prince de Guémené, & lui demanda ce qu'il en pensoit ? Madame, je suis Préadamite, lui répondit ce Prince. La Reine lui demanda ce que cela vouloit dire ? *C'est que je ne croi pas, Madame*, lui répliqua-t'il, *que le Pere Adam soit le premier homme du monde.*

() *M. S....* Archidiacre d'Auxerre, qui crie toujours en chaire, disoit en parlant du Pere Bourdalouë, il prêche fort bien, & moi bien fort.

() On disoit du Pere Bourdalouë, qu'il faisoit excellemment des Portraits. *Madame de Termes*, dit-il, *est inimitable*, *&* *les*

Prédicateurs qui l'ont voulu copier sur cela ; n'ont fait que des marmousets.

() M. qui venoit d'entendre prêcher un Pere Missionnaire de S... L... dont il étoit content, s'étant trouvé dans une compagnie où étoit M. Feuillet, fit recit des plus beaux endroits qu'il avoit retenus, & conclut en disant ; » Il faut avoüer que ces » bons Peres prêchent comme les Apôtres. » Cela est vrai, ajoûta Mr. Feuillet, c'est » comme les Apôtres avant qu'ils eussent reçû » le Saint Esprit.

() A une Passion de Notre-Seigneur, un auditeur fatigué de sa longueur, dit : *Que c'étoit aussi une Passion pour ceux qui l'entendoient.*

¶ *Pape Theun*, Bouffon de l'Empereur Charles V. ayant abusé un jour de la liberté que l'Empereur lui donnait, fut exclus hors de la cuisine pour quelques jours. Cette peine lui paroissant fort rude, il tâcha de gagner le cuisinier, qui fut toujours inéxorable à ses priéres : enfin il s'avisa de cloüer des planches sur tous les privez du Palais. Ce qui ayant été raporté à l'Empereur par quelques-uns de ses Gentilshommes, qui avoient été trompez en allant aux lieux, il le fit apeller, & lui ayant demandé la raison d'une action si hardie, il lui répondit ingénument, *Qu'il croyoit que tous les privez étoient superflus à la Cour, puisqu'on n'y mangeoit plus.*

¶ *L'E-*

¶ *L'ESINE NOUVELLE.*

Par teſtament Dame Deniſe,
Quoiqu'elle poſſédât un ample revenu,
Ordonna que ſon corps fut inhumé tout nud,
Pour épargner une chemiſe.

¶ *D'UN COMTE.*

De ce Comte qui toujours rit,
A chaque parole qu'on dit,
Avec raiſon nous pouvons dire,
Que c'eſt un Comte fait pour rire.

¶ Un domeſtique qui retient mal les termes d'un compliment qu'on lui fait faire, à moins que ſa ſtupidité & la groſſiéreté de ſon eſprit ne paroiſſe viſiblement, pourroit jetter ſon maître dans un grand embarras, & le broüiller avec ceux à qui il envoye un tel envoyé. Cette hiſtoire en fait foi.

Un Marchand Vénitien étoit amoureux d'une très-belle Dame ; il lui faiſait ſouvent des preſens conſidérables, dans la vûe de lui plaire. Un jour il lui envoya par ſon valet, qui n'étoit pas des plus ſpirituels, un preſent d'un très-grand prix, & lui commanda, *que ſi cette Dame lui demandait*, ſi ſon maître étoit riche, qu'alors il pouvait l'aſſurer, qu'il étoit un Gentilhomme très-puiſſant, & qui avoit *tre Gallein Porto*, c'eſt-

à dire, trois Galéres dans le Port. Ce valet muni de ses instructions, porte le present de son maître à cette Dame, & le recommande avec chaleur à ses bonnes graces, la priant de ne lui être pas trop cruelle, & de considérer qu'il étoit *un honnête Gentilhomme de grand pouvoir*. Là-dessus elle lui demanda, *s'il possédoit donc de grands biens*? Assurément oüi, répondit ce lourdaut, & je vous jure qu'il a *tre Galine & un Porco*, c'est-à-dire, *trois Poules & un Porc.*

¶ *Aux Femmes.*

Vous qui pouvez tout vaincre, & n'êtes que foiblesse,
Péché de la nature, adorable à nos yeux,
Aimables ennemis, poisons délicieux,
Tirans, dont le pouvoir nous rit quand il nous blesse.
Objets par qui la terre assujettit les Cieux;
Sources de nos plaisirs comme de nos tristesses,
Dont le jaloux orgueil a, malgré les Déesses,
Fait gémir sous les fers le plus puissans des Dieux:
Cher espoir de nos cœurs, idole de nos sens,
Sexe, qui bien souvent bravant les plus puissans,
Par un éclat pipeur, t'en est rendu le maître.
Ecueils contre lesquels il est beau de périr;
Femmes pour une fois que vous nous faites naître,
Hélas! combien de fois nous faites-vous mourir?

¶ *DES LIVRES.*

Sunt bona, sunt quædam, mediocra, sunt mala plura,
Que legis hic, alter non fit. Avite, liber.

De

De tout ce que tu lis ici,
Une partie eſt raiſonnable,
Une autre partie eſt paſſable;
La plus conſidérable auſſi,
Te paroîtra bien miſérable.

DE LA SCIENCE.

Inſtrue præceptis animum; nec diſcere ceſſes:
Nam ſine doctrinâ vita eſt quaſi mortis imago.

Par votre inſtruction, par un nouvel effort
D'aprendre avez toujours envie;
Car ſans la ſcience, la vie
N'eſt que l'image de la mort.

DES SCIENCES.

Non jacet in molli veneranda ſcientia lecto;
Illa ſed aſſiduo parta labore venit.

On ne voit point avec raiſon,
La ſcience en un lit molſement étenduë,
Pour montrer qu'on n'arrive à ſa poſſeſſion,
Qu'avec une peine aſſiduë.

POUR DEVENIR HABILE.

Sabe rogare, rogata tenere: retenta docere:
Hæc tria diſcipulum faciunt ſuperare magiſtrum.

Bien demander, bien retenir,
Montrer ſelon ſon ſouvenir,
Ce ſont trois points qui font paroître
Le diſciple au-deſſus du maître.

DES LIVRES.

Admirare bona in libris, mediocra lauda.
Excusa, lector candide; quæ sunt.

Des Livres : lecteur avisé,
Le bon te doit être admirable,
Le médiocre être louable,
Et le mauvais être excusé.

¶ On se sert dans le monde assez souvent de divers tours d'adresse pour se faire payer de ceux qui cherchent à ne les pas faire. Les exemples en sont fréquens ; mais je doute si de tous ceux dont les uns ou les autres se sont servis, aucun ait été plus spirituel, ou plus heureusement mis en usage que celui dont je vais faire le recit. Un homme se fit peindre, & ne fit point d'autre accord avec le Peintre pour prix de son portrait, sinon qu'il le fit bien, & qu'il le payeroit généreusement. Le Peintre acheva le Portrait, & le fit parfaitement ressemblant. Mais celui pour qui il étoit fait, refusa de lui donner ce qu'il demandoit, s'imaginant que comme c'étoit son portrait, le Peintre ne sçauroit qu'en faire, & le lui donneroit pour un prix médiocre. Le Peintre plus fin que lui, lui dit, que puisqu'il n'en vouloit pas payer la juste valeur, il le garderoit jusqu'à ce qu'il le lui vint redemander lui-même au prix

prix qu'il lui marquoit. Entre tems le Peintre fit faire un quadre au portrait de cet homme, & l'attacha au-dessus de sa porte pour enseigne, avec cette inscription: *Je suis ici faute d'argent.* L'homme de qui étoit ce portrait, étant connu de tout le monde, sçût bien-tôt la piéce que le Peintre lui joüoit, & chacun l'en raillant, il fut obligé de payer au Peintre tout ce qu'il lui avoit demandé, afin de retirer son portrait d'un lieu si visible.

¶ Les équivoques, les turlupinades, les allusions ne valent rien quand on les donne pour bonnes; mais elles sont bonnes, quand on les donne pour ne valoir rien. Régle pour ce qui ne sera pas trouvé bon dans ce livre.

¶ Si vous avez le malheur de vous brûler en mangeant, faites comme les Moscovites, si vous voulez être exempt de raillerie. Quand cet accident leur arrive, ils n'en font rien paroître; mais ils tâchent de faire que d'autres ayent le même sort, se contentant de dire, *Roka bustrà*, ce qui signifie; *c'est une mer orageuse.* Voici l'origine de ce proverbe. Un pere étant à table avec ses deux fils, on leur servit le potage tout boüillant. Le cadet porta le premier la cueiller au plat; mais comme il se brûla aussi-tôt qu'il en eût goûté, il dit *Roka bustra; c'est une mer orageuse.* Son frére qui le suivit, se brûla aussi, & comprenant le mystére de ces

 paro-

paroles, il dit; *Naſile per léchel;* c'eſt-à-dire; *A peine l'ai-je traverſée.* Le pere qui ne comprenoit rien à ce diſcours, prit auſſi de ce mets brûlant, qui ne l'épargna pas plus que ſes fils. Ayant alors compris le ſens de l'énigme, il leur donna ce *Benedicite* en bon langage du païs; *Daſpodi blederu Wodeoby potenulli; Fils de putain, je voudrois que vous y fuſſiez tous deux noyez.*

¶ Il eſt naturel d'être jaloux de ſes prérogatives, de quelque nature qu'elles ſoient, & l'on ne peut voir ſans peine qu'un autre joüiſſe de ce qui nous apartient. Les femmes ſçavent bien pratiquer cette maxime; & dès qu'elles remarquent qu'on veut empiéter ſur leurs droits, il n'y a rien qu'elles ne mettent en uſage pour ſe les conſerver. Une Dame avoit ſurpris ſon mari careſſant ſa Demoiſelle, & ce ménage ne lui plaiſant point, pour prévenir les ſuites de ce badinage, elle le congédia peu de tems après, & lui dit: » Allez, mon ami, je n'ai plus beſoin de vous, » la beſogne que vous faites ici, je la ferai » bien.

Un Gentilhomme aimoit la ſervante de ſa femme, & faiſoit tous ſes efforts pour en obtenir quelque faveur, mais en vain. Un jour qu'il avoit extrêmement tourmenté cette fille, elle s'en plaignit à ſa Dame, & lui demanda ſon congé. Cette Dame le lui refuſa, lui promettant pourtant de faire enſorte, que ſon

son mari devint plus sage, & lui dit que pour cet effet, il falloit lui donner rendez-vous, qu'elle s'y trouveroit, & feroit tant de honte à son mari, qu'il n'y reviendroit plus. La servante donna donc rendez vous au Gentilhomme dans la grange, & la femme s'y rendit. Entre tems le Gentilhomme fit réfléxion sur ce qu'il alloit faire, & envisageant les suites que cette amourette pouvoit avoir, il résolut d'en demeurer-là, & de ne pas aller trouver sa maîtresse, & rencontrant son valet Pierre, il lui dit : » Hola, ho! Pierre, Marie » m'attend dans la grange; veux-tu aller l'y » trouver en ma place? Mais ne dit mot, elle » sera bien attrapée, quand elle sçaura que » c'est toi. Pierre fort content de la proposition, va à la grange où la Dame attendoit son mari avec impatience, croyant que c'étoit lui, elle se tût pour avoir plus de sujet de le reprendre : ainsi Pierre ne trouva nul obstacle. Cependant le Gentilhomme fort satisfait de ce qu'il venoit de faire, passa par la cuisine & fut bien étonné d'y trouver Marie : » Eh! » quoi, lui dit-il, n'as-tu pas été dans la grange? Elle lui dit que non, & que Madame y étoit allée à sa place. Voila ce Gentilhomme bien attrapé, & se mettant à courir vers la grange, il crioit de toute sa force : » Pierre, ce n'est » point Marie; Pierre, ce n'est point Marie. » Oh! bien, Monsieur, répondit Pierre; » Marie ou non, c'est fait.

¶ On

¶ On dit que les Normands ne rendent que rarement une réponse positive aux questions qu'on leur fait, & qu'ils ne disent presque jamais *Oüi*, ni *Non* : en voici une preuve. Un Ministre de ce païs-là se faisoit un point d'honneur de ne se servir jamais d'affirmative. Quelqu'un à qui l'on raportoit cela, gagea qu'il lui feroit répondre *Oüi*, ou *Non*, à la premiére rencontre. La gageure faite ; un jour que ce Ministre devoit prêcher, & qu'il alloit au Temple, le gageur le suivit, & lorsqu'il fut vis-à-vis de la porte du Temple, il l'aborda, & l'ayant salué, il lui dit : » Vous allez au Temple, n'est-ce pas, » Monsieur ? Le Ministre répondit : » C'en est » le chemin.

¶ Les gens d'esprit sçavent tourner tout à leur avantage ; même des inconvéniens qui causeroient à tout autre une extrême confusion. *Bucanan* avait été Précepteur des enfans de M. de Brassac : comme il étoit un jour à sa table, il lui arriva dans le tems qu'il mangeoit du potage bien chaud, de laisser aller un vent qui fit du bruit ; mais sans s'étonner, il dit à ce vent, qui étoit sorti comme malgré lui. » Tu as bien fait de » sortir, car j'allois te brûler tout vif.

Le *Cardinal du Perron* se tira avec la même adresse d'un pareil accident. Il joüoit aux échets avec Henry IV. & dans le tems qu'il plaçait un Cavalier, il lui arriva la même

me chose qu'à Bucanan en mangeant sa soupe. Le Cardinal pour couvrir cette liberté, dit : » Au moins, Sire, il n'est pas parti sans Trom» pette.

() C'est ainsi que le *Comte de Cantagnede* ; de la maison de Meneses en portugal, répara par un bon mot, une liberté pareille qu'il prit un jour avec le Roi Dom-Jean IV. Ce Roi qui le tenoit sur le pied de Favori, lui donnant un coup sur la fesse, il lui peta dans la main, & le roi étant confus & piqué de ce manque de respect. » Sire, *lui dit ce Comte*, » Votre Majesté peut-elle jamais fraper à une » porte, qu'on ne lui ouvre incontinent ? Mot qui plût autant au Roi, que l'action lui avait déplû.

¶ Une parfaite connoissance de la Géographie, des Mathématiques, de l'Histoire, ou de quelqu'autre de ses sciences, qui font l'occupation des Sçavans, n'est pas absolument nécessaire à un chacun : cependant une personne qui veut paroître dans le monde, doit nécessairement ne pas ignorer les principes de ces sciences, & sur tout la Géographie, si elle ne veut pas être exposée à rester la bouche ouverte aux questions les plus familières, ou bien dire par ignorance des choses qui pourroient lui attirer de la raillerie. Un homme se trouvant dans une compagnie, où l'on parloit du Soleil, & de quelle maniére il tourne autour de la terre, qui

a la forme d'une boule, il se mêla dans le discours pour soutenir que cela n'étoit pas, & qu'on se trompoit certainement, puisque les yeux convainquoient que la terre est plate. On lui donna diverses raisons convaincantes pour le désabuser de cette erreur, entre autres on lui dit : » Vous voyez que le Soleil » se léve tous les jours au même endroit, & » qu'il se couche à l'opofite ; comment se » peut-il qu'il revienne de l'Occident, où il » se couche le soir à l'Orient, où il se léve » le matin, s'il ne passe par-dessous ? Belle » demande, *repliqua cet ignorant entêté* ; » Vous voilà bien embarrassez ! Il y vient de » nuit.

() Un Procureur défendant la cause d'un particulier, devant *Mr Raggi* Auditeur de la Chambre Apostolique, cita le Code, & le donna pour garant du bon droit de sa partie. L'Auditeur ordonna sagement que ce Code, qu'il prenoit pour un faux-témoin, seroit sommé de comparoître, & commanda sur l'heure aux Sbires de l'aller saisir au corps chez l'Avocat, où le Procureur disoit qu'il se trouvoit. Cette procédure de *Mr Raggi*, n'alloit pas moins qu'à faire pendre ce misérable, ou à l'envoyer aux galéres. La Justice se transporta dans la maison de l'Avocat, & le Code fut mis entre les mains des Sbires, qui croyant que c'étoit un livre défendu le portérent à l'Audience. Mais Monsieur l'Auditeur

diteur se voyant trompé, demeura muet comme une statuë, & pensa perdre l'esprit de dépit de se voir moqué de tout Rome, & principalement du Pape Urbain VIII. qui ne pouvoit se lasser d'en rire.

¶ () On doit bien se garder de raisonner des choses dont on n'a pas une connoissance nette & distincte, où l'on court risque de dire des sottises. Il ne faut pas aussi affecter de se servir de termes extraordinaires & peu communs, dont on ne sçache pas bien la signification. Un terme mal employé, donne quelquefois un sens contraire au discours; & lorsque l'on croit dire quelque chose de bien sensé, il se trouve que c'est une sottise dont on ne manque pas d'être raillé. Exemples.

() Une Demoiselle qui se piquoit de bien parler la langue Françoise, & de se servir toujours de termes les moins vulgaires, se trouvant dans une compagnie, où l'on raisonnoit d'un réglement qu'on venoit de faire dans l'Eglise, par lequel les places étoient marquées, selon le rang & la qualité des personnes; au lieu qu'auparavant il n'y avoit eu nulle distinction, & les premiers venus choisissoient. Les uns désaprouvoient ce réglement, d'autres l'aprouvoient, entr'autres cette Demoiselle: elle en donna plusieurs raisons; & voulant dire que la *subordination* n'avoit rien de nouveau, elle dit: » que la » Poligamie avoit été établie de tout tems.

() Un

() Un homme fort ſpirituel ſe trouvant dans une compagnie de Dames à Berlin, elles ſouhaitérent qu'il leur aprit quelque nouvelle ; il répondit qu'il n'en ſçavoit point : elles le preſſoient cependant toujours, deſorte que pour ſatisfaire à leur envie, il leur dit : » Qu'il avoit apris que le Roi alloit » épouſer la Diette de Ratiſbonne. Quelqu'une d'entr'elles fort vive, dit en jettant un grand éclat de rire, » Bon ! vous nous en voudriez » bien faire accroire ; comme ſi nous ne ſçavions pas que la Diette de Ratiſbonne eſt une » Riviére.

() Quelqu'un ſe trouvant à une vente de livres, & ayant remarqué que le Libraire qui les vendoit, avoit dit de pluſieurs livres Latins, qu'ils étoient, *Cum notis variorum*, il dit, *Qu'il falloit que ce* Notis viariorum *fut bien ſçavant, d'avoir fait tant de livres.*

() Un autre ayant entendu dire, que les Vaiſſeaux qui vont aux Indes Orientales paſſent la Ligne, demanda, » comment elle » étoit faite, & ſi les Vaiſſeaux n'étoient pas » obligez de baiſſer les mâts pour la paſſer ?

Un Officier Gaſcon, dans le Régiment de Mr le Duc de Roquelaure, étant à dîner chez le même Duc, il arriva que ceux qui avoient été invitez au repas parlérent d'*Ariſtote*, & quelqu'un dit, que dans Ariſtote on trouvoit des choſes admirables, que l'on ne trouvoit point par tout ailleurs. » Eh ! bien,

» bien, reprit Mr le Duc de Roquelaure, qui sçavoit que cet Officier étaît naïf & ignorant, & qui se divertissoit ordinairement de lui » que répondez vous à cela ? Je réponds, » *dit-il*, que tel qui se vante d'avoir été à » Aristote, n'y a peut-être jamais été. Il prenoit ce Philosophe pour une Ville.

() On disoit en parlant d'une piéce de théâtre : *La Scène est à Constantinople.* Une Dame dit, *Voilà une Riviére qui fait bien du chemin.*

() Comme on faisoit admirer à *Mr de Mat*... la magnificence de la grande Eglise de Coûtances, il dit : *Cela a-t'il été fait en ce païs-ci ?*

() Un ignorant voyant un tableau, où la Vierge étoit representée expirante, & un Apôtre tenant un cierge allumé, dont le feu étoit parfaitement bien representé, demanda : *Si ce cierge-là éclairoit aussi bien de nuit que de jour ?*

() Un jeune Villageois, grossier de corps & d'esprit, s'adressa un jour à un Colonel & demanda service. Le Colonel, homme jovial, remarquant que ce Païsan étoit fort stupide, lui demanda s'il pourroit bien porter une pique ? *Comment*, *Monsieur*; répondit-il, tout échauffé, comme s'il avoit reçû quelque affront : *Par ma foi*, *j'en porterois bien vingt-cinq.*

() Un jeune homme lisant dans la gazette,

te, que deux Vaisseaux étoient arrivez chargez de Terre-neuve, demanda; *Si de la vieille n'étoit pas aussi bonne?*

¶ Un Amant qui se lassoit de n'obtenir rien de sa Maîtresse lui donna ces Vers.

Je ne sçaurois être toujours en quête,
Vous presenter requête sur requête,
Soir & matin, brûler pour un glâçon
Semer en pleurs, sans espoir de moisson,
Et contre un mur me rompre enfin la tête,
Lorsque l'amour travaille à ma conquête,
Et qu'il vous dit, payez ce qu'on vous prête;
Vous le payez toujours d'une chanson,
Je ne sçaurois.
Un tel refus m'épouvante & m'arrête,
Car ce refrein, qui n'est pas trop honnête,
Est pour un cœur un étrange ameçon:
Quoi! jour & nuit souffrir de la façon,
Ma foi, Cloris, je ne suis pas si bête.
Je ne sçaurais.

¶ La récompense ne doit jamais être le seul but du service qu'on rend. Ceux qui agissent uniquement par ce motif, se trouvent très-souvent trompez; car dès qu'il paroît que c'est elle qu'on a en vûë, loin d'obtenir ce qu'on attend, on est regardé avec le dernier mépris. Un domestique de *Louis XI. Roi de France*, voyant un Poulx sur l'habit de ce Prince, s'aprocha de lui avec beaucoup de respect, prît le Poulx, & le jetta, sans qu'on pût le remarquer, de sorte que le Roi lui demanda ce qu'il venoit de faire? mais il n'osa

le

ſe lui dire : cependant comme le Roi voulut abſolument le ſçavoir, il lui avoüa la choſe. » A la bonne heure, dit alors ce Prince, c'eſt » une marque que je ſuis homme ; car cette » vermine s'attache le plus à l'homme, & ſur» tout dans la jeuneſſe, « & lui fit donner quarante écus pour ce ſervice. Quelque-tems après un autre de ſes domeſtiques, voyant qu'un ſi petit ſervice étoit ſi largement récompenſé, ſans conſidérer que la réalité différe infiniment de la feinte, vint de la même maniére aborder le Roi, & fit ſemblant d'ôter quelque choſe de deſſus ſon habit, & de le jetter. Le Roi lui demanda ce que c'étoit : il dit, après qu'il eut fait bien le difficile, » qu'il » avoit ôté une puce de deſſus l'habit de Sa » Majeſté. « Le Roi, qui avoit remarqué dequoi il s'agiſſoit, & quel étoit le but du drôle, lui dit : » Miſérable, me prens-tu » pour un chien ; « & commanda au même inſtant qu'on lui donnât quarante coups de bâton, au lieu de quarante écus.

¶ Voici le Portrait que *Mr. Mainard* fait de la Cour, & l'idée qu'il en donne.

Toutes les pompeuſes maiſons
Des Princes les plus adorables,
Ne ſont que de belles priſons
Pleines d'illuſtres miſérables.

C'eſt où les plus hauts élevez
Dorment avec moins d'aſſurance :

C'eſt où les prudens achevez
Sont les joüets de l'eſpérance.

C'eſt où l'on eſt payé de vent:
C'eſt où l'on rebute les Sages;
Et c'eſt où l'on trouve ſouvent
Plus de Maſques que de viſages.

Mon fils, les ſentimens des Rois
Ne ſont pas toujours légitimes,
Les vertus ſont quelquefois
Moins ſuportables que les crimes.

¶ *Epitaphe d'un avare, par le même Auteur.*

Jean, qui dans ce tombeau repoſe entre les morts,
Prenant de toutes mains, amaſſa des tréſors,
Plus qu'il n'en eſpéroit de ſa bonne fortune:
Il poſſéda beaucoup, mais il ne donna rien,
Si ce n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eut eû part à ſon bien.

¶ Il n'eſt pas étonnant de voir des perſonnes s'attacher ſi fort auprès des princes, que mettant tout en uſage pour s'attirer leur bienveillance, ils ſacrifient ſouvent ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux, lorſqu'il s'agit de leur faire plaiſir & de ſatisfaire leurs volontez; car ils eſpérent d'obtenir dans la ſuite, par cette complaiſance, les faveurs & les avantages qu'ils ont en vûë; mais qu'un Courtiſan déja élevé aux plus grands emplois; riche, puiſſant, eſtimé & chéri de ſon Prince, pour ſe conſerver l'aſcendant qu'il a ſur ſon eſprit, lui ſacrifie lâchement juſqu'à

jusqu'à son honneur, & souffre qu'il le dèshonore, même en sa presence & sous ses yeux, c'est ce qui paroît surprenant, & qui paroît incroyable; & c'est pourtant ce que l'on raporte du fameux Mécénas, l'illustre protecteur des beaux esprits de son tems, & le grand favori d'Auguste. Il avoit tant d'égard & tant de complaisance pour cet Empereur, qu'un jour qu'il étoit chez lui, voyant ce Prince d'humeur à caresser sa femme, il fit semblant de dormir, pour ne la pas empêcher de répondre favorablement à ses tendresses. Mais si Mécénas avoit cet excès de complaisance pour son Prince, il ne l'avoit pas pour d'autres; car lorsqu'Auguste fut parti, un Seigneur de sa suite croyant qu'il dormoit effectivement, voulut profiter de l'occasion; mais Mécénas se leva, & lui dit: *Non omnibus dormio*; Je ne dors point pour tout le monde.

¶ () Le Seigneur d'un Village en Hollande étoit sollicité par plusieurs personnes, qui lui demandoient la place de Ministre de l'Eglise de son Village. Il examinoit les prétendans, les faisoit prêcher, & leur disoit après le Sermon, lorsqu'il en étoit content, qu'il ne feroit nulle difficulté de les choisir, mais qu'il falloit auparavant résoudre une question, sçavoir: *Quels étoient le Pere & la Mere de Melchisedech?* Personne ne pouvoit expliquer cette énigme, & un grand nombre de

Prétendans s'en étoient déja retournés sans aucune espérance, lorsqu'un jeune Proposant entreprit d'en trouver le sens. Il fut saluer ce Seigneur, dit le sujet de sa venuë & prêcha; après-quoi la même question faite qu'aux autres prétendans, lui ayant été proposée, il tira de sa poche deux bourses, l'une avec de l'or, & l'autre avec de l'argent, & dit en les offrant à ce Seigneur : *Voici le Pere, & voilà la Mere de Melchisedech.* Ce Seigneur les prit en soûriant, & lui donna la place, & dit, *que c'étoit parce qu'il le trouvoit plus sçavant, qu'aucun de tous ceux qui s'étoient presentez.*

¶ Affecter d'être sçavant, lorsqu'on ne sçait rien, ou vouloir paroître habile dans une science qu'on ignore, est un caractére des plus ridicules. Il peut même quelquefois être dangereux.

Un Pere envoya ses trois fils à Paris pour y étudier, & pour s'y exercer dans la connoissance des belles lettres; mais au lieu d'employer le tems à l'étude, ils le passoient à se bien divertir avec leurs amis. Ils continuérent cette maniére de vivre jusqu'au tems qu'il les rapella. Ils se trouvérent fort embarrassez, ne sçachant point comment ils pourroient excuser leur ignorance, au cas que leur Pere les voulut examiner, parce qu'il s'attendoit que ses fils auroient bien profité dans leurs études & fait de grands progrès, surtout

tout dans la langue latine. Ils se résolurent donc d'aprendre du moins quelques mots de latin, pour être en état d'en imposer à leur Pere. L'aîné aprit à dire en latin; *Nous trois Clercs.* Le second; *Pour la Bourse & pour l'Argent.* Et le troisiéme; *Il est Raisonnable & Juste.* Avec cela, ils espéroient d'en sçavoir assez pour contenter leur pere. Lorsqu'ils sçûrent ces mots, & quelque peu d'autres, ils se mirent en chemin pour retourner chez eux, & afin de donner une grande idée de leur sçavoir à tous ceux qui les rencontreroient, ils résolurent de faire parade de leur latin sur la route. Or comme ils devoient passer par le Brabant pour retourner chez eux, ils traversérent un bois, ou quelques heures auparavant des voleurs avoient massacré un voyageur. Ils furent rencontrez par le Prevôt & par ses Sergens, qui cherchant ceux qui avoient fait le coup, & voyant nos voyageurs assez près du cadavre, leur demanda en langage du païs: *Mes amis, ne sçavez-vous pas qui a massacré cet homme?* L'aîné des trois leur répondit en latin; *Nous trois Clercs.* Le Prevôt leur demanda, *pour quelle raison ils l'avoient fait?* Le second répondit; *Pour la Bourse & pour l'Argent. Je vous ferai donc pendre,* continua le Prevôt: le troisiéme lui dit: *Il est raisonnable & juste.* Mais lorsqu'ils virent qu'on alloit tout de bon les attacher, ils ne continuérent plus à parler latin,

& ils se justifiérent en leur langue maternelle. Le Prevôt ayant reconnu qu'ils étoient innocens, rit de cette avanture & les laissa aller en liberté.

¶ Dans l'Eglise, comme dans l'Etat Civil, ce n'est pas toûjours par le sçavoir qu'on obtient des Bénéfices & des Emplois. L'ignorance n'en exclut pas absolument, & une recommandation puissante tient lieu de capacité & d'érudition.

Un Normand ayant envie d'être Prêtre, fut solliciter ses amis pour obtenir leurs recommandations à l'Evêque de son Diocèse. Ils lui conseillérent d'aller plûtôt à Rome, parce qu'il y trouveroit, disoient-ils, moins de difficulté qu'auprès de l'Evêque, le Pape étant ordinairement embarrassé par d'autres affaires, & qu'ainsi il seroit plûtôt expédié; que d'ailleurs on ne l'examineroit pas avec tant d'exactitude. Il résolut de suivre ce conseil; mais ne sçachant pas le latin, il se trouva fort embarrassé comment il parleroit au Pape. Ses amis lui dirent que trois mots le tireroient d'affaire, qu'il n'avoit qu'à les bien retenir, & que le Pape le croiroit fort habile. *Quels sont-ils?* leur demanda le Normand. Les voici, lui dirent-ils: dès que vous serez devant lui, vous lui direz en vous jettant à genoux, *Salve*, *Sancte Pater*. Alors il vous demandera en latin, *Undè es?* d'où êtes-vous? Et vous lui réponderez, *de Nor-*

Normannia. Il ajoûtera ; *Ubi sunt litteræ tuæ?* Où sont vos lettres ? Et vous lui direz, *In manica mea*, dans ma manche. Après quoi il fera expédier vos dépêches. Ce Normand bien content de sçavoir tant de latin, part au plûtôt pour Rome, & sur la route il ne fait que reciter ces trois mots. Cependant le malheur voulut qu'il oublia la premiére période de son latin, ce qui le mit dans un grand embarras ; car il sçavoit bien que d'aller saluër le Pape sans parler latin, c'étoit aller aux meures sans crochet. Il étoit déja prêt à retourner chez lui, lorsqu'étant dans une Eglise, il entendit chanter, *Salve, Sancta Parens.* Ces mots lui paroissoient les mêmes que ceux qu'il avoit oubliez ; il les retînt avec beaucoup de soin, & continua son voyage. Quelque tems après son arrivée à Rome, il fut presenté au S. Pere, à qui il dit en le saluant avec une profonde révérence, *Salve, Sancta Parens.* Le Pape lui dit, *Non sum mater Christi.* Je ne suis pas la Mere de Jesus-Christ. Le Normand repliqua, *De Normannia.* Le Pape surpris de ce coq-à-l'âne, le regarda fixement, & lui dit, *Habesne Demonium?* As-tu le Diable ? *In manica mea*, dans ma manche, continua le Normand, & en disant cela, il mit la main dans sa manche. Le Pape croyant qu'il alloit tirer quelque Démon, eût un peu d'émotion ; mais comme il vit qu'il n'en ti-

roit que des papiers, il lui demanda encore en latin, *Quid petis?* Que demandez-vous? Alors le pauvre Normand qui venoit de dire tout ce qu'il sçavoit, demeura tout étonné sans replique, & sans sçavoir ce qu'il diroit, desorte qu'on alloit le renvoyer sans qu'il eût obtenu ce qu'il demandoit; mais il se trouva-là heureusement quelqu'un de sa nation, qui l'ayant reconnu pour Normand, le questionna en sa langue maternelle, & lui fit obtenir ses dépêches à cause de sa simplicité.

Un homme nommé Jean Bâtier, allant pour se faire recevoir Prêtre, fut surpris en chemin d'une forte pluye, desorte que pour se mettre à couvert, il fut obligé de s'enfermer, & de passer la nuit entre deux méchantes nattes, où il souffrit beaucoup de froid & de l'eau qui tomboit sur lui. Le jour étant venu, il se mit en chemin & se rendit au lieu où l'Evêque étoit. Il se representa pour recevoir les Ordres; mais l'Evêque le voulut examiner auparavant, & lui dit d'expliquer ce passage de l'Ecriture: *Inter natos mulierum, non surrexit major, Joanne Baptista*: Entre ceux qui sont nez des femmes, il n'en a été suscité aucun plus grand que Jean-Baptiste. Ce pauvre ignorant qui entendoit aussi peu ces mots que de l'Arabe, s'imaginant qu'on lui reprochoit la mauvaise nuit qu'il avoit passée entre les nattes, dit à

l'Evêque

l'Evêque, *qui vous l'a dit, Monsieur?* Comment, qui me l'a dit, reprit l'Evêque, vous mocquez-vous de moi? Répondez à ce que je vous demande. Entendez-vous ce passage? *Oüi, Monsieur*, répondit-il. Expliquez-le donc, continua l'Evêque; *Inter natos Mulierum*, dit-il, cela signifie entre les nattes moüillées; *Non surrexit*, n'a pas sué, *Major Joanne Baptista.* Maître Jean Bâtier. L'Evêque entendant cette ridicule explication, ne la prit pas d'abord en raillerie; mais après qu'on lui eût expliqué la chose, & qu'il sçût l'accident arrivé à Maître Jean Bâtier, il pensa se pâmer de rire.

¶ Recevoir des coups de bâton, c'est sans doute le plus grand affront qu'un homme de qualité puisse souffrir; mais lorsque la cause en est un peu légitime, & que personne ne l'ignore, il est constant qu'outre la douleur qu'il en doit ressentir, cette avanture lui doit causer une honte extrême, & l'obliger du moins pendant quelque-tems à ne pas paroître si publiquement dans le monde, pour ne pas être exposé aux railleries que chacun en peut faire. Quelque naturel que soit ce sentiment, ce ne fut pourtant pas celui de M.... Il venoit de recevoir un traitement de cette nature, au sujet d'une Dame qu'il aimoit. Tout le monde crut qu'il n'oseroit plus paroître à la Cour; mais on se trompa fort: car trois jours après cet acci-

dent, il y parut à ſon ordinaire, & ſans s'embarraſſer de la ſurpriſe avec laquelle on le regardoit, il dit entrant chez la Reine; » Madame, je ne ſçai ce qu'ont tous ces gens-» là, pour me regarder avec tant d'étonne-» ment; eſt-ce que je ſuis devenu ſauvage » pour avoir paſſé par le bois?

Peu de tems après cette affaire, il ſe fit peindre avec un bâton de Commandement à la main. La Reine à qui il faiſoit voir ce portrait, demanda à Mr le Prince de Guimené, ce qui lui ſembloit de l'attitude de M.... il lui répondit; » Madame, je la » trouva admirable, le voilà comme un » S. Martin, l'inſtrument de ſa paſſion à la » main. Quand on peint S. Saurent, on lui » met un gril à la main.

¶() Un Eſpagnol ayant preſenté un Diamant d'un très-grand prix au Roi Philippe ſecond: » Sire, lui dit-il, ſoixante & dix » mille écus que j'ai abregé en ce digne en-» fant du Soleil, ne ſont pas à mépriſer. Le Roi ſurpris que cet Eſpagnol eût acheté ſi cher ce Diamant; » A quoi penſiez-vous, » lui dit-il, à y mettre une ſi grande ſomme? » Sire, répondit l'Eſpagnol, je penſois qu'il » y avoit un Philippe ſecond au monde. Ce Prince touché de cette réponſe, lui fit donner ſur le champ mille écus.

¶() Mr.... s'étant allé promener aux Petites-Maiſons pour y voir les foux, il en

trouva

trouva dans la Cour un qui paroissoit avoir l'esprit doux; il fut surpris de le voir si raisonnable; il lui demanda pourquoi il étoit là, & qu'elle étoit la cause de son mal? » Mr, » lui répondit-il, le mal que j'ai, s'apelle » vapeurs dans vous autres gens de qualité; » mais dans nous on l'apelle folie.

¶ ( ) Un Avocat qui n'étoit guéres estimé, plaidant chapeau bas, demanda à l'Avocat de sa partie une piéce qu'il souhaitoit voir: l'autre la lui refusa; sur quoi celui-ci s'adressant au Juge, lui dit, Monsieur, il est facile de voir que cette piéce n'est pas favorable à ma partie; car, *Malum est quod tegitur*; ce qui est couvert ne vaut rien. » Eh! Mr » l'Avocat, dit le Juge, couvrez-vous » donc.

¶ ( ) Le jour que Charles Emmanuel I. Duc de Savoye fit son entrée à Saragosse, Philippe II. son beau-pere futur, qui par un excès de civilité marchoit à la gauche, lui dit; » Mon fils, vous avez là un cheval bien frin- » gant: C'est, Sire, répondit-il, qu'il voyoit » bien que ce n'est pas-là sa place.

¶ ( ) * D'ordinaire la sottise est à proportion de la beauté. Témoin cette belle Dame qui portoit toûjours une lunette, quoiqu'elle fut jeune, & qu'elle n'eût point la vûë courte: » Pour être mieux vûë, dit Jean

 » Ruso,

* *L'Homme de Cour.*

» Rufo, au lieu que les autres ne se servent » de lunettes que pour mieux voir.

¶ ( ) Jean Rufo voyant un prunier où les branches entées portoient de meilleures & de plus grosses prunes, que celles des branches naturelles, dit: » Que c'étoit un exem» ple qui donnoit à entendre que l'on se » prévaut quelquefois de notre propre assis» tance contre nous-mêmes.

¶ ( ) Un qui se piquoit de bravoure ayant dit, qu'il faisoit beau mourir au lit d'honneur; un homme de Cabinet lui répondit; » Si ce lit est beau, il est bien dur, bien » froid, & bien découvert, pour un hom» me qui a bonne envie de vivre & de dor» mir à l'aise.

¶ [] Un Auteur, dont le nom m'est inconnu, voulant sans doute se railler de quelques Poëtes crottez, a décrit la vie du Poëte *Sibus* d'une maniére fort agréable; il lui attribuë les bons mots suivans.

[] On railloit, dit-il, le Poëte *Sibus* de ce qu'il portoit des cloux à ses souliers, il répondit; *Qu'il étoit de l'Ordre de Pegaze.*

[] On lui demanda un jour, pourquoi qu'il mangeoit si peu; *c'est*, répondit-il, *de peur de mourir de faim* : Voulant dire que c'étoit pour épargner de quoi manger le lendemain.

[] Mamurin lui demandant un jour; » comment peut-tu vivre, & manger si peu? » Et

» Et toi, *répondit-il au Parasite*; comment peux-tu vivre, & manger tant?

[] Chantant un jour dans la compagnie, il le fit si misérablement, qu'on le livra aux Pages & aux laquais, qui pensérent l'accabler de pierres. Quand on lui reprochoit cette avanture, il disoit : » Qu'il avoit cela de » commun avec Orphée & Amphion, d'at- » tirer les pierres & les rochers.

[] On se moquoit un jour de ce qu'il gratoit sa tête pour faire des Vers, qu'on lui demandoit ; » Comment voulez-vous, *dit-il*, que » je les en tire, si ce n'est avec les mains!

[] Une autre fois sur le même sujet. » Il » faut bien qu'un champ soit labouré, *répondit-* » *il*, si l'on veut qu'il raporte.

[] Encore une autre fois, comme on le railloit de ce qu'il gratoit tant sa tête pour en faire sortir ses Vers: » Ho ! ho ! *repliqua-* » *t'il*, je le crois bien. Il fallut bien fendre » celle de Jupiter pour en faire sortir Mi- » nerve.

[] Comme on lui reprochoit qu'il étoit logé près des tuilles, il dit; » Qu'ayant à » communiquer tous les jours avec les Dieux, » il étoit bien raisonnable qu'il fit la moitié » du chemin.

[] Un jour qu'on lui disoit, qu'il étoit bien mal vétu pour un Poëte d'importance; il répartit; » Que souvent Virgile étoit bien » relié en parchemin.

¶ ( ) Un sçavant ayant envoyé une Critique pleine d'Hébreu, d'Arabe & de Grec à un Auteur sur un de ses ouvrages écrit en François, il lui répondit : » Je ne sçai, Monsieur, aucune des langues Orientales, mais » je sçai fort bien le Normand, le Picard, » & le Bourguignon.

¶ ( ) Pensée d'un Auteur. Un Païsan ne voit pas crever les chenilles & les autres animaux qui mangent les arbres & les herbes, avec tant de joye, qu'en a un Libraire qui voit *crever* le livre d'un Auteur, qu'il a fait imprimer à ses dépens.

¶ ( ) La simplicité, ou plûtôt l'ignorance de certaines personnes, va quelquefois jusqu'à l'excès, & leur fait commettre des fautes grossiéres & ridicules ; cependant elles ne veulent point les reconnoître pour des fautes, lorsqu'on les leur fait remarquer, au contraire, elles prétendent encore avoir des raisons valables pour en agir ainsi. Une bonne femme étant à l'Eglise prit deux chandelles de cire, & en attacha une à l'image de S. Michel ; & l'autre à celle du diable, qui est sous ses pieds. Le Curé voyant cela, lui dit : » Eh ! » que faites-vous bonne femme ? Ne voyez- » vous pas que c'est le diable à qui vous of- » frez cette chandelle ? Eh ! qu'importe-t'il, » mon bon Mr ? *repliqua-t'elle*, il est bon d'avoir » par-tout des amis, en Paradis & en Enfer, » on ne sçait où l'on peut aller.

On

¶ On a d'ordinaire à Paris beaucoup de mépris pour les Provinceaux : comme ils sont éloignez de la Cour, & de ce qu'on nomme le beau monde, on s'imagine qu'ils ne sont pas capables de dire rien de fort spirituel. Il est cependant vrai qu'on trouve par-tout des gens à qui la nature & une médiocre éducation donnent des avantages que la Cour seule & toute sa politesse ne sçauroit donner. En effet, l'esprit ne dépend pas de la naissance, ni des soins d'une éducation pénible; car on peut être né d'une illustre famille, & n'avoir qu'un génie très-médiocre. La vivacité, la délicatesse, l'enjouëment, & tous les autres agrémens de l'esprit ne sont pas des apanages de la fortune. Mille personnes, de tout rang & de toute condition en joüissent. Voici ce qui est arrivé au Château de Richelieu, un jour que le Cardinal de ce nom y étoit. Tous les Villages des environs envoyérent complimenter Son Eminence; entr'autres le Bourg de Mirebalais, fameux par une considérable foire d'ânes, qui s'y tient tous les ans, députa son Juge. Un Seigneur de la suite du Cardinal, qui avoit le poil roux, & dont la taille étoit fort au-dessous de la médiocre, étant present au discours que faisoit ce Juge, crût qu'il ne seroit pas difficile de le faire demeurer court, & de divertir par cela le Cardinal. Pour cet effet, il l'interrompit, pour lui demander;

Combien les Anes avoient valu à la derniére Foire du Bourg: à cette demande le Juge se tourne de son côté, le regarde avec une espéce de mépris, & lui répond, *Monsieur, ceux de votre taille & de votre poil, valurent dix écus.* Il continua ensuite son discours sans hésiter.

¶ Il est assez ordinaire de voir des Héros mépriser la vie, pour s'acquérir de la gloire, & qui ne considérent point le péril où ils s'exposent, lorsqu'il s'agit de montrer leur valeur & leur intrépidité; mais il est rare d'en trouver, qui ayant autant d'indifférence & de mépris pour elle que le Maréchal *de Gassion*. Car quelqu'un lui disant; *Qu'il devoit se marier, quand ce ne seroit que pour laisser des héritiers de sa valeur & de son courage*; il répondit: *Je n'estime pas assez la vie pour en vouloir faire part à quelqu'un.*

¶ Quoique l'esprit de l'homme soit si étendu, qu'il embrasse plusieurs objets à la fois, & que par ses opérations il nous paroisse d'une immensité qui surpasse la compréhension; c'est-à-dire, qu'étant capable de comprendre ce qu'il y a de plus difficile & de plus sublime dans les sciences les plus abstraites & les plus relevées; & de pénétrer par ses lumiéres des secrets que la nature voile aux yeux: il ne laisse pas de donner souvent des marques de sa foiblesse; ensorte que par des distractions ausquelles il est sujet, il se repre-
sente

sente les objets de toute une autre maniére qu'ils ne doivent être considérez. Je pourrois donner un grand nombre de preuves de ce que j'avance ; mais je me contenterai d'une seule ; la voici : Un sçavant, dont la profonde érudition a beaucoup fait de bruit dans le monde, ayant été apellé d'Ecosse en France, pour remplir la premiére place dans une fameuse Académie ; la premiére chose qui se presenta à sa vûë, en arrivant par mer dans ce Royaume, ce fut des Anes, qui ne se trouvent point en Ecosse. Cet homme, dont le sçavoir étoit si grand, jetta un cri d'admiration à cette vûë, disant, *Qu'il falloit que la France fut un pays bien fertile, puisqu'on y trouvoit de si grands Liévres.*

Ne pourroit-on pas encore tirer de ceci cette conséquence ? Que les grands esprits sont souvent sujets aux mêmes distractions que les petits, & que plus le génie est sublime & relevé, & plus il est exposé à des égaremens, dont il semble que le plus médiocre & le plus borné soit seul capable. Et aussi, qu'il ne faut pas trop legérement admirer ce qu'on n'a jamais vû, quoique cela nous paroisse extraordinaire & merveilleux ; car tous les objets inconnus frapent les yeux & surprennent les sens ; Qu'il faut premiérement connoître ce que l'on veut admirer, parce qu'autrement l'on hazarde d'admirer ce qui n'est en soi-même que méprisable ; car lorsque

que l'illusion & un certain charme attaché aux choses nouvelles & rares est disparu, & que les objets s'offrent à l'esprit dans leur état naturel, & qu'on les regarde avec attention, souvent ce qui paroissoit si merveilleux, n'est rien moins que cela, & n'a paru tel, que par une distraction de l'esprit, qui represente toujours les objets autrement qu'ils ne sont en effet.

¶ () *BONS MOTS EN VERS,*

O U

EPIGRAMMES.

Graces à un Comte libéral,
Et à la guerre de Mirande,
Je suis & Poëte & Caporal,
O Dieu que ma fortune est grande !
O combien reçois-je d'honneur,
Des sentinelles que je pose,
Le sentiment de ce bonheur,
Fait que jamais je ne repose :
Si je couche sur le pavé,
Je n'en suis que plûtôt levé ;
Parmi les troubles de la guerre,
Je n'ai point un repos en l'air ;
Car mon lit ne sçauroit branler,
Que par un tremblement de terre.

() *AUTRE.*

Cy gît, qui faisoit le mauvais,
Vétu de sarge de Beauvais,

Depuis

Depuis les pieds jusqu'à la tête;
Tes priéres, passans, n'ont point ici de lieu;
Faire des Oraisons pour l'ame d'une bête,
N'est ce pas abuser des oreilles de Dieu?

() AUTRE.

Lise, à qui mes desirs firent jadis hommage,
Quand je vois sous le fard ton visage caché,
Je dis que ton mari commet un grand péché:
Comme Pygmalion il embrasse une image.

() AUTRE.

Esprits d'argent, Esprirs d'étoffe,
Esprits de bouë, aprenez-nous,
Ce que disoit un Philosophe;
Que les Dieux se mocquent de vous.

() AUTRE.

Si l'on en croit le renom,
Le diable a changé de nom,
Pour être adoré des hommes.
Et par un nouvel Arrêt;
Il veut qu'au siécle où nous sommes,
On le nomme l'intérêt.

() SIECLE.

L'esprit n'est plus mis à l'enchére,
On ne veut plus tant de raisons,
C'est un siécle de bonne chére,
Tout est plein de Veaux & d'oisons.

() LE FUMEUR.

Une petite caboche,
Qui ne pensoit qu'à fumer.
Voulant sa pipe allumer,
Tire un papier de sa poche.

L'allume effectivement,
Et consume fortement,
Cinq cens écus par mégarde,
Les beaux momens de loisirs;
Souvent si l'on n'y prend garde,
On périt par ses plaisirs.

() *LA JEUNE VEUVE.*

Il est donc mort, mon époux;
Un Couvent, je vous en prie,
Je veux qu'on te remarie,
Lui dit le Pere en courroux.
Moi, je cours au Monastére.
Le pere la laissa faire,
Elle revient sur ses pas,
Après deux mois de grimaces,
Papa, vous avez mis bas,
Dit-elle, où sont vos menaces?

() *LA BONNE FEMME.*

Deux Moines chemin faisant,
Frére, dit l'un, dans le monde,
Lequel est le plus plaisant
D'avoir femme brune ou blonde!
Frére, dit l'autre en chat brun,
Blonde ou brune, c'est tout un,
Le poil ne fait point la femme:
Mais pour résoudre le cas,
La meilleure, sur mon ame,
C'est celle que l'on n'a pas.

() *EPIGRAMME.*

M'étonnois que ce Breton;

Sçav

Sçavoit toujours tant de nouvelles,
Il a ses oreilles, dit on,
L'une à Paris, l'autre à Bruxelles.

() AUTRE.

Ci-dessus vos lévres de roses,
Je vois mes liesses décloses,
Mon esprit, ma vie & mon bien,
Vous ne pouvez me les défendre,
Il faut que chacun ait sien:
Par-tout le mien je puis reprendre.

() AUTRE.

Bien; laissez-moi, ce disoit une
A un sot qui lui déplaisoit:
Ce lourdaut toujours l'importune,
Puis joüis qu'elle lui disoit.
La plus grosse bête qui soit,
Monsieur, comme est-ce qu'on l'apelle,
Un Eléphant, Mademoiselle,
Me semble qu'on la nomme ainsi;
Pour Dieu, Eléphant, lui dit elle,
Va-t'en donc, laisse-moi ici.

() AUTRE.

Un jour un Curé querelloit
Un homme proche de sa femme;
Et s'emportant fort, l'apelloit
Traître, larron, coquin, infâme,
A tout cela la bonne Dame
Ecoutoit, ne disoit mot:
Mais venant à l'apeller sot,
Tout soudain dans l'excès du zèle,

D'un

D'une ſainte dévotion ;
Ah ! Meſſieurs, ce méchant, dit-elle,
Révéle ma Confeſſion.

() AUTRE.

TAUBRU, le Pere des bons mots :
L'éternel ennemi des ſots,
Où l'on vend les chevaux, diſoit à Périandre ;
Monſieur, fuyez d'abord de tous ces Maquignons,
Aſſurément les compagnons
Ne manquerons point de vous vendre.

¶ La modération dans le parler, fut de tout tems recommandée par les ſages. C'étoit la premiére leçon que Pythagore faiſoit obſerver à ſes diſciples ? & l'Egypte avoit autrefois dans ſa Capitale une ſtatue dont l'atitude recommandoit cette Vertu ? Je la nomme Vertu ? car lorſque l'on conſidére ſérieuſement ſon excellence, & l'utilité qu'elle produit à ceux qui la pratiquènt, on peut ſans contredit la mettre au rang des Vertus. En effet, qu'y a-t'il de plus beau, de plus digne, & de plus convenable à l'homme raiſonnable, que de ſçavoir ſe taire lorſqu'il en eſt beſoin : Un ſilence bien ménagé, mérite plus d'admiration que les plus beaux diſcours, & que les plus belles paroles, dites mal-à-propos, ou ſans néceſſité. Se vaincre ſoi même, c'eſt une victoire illuſtre, qui conſiſte à ſçavoir modérer & ſoûmettre certains mouvemens, & certains penchans qui ſe rebellent

ent contre la droite raison, & qu'on
nme vices, ou défauts. Cette action
proprement ce qu'on nomme Vertu. On
donne différens noms, selon les différens
jets qu'elle combat : ainsi comme c'est
très-grand défaut que de trop parler, la
odération qui y est oposée, doit être consi-
érée comme une Vertu ; d'ailleurs, qu'elle
stime n'a-t'on pas généralement pour un
omme qui sçait si bien gouverner sa langue,
qu'elle n'a jamais un trop libre essort ? Au
contraire, qu'elle idée se peut-on former
d'un grand parleur, dont rien ne peut arrê-
ter le cours impétueux de ses paroles ? Dans
quelle considération est-il dans le monde ? Si
on se divertit quelquefois de ses raisons, au
fond on n'a pour lui que du mépris ; on se
garde de lui confier le moindre secret, parce
que tout ce qu'il sçait devient public. Tout
le monde est son confident, quoiqu'il ne
soit le confident de personne. Il y a dans le
monde diverses sortes de grands parleurs. Les
uns ne s'attachent qu'à parler des affaires du
tems. On les voit tous les jours affamez de
nouvelles, en demander aux uns, en debiter
aux autres, & puis faire des supositions ri-
dicicules sur l'état des affaires, & sur les sui-
tes qu'elles peuvent avoir ; raisonner à perte
de vûë des différens intérêts des Princes, dé-
cider comme des Juges souverains des évé-
nemens, & des succès bons ou mauvais
comm

comme s'ils étoient à leur diſpoſition ; enfin, aprouver ou déſaprouver ſelon leur fantaiſie, les deſſeins & les projets des Puiſſances. Ce ſont-là ceux qu'on nomme *Nouvelliſtes*. Il y en a d'autres qui font leur grande affaire de la médiſance. On les voit d'un air content déchirer la réputation de leur prochain, ſe moquer inſolemment d'eux, les tourner en ridicules ; doubler le moindre de leurs défauts, groſſir leurs fautes les plus innocentes, & publier par tout les prétendus ſecrets, vrais ou faux des familles. Perſonne ne peut échaper aux coups de leur langue ; les plus grands, comme les plus petits ſont en butte à leurs diſcours, & ſervent de matiére à leurs entretiens. Ils vous fatiguent inceſſamment de ces ſortes de nouvelles. *Damon*, diſent-ils, qui paroît dévot, eſt un Tartufe ; *Liſe*, une Galante ; *Céphiſe*, une Coquette ; *Damis*, un Yvrogne ; *Cléante*, un Débauché ; *Liſis*, un Fat ; *Mélante*, un Fourbe ; *Ariſte*, un Idiot ; *Dorilas*, un Ignorant ; enfin toutes leurs converſations ne roulent que ſur cette matiére, inépuiſable pour eux. Mais examine-t'on la vérité de ce qu'ils débitent, ce n'eſt le plus ſouvent que des menſonges qui n'ont nulle réalité. Je ſerois trop long-tems, ſi je voulois parler de tous les différens caractéres des grands parleurs. Je m'arrête donc ici, & je conclus, qu'un honnête homme doit tou-

jours

jours être modéré dans ses discours, & ne parler qu'à propos, & peu ; tout ce qu'on dit d'ailleurs, étant ou inutile, ou très-souvent préjudiciable. J'ajoûterai encore, & puis je finis ; qu'outre les maximes que j'ai établies ci-dessus, & dont la pratique est importante, un honnête homme doit aussi ne pas imiter les adulateurs ; gens ridicules & mêmes incommodes par leurs flâteries outrées qui sont le plus souvent de véritables injures ; car lorsqu'ils vantent les vertus de ceux qui n'en ont point, n'est-ce pas se mocquer d'eux impudemment : Par conséquent on ne doit jamais loüer personne, qu'à proportion de son mérite. Une telle loüange donnée à propos & naturellement, le fera estimer ; au lieu que les éxagérations, & les loüanges trop souvent réïtérées & redites, pour des sujets de peu de conséquence, déplaisent tôt ou tard, à ceux mêmes pour qui on les prodigue ; & qu'elles rendent méprisable, ceux qui les font. » *Mais*, dira-t'on, *pour-*
» *quoi* ? C'est, dit un * Auteur moderne,
» que les exagérations sont ordinairement des
» prostitutions de la réputation, & qu'elles
» mettent celui qui les fait en danger de pas-
» ser pour un homme de petit entende-
» ment & de mauvais goût. C'étoit aussi
» le sentiment d'un Grammairien, lorsqu'il
» dit : *Parlez le moins que vous pourrez*

* *Réflex. Crit. &c. page* 305.

en superlatif, si vous ne voulez pas qu'on parle de vous en diminutif.

¶ *SUR UN MIROIR.*

SONNET.

Miroir, Peinture, & portrait, qui donne, qui reçois,
Qui porte en tous lieux avec toi mon image ;
Qui sçait tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix.

Tu me fais toujours voir, lorsqu'en toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage :
Tu suis d'un pas égal, mon humeur & mon âge ;
Et dans leur changement, jamais ne te déçois.

Les mains des Artisans, au travail obstinées,
Avec beaucoup d'effort font en plusieurs années,
Un travail qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, Peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais, sans nul effort, un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours, & qui n'est jamais semblable.

¶ Quelle fatuité ! Quelle impertinence, de se moquer & de faire des railleries d'un défaut que la nature seule a causé ! Quel sujet de plaisirs n'est-ce pourtant pas pour de certaines gens, qu'une personne dont les membres ont quelque difformité, ou quelque imperfection ! Quelle rencontre pour dire des plaisanteries ! Quel champ pour exercer leur esprit aux dépens d'un malheureux ! Un railleur de ce caractére court risque de porter sur ses épaules la peine que

sa

fa langue lui avoit attirée. Voici comment : Plusieurs personnes étoient dans la boutique d'un Libraire ; l'un d'eux, dont le nez étoit des plus camards, éternua, tous les autres, selon la coûtume, le saluérent ; mais ce railleur ajoûta, *Dieu vous conserve la vûë.* Celui qui venoit d'éternuer surpris de ce vœu, lui demanda ; *Pourquoi il le faisoit ? Parce*, répondit l'autre, *que votre nez n'est pas propre à porter des lunettes.* Cette raillerie mit le camard dans une si grande colére, qu'on eût toute la peine imaginable de l'empêcher de lui donner des coups de bâton.

¶ Faire mal-à-propos & à contre-tems le glorieux, & citer sans nécessité des titres qui ne peuvent procurer aucun avantage, c'est sans doute un orguëil ridicule, & le véritable caractére d'un fanfaron. Un Espagnol, qui n'avoit pour toute compagnie qu'un méchant roussin, arriva dans un petit Village de France, où il n'y avoit qu'une seule Hôtellerie, il étoit plus de minuit, & par une pluye si abondante, qu'elle l'avoit pénétré jusqu'à la peau. Ayant frapé à la porte, le maître se leva, & demanda qui c'étoit. *C'est*, répondit l'Espagnol, *Don Sanche, Alphonse, Ramire, Jouan, Pedro, Carlos, Francisque, Domingue de Roxas, Staniga de las Fuentes.* L'hôte qui sçavoit qu'il n'y avoit qu'un lit de reste, ayant repliqué brusquement, qu'il n'y avoit pas à loger

pour tant de monde, alla se recoucher, & quelque bruit que pût faire l'Espagnol, il ne voulut jamais lui ouvrir, si bien qu'il fut contraint par le tems qu'il faisoit, d'aller à deux grandes lieuës de-là chercher gîte.

¶ Il y a un Madrigal dans le *Guarini* que beaucoup de personnes ont traduit; & Mr le Clerc de l'Académie Françoise, qui en a fait aussi la version, pria Mr Chévreau d'en ajoûter une à la sienne, & aux autres dont il se proposoit de faire un petit recüeil. Le voici.

Concorso d'ochi amorosi.

Tirsi morior voleva.
Gli ochi mirando di colei ch' adora, &c.

Tircis vouloit mourir en regardant les yeux
De celle qu'il adore,
Quand cet objet, fait pour charmer les Dieux,
Qui ne brûle pas moins du feu qui le dévore,
Lui dit: Tircis, ha! ne meurs pas encore,
Pour te prouver mon amour & ma foi,
Je veux bien mourir avec toi.
Tircis prêt & ravi de mourir de la sorte,
Arrête en ce moment
Toute l'ardeur qui le transporte,
Et la regarde fixement.
La Nymphe aimable autant qu'aimée,
Du plaisir qu'elle sent, & surprise & charmée,
Pour achever de le guérir.
Avec des yeux tremblans, lui dit, presque pâmée;
Meurs, Tircis, je m'en vais mourir.
Oüi, dit-il, à souhait tu vas être servie,

Je

Je sens déja manquer & ma force & ma voix :
Et dans le même instant leur ame fut ravie ;
Mais d'une mort si douce, & si digne d'envie,
Que pour mourir une seconde fois,
Ils reprirent la vie.

¶ Les amateurs de pointes, & d'allusions ne seront pas fâchez de lire la Harangue qui fût faite à un Lieutenant-Général de l'Armée du roi de France en Piémont, par le Maire d'une petite ville située sur le bord du Rhône. » Monseigneur, tandis que Loüis le Grand » fait aller l'Empire de mal en pire, damner » le Dannemarc, suër la Suéde ; tandis que » son digne rejetton fait braver les bavarois, » rend les troupes de Zell, sans zèle, & fait » faire des effes aux Hessois, tandis que Lu» xembourg fait fleurir la France à Fleurus, » met en flammes les Flamans, lie les Lié» geois, & fait danser Castanog sans Casta» gnettes. Tandis que le Turc hongre les » Hongrois, fait Esclave les Escavons, & » réduit en servitude la Servie ; enfin, tan» dis que Catinat démonte les Piémontois, » que S. Ruth se ruë sur les Savoiards, & » que Larré les arrête : Vous, Monseigneur, » non content de faire sentir la pesanteur de » vos doigts aux Vaudois, vous faites en» core la barbe aux Barbets. Ce qui nous » oblige à être avec un profond respect, » Monseigneur, vos très-humbles & très» obéissans Serviteurs : Les Maire, Eche-

» vins & Habitans de la Ville de . . . . . .

¶ Voici une Lettre dont le ſtile eſt court & plaiſant, & que je mets ici pour ſa ſingularité. » Mon Pere, je vous écris aujourd'hui » qui eſt Lundi, par le Meſſager qui par» tira Mardi, il arrivera chez vous Mercre» di, vous aurez ma lettre Jeudi, vous » m'envoyerez de l'argent Vendredi, ſinon » je pars Samedi, pour être chez vous Di» manche.

¶ Un bon Général d'Armée doit non-ſeulement être intrépide dans le péril, & conſerver dans les plus grands dangers cette préſence d'eſprit, & cette tranquilité d'ame, ſi néceſſaire dans ces rencontres, afin qu'il puiſſe donner les ordres néceſſaires dans toutes les occaſions qui ſe preſentent; mais il doit auſſi tâcher d'ôter la crainte, qu'un ennemi puiſſant, ou quelque mauvais préſage, pourroit jetter dans le cœur de ſes troupes. C'eſt ainſi que *Léonidas* Roi des Lacédémoniens raſſura un jour ſes troupes allarmées; car un Soldat tout éperdu lui étant venu dire que les Ennemis étoient proches, il répondit froidement, *S'ils ſont proches de nous, nous ſommes proches d'eux.*

Il répondit à un autre, qui pour l'étonner diſoit, que l'Armée des Perſes, qui s'avançoit était ſi grande, que le ſoleil ſeroit obſcurci de leurs fléches; *Tant mieux, nous en combattrons à l'ombre.* Cela produiſit un

ſi

si bon effet, que ses troupes furent remplies de courage, & remportérent la victoire.

() Le Comte de Castille, *Ferdinand Gonsalve*, avoit disposé son armée pour livrer bataille aux Africains, & comme un cavalier eût donné de l'éperon à son cheval pour s'avancer, la terre s'ouvrit tout d'un coup, & l'engloutit : l'épouvente saisit alors les soldats ; mais le Comte les rassura en leur disant ; *Puisque la terre ne nous peut souffrir, nos Ennemis le pourront encore moins* ; & commençant là-dessus le combat, il remporta la victoire.

[] Ce qui arriva à la bataille de Ciriniole, n'est pas moins remarquable. Un Italien pensant que les Espagnols étoient vaincus, mit le feu à deux chariots de poudre, & ayant troublé tous les Soldats par cet accident, le Général qui les commandoit, les anima par ces paroles ; *Courage, mes Amis, ce sont-là les flambeaux de notre victoire* ; & en effet, il la gagna.

[] Un Capitaine de l'Antiquité, pour éviter d'en venir aux mains avec un Ennemi trop fort, voulut se retirer de nuit, quand une Eclypse de Lune survenuë, jetta la terreur dans son Armée, qui crût que les Dieux la vouloient perdre en lui cachant la route qu'elle devoit tenir. Mais le Général dissipa par sa prudence & par son esprit leur frayeur, & tournant utilement leur superstition, dit : *Que les*

Dieux preneient un soin visible de leur conservation, de couvrir la terre de ténébres, afin de favoriser leur retraite, & la cacher aux Ennemis.

() *Jules César* ayant débarqué en Afrique, tomba au sortir du Vaisseau, cela parut un mauvais présage; mais lui au contraire, il en tira un bon augure en disant, *je te tiens, ô Afrique.*

() *Lucullus* étant prêt de donner bataille à *Tigranes*, on lui vint dire, pour l'en dissuader, que c'étoit un jour malheureux; *Tant mieux*, dit-il, *nous le rendrons heureux par notre victoire.*

() Lorsque le vaillant Roi de Suéde Charles XII. se disposoit à attaquer les Moscovites retranchez devant Nerva, il neigea avec tant de force, que l'on ne voyoit point à quatre pas devant soi. Les Généraux representérent à ce Prince, qu'il n'y avoit point moyen d'attaquer les Moscovites par un si mauvais tems; *Tout au contraire*, dit-il, *j'en suis ravi, les Moscovites ne pourront compter nos bataillons.*

¶ La Crainte & l'Espérance, sont deux passions fort oposées l'une à l'autre, & qui dévroient par conséquent produire des effets différens. Je ne sçai néanmoins si l'on ne pourroit point dire qu'elles se trouvérent réünies dans la personne du Roi de France, & produisirent le même effet; d'un côté par la crainte

te de la mort, & de l'autre par l'espérance d'une longue vie. Car ayant apris qu'il y avoit un homme à sa Cour, qui se mêloit de prédire les choses futures ; ce Prince le regardant comme un fourbe, résolut de le faire jetter par la fenêtre, selon qu'il auroit répondu à la question qu'il devoit lui proposer, qui fût : *Si lui qui prétendoit de prédire aux autres l'avenir, sçavoit bien ce qui lui devoit arriver dans peu de tems.* L'Astrologue ayant peut-être quelque ressentiment du dessein du Roi, lui répondit ; *Qu'il le sçavoit très-bien, & qu'il devoit mourir deux heures avant Sa Majesté.* Ce Prince fut si frapé de cette réponse, qu'il changea de résolution, & lui fit donner une bonne pension, lui recommandant de prendre soin de sa personne.

¶ Ceux qui ont été à la guerre n'ignorent pas la coûtume que le commun des Soldats observe, sur mer comme sur terre, d'apeller *Putain*, les femmes qui y viennent, sans avoir égard à leur qualité. L'autorité des chefs ne sçauroient réprimer cette licence ; mais la replique pleine d'esprit & de douceur que la Reine de Bohême, Electrice Palatine, fit à ce compliment, arrêta à son égard cette insolence. Dans le tems que le malheur des affaires du roi son époux, & la perte de tous ses Etats les avoit obligez de se réfugier en Hollande avec toute

leur famille elle fut un jour à bord du Vaisseau de l'Amiral Hollandois, où elle fût reçûë avec toutes les marques d'honneur dûës à son rang. Mais elle ne fut pas si-tôt à bord, que tout l'équipage, Soldats & Matelots, se mirent à crier: *Hoer! Hoer!* A ces cris, la Reine s'avança vers ceux qui étoient les plus proches d'elle, & leur dit d'un air gai; *Vous êtes tous mes enfans.* Cette réponse spirituelle les rendit si confus, qu'ils cessérent au même instant leurs cris.

¶ *Arlequin* appelle les rogneurs de pistolles, & autres piéces d'or, les amateurs des belles lettres. On raporte que Mr Ménage faisoit ce conte plus au long; ainsi *Scaramouche* rencontrant *Arlequin* qu'il n'avoit vû depuis long-tems, lui demandoit: Eh! d'où viens-tu, Arlequin? *O siécle ingrat!* disoit Arlequin, *on m'a voulu pendre.* Et pourquoi pendre un homme comme Arlequin? continuoit Scaramouche. *Par l'amore delle belle lettre*, disoit Arlequin. Cela est-il possible? reprenoit Scaramouche. C'est par-là qu'on faisoit fortune autrefois. Pendre un homme pour l'amour des belles lettres! Oüi, ajoûtoit Arlequin, quand j'avois de beaux loüis d'or, j'en rognois les lettres. Tu sçai qu'elles sont admirablement belles, & la Justice me fait querelle là-dessus mal-à-propos, & il a fallu me sauver. *Esser impicato par l'amore delle belle lettre.*

¶ Un

¶ Un Ambassadeur de France à la Cour de Venise, se plaignoit dans une audiance, de ce que la république faisoit féliciter le Roi son Maître sur un avantage considérable qu'il avoit remporté sur l'Espagne, avec qui il étoit en guerre; & qu'en même tems elle faisoit témoigner au Roi d'Espagne la part qu'elle prenoit à sa perte. Le Doge répondit à l'Ambassadeur; » que cela ne devoit point l'étonner, puisque la Sérénissime » République pratiquoit en cela cette leçon » de l'Apôtre; de se réjoüir avec ceux qui » sont dans la joye; & de s'affliger avec ceux » qui sont dans l'affliction.

¶ Voici une avanture arrivée dans une Eglise à Londres, il n'y a pas long-tems.

Un jeune homme & une jeune fille, se presentant pour être mariez, le Ministre demanda selon la coutume au futur Epoux, *S'il ne prenoit pas pour sa légitime Epouse, cette jeune fille là presente? &c.* Il répondit, *que non.* Le Ministre les renvoya: Le Dimanche suivant ils revinrent, & le Ministre faisant encore au jeune homme la même demande que la prémiére fois, il répondit *que oüi*: Alors s'adressant à l'accordée, il lui demanda aussi, *Si elle ne prenoit pas pour son légitime Epoux ce jeune homme là present?* Elle à son tour répond, *que non*, & le Ministre les renvoye encore. Ils furent pour la troisiéme fois trouver le même Ministre dans

son Eglise, & les mêmes demandes leur ayant été faites, ils répondirent tous deux *que oüi*; mais alors le Ministre leur dit : » Quand j'é-» tois prêt, vous ne l'étiez point, à present » que vous l'êtes, je ne le suis pas; vous pou-» vez vous aller marier ailleurs ; en même-» tems il s'en alla.

() On se marie à Londres avec beaucoup de facilité. On peut avoir ses annonces, & se marier le même jour. Il y avoit dans cette grande Ville deux jeunes personnes, d'une qualité assez égale, qui s'aimoient. Ils prirent la résolution de se marier. Ils s'adressérent pour cet effet à un Ministre; mais lorsqu'ils furent devant la Chaire, le jeune homme qui commençoit à envisager le Mariage de plus près, & le considérer comme un lien & un esclavage, lorsque le Ministre lisant le formulaire, lui demanda, s'il prenoit une telle pour son Epouse, il répondit que *Non*. Il fallut se retirer. La Demoiselle outrée de l'affront qu'elle venoit de recevoir se retira chez elle, & y passa quelques jours fort mal. Cependant le jeune homme, qui trouvoit dans la conversation de cette fille, un plaisir qu'il ne trouvoit point ailleurs, mit tout en usage pour se raccommoder avec elle & vivre en bonne intelligence, toutefois sans vouloir se marier, la fille eût beaucoup de peine à se laisser fléchir; enfin elle permit qu'il la vint revoir. Voici ce qu'elle lui dit à

la

la premiére entrevûë, sans attendre ses excuses. » Vous m'avez fait le plus sensible affront qu'une honnête fille puisse recevoir, » & par-là, Monsieur, vous avez rompu » tout commerce entre nous. Tant que les » choses seront dans cet état, je proteste que » je ne puis ni ne veux vous voir; cependant » en considération de l'ancienne amitié que » j'ai euë pour vous, je veux bien vous pro» poser un moyen pour souffrir avec quelque » bienséance, que vous me veniez voir. Il me » faut une grande satisfaction, & pour met» tre les choses en quelque égalité entre nous; » il faut que vous receviez le même affront » que vous m'avez fait. Ils convinrent qu'ils iroient de nouveau devant le Ministre se presenter pour être mariez, que le Galant répondroit, *Oüi*, & la Demoiselle, *Non*. Le jeune homme tint parole; mais quand ce fut le tour de la Demoiselle, au lieu de répondre *Non*, qu'elle ne vouloit point du jeune homme; elle répondit que *Oüi*: ainsi le Galant fut marié malgré lui, par la subtilité de sa maîtresse. Ils se pardonnérent ensuite facilement les tours qu'ils s'étoient joüez. Et comme ils avoient toûjours eu l'un pour l'autre beaucoup d'inclination, ils vécurent bien ensemble.

¶ A force de vouloir trop faire le diseur de bons mots, & le bel esprit, on ne dit souvent que des pauvretez & des sottises, qui

à la vérité font rire quelquefois; mais qui pour cela n'en font pas moins pitoyables. Les gens de ce caractére s'exposent assez legérement à la risée publique ; car s'il se trouve quelqu'un qui reléve ce qu'ils ont dit, pour en montrer le foible & le ridicule, on se moque d'eux, & ils n'ont rien à dire pour se défendre. La même chose leur arrive lorsqu'une replique juste les oblige à se taire. Un Ecclésiastique grand railleur, se trouvant dans une compagnie, une Dame lui presenta un verre de vin ; mais il le refusa en disant : » On ne sçauroit faire boire une âne, si » il n'a soif. C'est pourquoi, *reprit elle*, que » je ne vous en prie point.

Le même disoit : qu'on ne dévroit pas en écrivant aux Ministres, se servir des abréviations dont on se sert ordinairement ; sçavoir. *A Mr. Mr. N. N.... F. M. D. S. E.* ce qui signifie, *Fidéle Ministre du Saint Evangile*, parce qu'on pouvoit en tirer ce sens, F. disoit-il, veut dire, *Friand*, *M. Mangeur*, *D. De*, *S. Saucisses*, *E. Episées.*

[] *Ma....* qui s'est fait une habitude de faire le plaisant, & le diseur de bons mots en toutes les rencontres, & qui par conséquent dit plus de pagotteries, que de choses spirituelles, se trouvant en compagnie de plusieurs personnes hors de la Ville, comme ils étoient près du lieu où l'on a coûtume d'exposer les corps des exécutez pour crime,

Ma.... lui dit en riant : *Qu'il ſaluoit la potence*; il reçût auſſi-tôt cette réponſe : *Monſieur, c'eſt que j'ai beaucoup de reſpect pour votre dernier gîte.*

¶ Que l'homme eſt combattu de différentes paſſions, qui, comme d'impitoyables Tyrans le privent de ſa liberté, & le garottent d'une telle maniére, que ſi la Vertu ne vient à ſon ſecours, avant qu'il ſoit entiérement arrêté dans leurs fers, il n'eſt plus que le miſérable joüet de l'une, ou de l'autre, & bien ſouvent de toutes enſemble ! Libre en aparence, il eſt plus Eſclave qu'un forçât ſur les Galéres, & la raiſon n'eſt plus pour lui qu'un vain ſantôme. C'eſt ce que *M. le Noble* exprime avec ſa délicateſſe & ſa netteté ordinaire, dans ſa traduction de l'a V. Satire de Perce, par ces Vers ;

Je ſuis, dites-vous, libre; en vain vous croyez l'être;
Chaque vice eſt chez vous un redoutable maître,
Et d'un avare Turc l'Eſclave infortuné,
Eſt dans les fers d'Alger moins que vous enchaîné.
Ces Barbares d'un mot font trembler leurs familles,
Va-t'en porter au bain la cruche & les étrilles,
Dit ce Turc. Iras-tu ? Si je prends un bâton.
On ne vous parle point ſans doute ſur ce ton.
D'un Maître extérieur l'éclatante contrainte.
Ne vous imprime point cette ſervile crainte,
Mais portons en ſecret la ſonde dans vos reins.
Que j'y vois de Tyrans régner en ſouverains ?
Ces vices orguëilleux dont vous portez les chaînes,
Vous font-ils reſſentir de plus legéres peines ?
Et l'empire eſt-il plus tranquille & plus doux,

Que la voix ou le foüet de ce Turc en courroux:
Ecoutez de quel ton l'avarice importune,
Court offrir à vos sens l'apas de la fortune;
Tranquille en votre lit elle va vous trouver.
Léve-toi. Non; tu dors, mais il faut te lever;
Laisse-moi; Léve-toi, te dis-je; non, de grace,
Léve-toi donc. Hé bien! que faut-il que je fasse,
Va dans l'Inde chercher & le poivre & le clou,
Troque le fer François contre l'or du Pérou,
Achette, embarque, échange en sucres d'Amérique
Des Négres commercez sur les côtes d'Afrique,
Qu'aucun autre ne soit plus vigilant que toi;
Que mille faux-sermens garantissent ta foi;
Moi! jurer faussement! & le Ciel... hé pécore!
Timide gueux, tu crains, es-tu si simple encore,
Laisse-là Jupiter, ne songe plus qu'à ton gain,
Où jusqu'à ton trépas mange sur son étain.
Résolu de courir où le gain vous apelle,
Vous avez retenu place pour la Rochelle,
A partir pour le Cap trois Vaisseaux y sont prêts,
Vos fonds sont amassez, tous vos balots sont faits;
De la Ligue vous songez au passage;
Lorsque la volupté pour rompre ce voyage,
Vient vous faire sentir dans ses airs nonchalans,
Des traits tout à la fois, plus doux, plus violens.
Insensé que fais-tu? Quelle est donc ton idée;
Quel bilieux transport tient ton ame obsédée?
Dans ton aveugle rage où vas-tu, malheureux?
Cent verres de ciguë éteindroient-ils tes feux?
Traverser l'Océan, manger entre deux cables,
Au vent, sur un Tillac, parmi des misérables,
N'avoir pour humecter tes poulmons altérez,
Que de puantes eaux, ou de gros vins souffrez?
Quel est de ta fureur le but ou l'espérance?
Tu peux au denier vingt assurer ta finance.
Et tu vas au hazard d'un perfide élément,
En chercher le profit, peut-être à dix pour cent.

Songe à te divertir; quitte ta folle envie,
Et goûte les douceurs d'une agréable vie.
De toi comme d'un autre il ne restera rien,
Qu'une cendre, qu'unombre, & qu'un vain entretien.
Pense que tu mourras, & vis, l'heure s'envole.
Je parle, & cet instant meurt avec ma parole.

Par laquelle des deux serez-vous emportée?
Est-ce par l'avarice ou par la volupté:
Pris à leur hameçon l'un & l'autre vous tire,
Ou de l'un ou de l'autre il faut subir l'Empire,
Et tel que vous suiviez de ces Tyrans offerts,
Vous êtes son esclave, & chargé de ses fers.
Peut-être que d'abord combattant leur Puissance,
L'on vous verra tenter un peu de résistance,
Mais pour le foible effort d'un cœur trop corrompu
N'allez pas présumer votre lien rompu.
Un dogue furieux qu'on a mis à l'attache,
Après de longs efforts rompt le nœud, & s'arrache.
Il court; mais au moment qu'il échape & qu'il fuit,
Il traîne avec le cou sa chaîne qui le suit.

¶ [] Quelque-tems avant la guerre que le Roi de France fit à la Hollande, il fit la revûë des Troupes de sa maison en presence de l'Ambassadeur de Hollande, & lui dit d'un air riant: » Mr l'Ambassadeur, voi- » là des Rats qui ont bien la mine d'aller » volontiers manger du formage en Hollan- » de. Oüi, Sire, *répondit l'Ambassadeur sur le* » *même ton*, mais on a des Chats en Hollan- » de qui n'épargnent point les Rats.

¶ [] Quelqu'un demandant à un Voyageur, s'il sçavoit quelle étoit la meilleure chose? *La liberté*, répondit-il. La plus plaisante?

ſante? *le gain.* Le plus inconnu? *la fortune.* La plus mauvaiſe? *la mort.* Quel étoit le plus heureux au monde? *l'homme ſçavant qui eſt riche & qui ſe porte bien.* Le plus malheureux? *le vieillard ſans biens.* Le plus importun? *le babillard.* Le plus dangereux? *l'ignorant Médecin.* Le plus digne de compaſſion? *le Menteur, qu'on ne veut pas croire quand il dit la vérité.*

¶ [] Un Ambaſſadeur étant revenu de Rome avec un grand rhûme, ſans avoir obtenu un chapeau de Cardinal, qu'il étoit allé demander pour un Archevêque, M. H. dit, *qu'il ne falloit pas s'étonner de ſon rhume, puiſqu'il étoit venu de Rome ſans chapeau.*

¶ [] Un Confeſſeur demandant par curioſité en confeſſion à une de ſes pénitentes, comment elle s'apelloit? Elle lui répondit avec autant d'eſprit que de modeſtie, en ces termes: *Mon pere, mon nom n'eſt pas un péché.*

¶ [] Un homme vif & plaiſant, en parlant de l'affectation qu'ont les Cocceyens, de s'attacher aux endroits les plus obſcurs de la révélation, comme ſont la ſtructure du Tabernacle, l'Apocalypſe, & le Cantique des Cantiques, diſoit; » Ces Meſſieurs reſ» ſemblent à ces oiſeaux nocturnes, qui pa» roiſſoient broüillez avec le ſoleil, & qui ne » commencent à voler & à ouvrir les yeux, » que quand les autres les ferment & ſe re» poſent.

» posent. On ne feroit pas mal, ajoûtoit-il, » de leur donner pour emblême une chauve-souris ; 1. parce qu'elle aime les ténébres ; 2. parce qu'elle vole dans les mêmes » tours & retours, comme dans un cercle, » sans qu'on puisse y remarquer d'autre dessein, que celui de voler pour voler. Une » 3. raison qu'il rendoit de l'emblême, c'est » qu'il faut être fort attentif, avoir la vûë » bonne, pour la suivre dans cette espéce de » labyrinte, qu'elle décrit en volant au milieu des ombres, & sur-tout qu'on la perd » facilement de vûë.

¶ [] Le Roi *Louis* XII. parlant à quelques Bénéficiers : » Que les ânes étoient » plus heureux que les chevaux, qu'ils » avoient meilleur tems ; car, *ajoûtoit-il*, les » chevaux vont en poste à Rome querir les » Bénéfices, dont plusieurs ânes sont pourvûs.

¶ Il arrive souvent qu'un railleur est raillé lui-même, par ceux qu'il avoit choisis pour l'objet de sa raillerie. J'en vais donner des exemples. Lorsque *Boniface* étoit Pape, un Pélerin qui étoit venu visiter les lieux Saints, fut conduit devant lui, parce qu'il lui ressembloit parfaitement, & de statuë & de visage. Le Pape l'ayant vû, lui demanda ; *Si sa mere n'avoit pas été à Rome ? Non, S. Pere*, répondit-il, *mais mon Pere y est venu plusieurs fois.*

Un Conseiller d'une Ville considérable de Hollande étant à la foire des chevaux de Schiedam, il y trouva un Libraire de ses amis, grand railleur, qui lui demanda; *S'il étoit venu acheter des chevaux*? Le Magistrat lui répondit que oüi; *Mais toi*, ajoûte t'il, *Qui viens-tu faire? Sçaurois-tu bien distinguer un cheval d'avec un âne? Oh! que oüi, Monsieur*, repliqua de Libraire; *Quand vous seriez entre mille chevaux, je vous reconnoîtrois bien.*

Arminius, Chef des Remontrans de Hollande, étant encore Professeur en Théologie à Leyde, s'en retournant un soir assez tard chez lui, il vit à la lueur du flambeau qu'on portoit devant lui un homme yvre étendu dans un ruisseau bourbeux; s'en étant aproché, il le reconnut pour son Collégue le fameux Professeur en Eloquence *Beau*... & s'écrie; *O Pestis Academia!* O Peste de l'Académie! *Beau*.... s'éveillant à ces paroles, léve la tête, & voyant que c'étoit *Arminius* qui lui disoit cela, il lui replique; *O Pestis Ecclesia*! O Peste de l'Eglise!

Un homme qui faisoit son fort de railler, & qui ne cherchoit que les occasions de faire dire une sottise à quelque novice ou à quelque nouveau venu, pour avoir occasion de se moquer de lui, se trouvant en compagnie, vint brusquement demander à quelqu'un: *Comment se nommoit le Pere des quatre fils d'Ai-*

d'Aimon. Il reçût pour toute réponse ; *je ne sçai, mais j'en connois bien le cheval ; c'est toi.* Cet homme a gardé depuis le nom *de Cheval des quatre fils d'Aimon.*

Deux Avocats, dont l'un avoit porté les livrées, l'autre étoit fils d'un homme qui avoit fait Cession, plaidant l'un contre l'autre devant la Cour d'Hollande, le premier cita un passage du corps du Droit, l'autre soûtenant que ce passage ne se trouvoit point, lui dit : » Je ne sçai où cela peut être écrit, » à moins qu'on ne le trouve sur votre man» teau à livrée. Non, *repliqua le premier*, » mais vous le trouverez au dos de la lettre » de Céssion de votre Pere.

M. le *Comte de S....* qui fut tué à Sédan, avoit la barbe rousse. Etant à sa maison de Campagne, où Henri IV. étoit venu pour une partie de chasse, il demanda en presence du Roi à son Jardinier, qu'il sçavoit être Eunuque, » pourquoi il n'avoit point de » barbe ? Le Jardinier lui répondit : » Que » le bon Dieu faisant la distribution des bar» bes, il étoit venu lorsqu'il n'en restoit que » de rousses à donner, & qu'il aima mieux » n'en point avoir que d'en porter une de » cette couleur.

Mad. Loiseau Bourgeoise, étoit à Versailles. Le Roi voyant qu'elle s'avançoit fort près du Cercle, dit à Madame la Duchesse de.... Questionnez-la un peu, Madame. La Du-

chesse

cheſſe de.... l'ayant fait aprocher, lui dit ; » Madame, quel oiſeau eſt le plus ſujet à » être cocu ? Elle lui répondit ; « C'eſt un Duc, Madame.

Le Poëte *Antagoras* faiſant un jour lui-même une fricaſſée dans le camp d'*Antigonus* ; ce Prince lui dit : » Penſes-tu, An- » tagoras, que lorſqu'Homére écrivoit les » belles actions du Roi Agamemnon, il s'a- » muſoit comme toi à faire une fricaſſée au » milieu d'un camp ? Mais penſes-tu, Sire, » lui répondit Antagoras, que lorſqu'Aga- » memnon faiſoit toutes ces belles actions » que décrit Homére, il alla curieuſement » rechercher dans ſon camp, s'il y avoit » quelqu'un qui fit une fricaſſée.

Benſerade étant à l'Académie, y prit la place de l'Abbé *Feuretiére*, qu'il n'aimoit pas, & dit en s'y mettant : » Voici une place où » je vais dire des ſotiſes. Courage, *lui* » *répondit Feuretiére*, vous avez fort bien » commencé.

Un homme qui paſſoit dans le monde pour ſe mêler de ménager à la jeuneſſe des plaiſirs défendus, & de plus pour être cocu, entrant un jour dans la chambre d'une perſonne fort ſpirituelle, mais ſi difforme, que ſon corps avoit la figure d'une tortuë ; elle étoit aſſiſe dans un coin où elle liſoit ; il fit l'étonné, & regardant d'un côté & d'autre, comme s'il n'eût vû perſonne, il dit : » Ho ! » ho !

ho ! on ne voit ici ni chair ni poiſſon. Vous en avez menti, *lui dit cette perſonne en ſe tournant de ſon côté*, & mes yeux, *ajoûta-t'elle*, ſont meilleurs que les vôtres; car j'y vois non-ſeulement un coucou; mais auſſi un maquereau.

Certain Miniſtre quelque part
S'étant rencontré par hazard,
Avec une troupe de Moines,
Ou peut-être bien des Chanoines,
ar de ſçavoir leſquels, ils ne nous touchent en rien,
Puiſque tous s'entrevalent bien;
'un de ces drôles-là regardant ce Miniſtre,
D'un air dédaigneux & ſiniſtre,
Et croyant bien s'en divertir.
aül auſſi, dit-il d'un ton de goguétes,
Eſt-il donc entre les Prophêtes,
)üi, *pour chercher*, vint à lui répartir,
Le Prédicateur d'un ton fort ſévére
Les ânes perdus de ſon Pere.
Ce qui rendit l'autre ſi ſot,
Qu'il ne répliqua pas un mot.

Un Comte, qui comme bien d'autres, ıortoit ſeulement ce nom, ſans avoir de Comé, ſe trouvant dans une compagnie, il vouı railler un Abbé, qui, ſuivant la coûtume ırdinaire, ſe faiſoit apeller de ce nom ſans voir aucun Bénéfice. » Monſieur l'Abbé, » lui diſoit-il, il y a une choſe qui m'embar» raſſe. Il y a long-tems que nous nous con» noiſſons, & je ne ſçai pas encore où eſt » votre Abbaye. Quoi, Monſieur, *lui ré-*

pon-

» *pondit l'Abbé*, vous ne le sçavez pas ? Elle » est dans votre Comté.

Un certain homme voyant un jour dans une ruë une bonne femme qui conduisoit plusieurs ânes devant elle, lui dit avec un air goguenard & railleur ; » Adieu, la mere » aux ânes. Adieu, adieu, mon fils, lui répondit la bonne femme. Cet homme fût si saisi de la répartie, qu'il croyoit déja que ses oreilles s'allongeaient, tant elles se dresserent à sa tête.

François I. pour railler une Dame âgée, qui avoit été fort belle, lui dit : » Mada» me, combien y a-t'il que vous êtes reve» nuë du païs de beauté ? *Sire*, répondit-elle, » j'en revins le même jour que vous revintes » de Pavie.

Un autre Prince railloit un jour un de ses Courtisans, qui l'avoit servi dans plusieurs Ambassades, & lui disoit qu'il ressembloit » à un bœuf.... Je ne sçai à qui je ressemble, » *répondit le Courtisan*, mais j'ai eû l'hon» neur de vous representer en plusieurs oc» casions.

¶ Voici deux réfléxions très-véritables : elles sont tirées des Fables de *M. le Noble*.

Dans ses raisonnemens souvent l'homme s'abuse,
Souvent il prend pour bon des conseils imprudens,
Un jour en aveugle il refuse,
Ce que mal-à-propos il veut dans d'autres tems.
Cependant la grande sagesse,

C'est de choisir le moment précieux ;
Le fruit est aigre & verd, lorsque trop on se presse,
Le prend-on dans son tems, il est délicieux;
Mais si sur son arbre on le laisse,
Après que le soleil à propos l'a meuri,
Il se gâte & tombe pourri.
Mais pour qui ce discours ? c'est à vous qu'on l'adresse,
Vous qui raisonnant mal sur des coups importans,
Ne faites rien qu'à contre-tems.

¶ Ce n'est point dans l'éclat d'un bruit impétueux
Qu'un véritable vertueux,
Fait aux yeux des mortels consister son mérite,
Le faux-brave, au contraire, à force de caquet,
Impose aux idiots, auprès d'eux s'acrédite,
Et toujours leur en dit beaucoup plus qu'il n'en fait ;
Mais forcez-le d'agir, vous trouvez que l'effet
Dément tout ce qu'il vous débite.

¶ Le nouveau Chevalier *Sancho Pancha* ayant été fort maltraité dans une avanture de Chevalerie ; » *Dom Quichotte* pour le consoler, lui disoit : Le Chevalier errant doit être » Philosophe : il s'expose à tout, & reçoit » tout également : il s'arme de patience, & » sans s'affliger des disgraces, il ne s'enfle pas » non plus de ses prospéritez. Ne t'afflige » donc point, *Sancho*, je t'ai déja dit que dans » toutes les professions le noviciat est tou» jours le plus rude. La bonne fortune com» mence à nous rire. *Mardi*, interrompit » Sancho, *elle fait une vilaine grimace en riant*, » *on diroit qu'elle rechigne*.

¶ Un sçavant qui étoit d'une laideur extraordinaire, racontoit que jamais on ne pouvoit avoir une mortification plus grande, que celle qu'il avoit eûe un jour. Il disoit, une Dame me prît un jour par la main dans la ruë, & me mena devant la boutique d'un fondeur, à qui elle dit ; » comme cela, en» tendez-vous ? & après ces paroles, elle me laissa. Je fus d'autant plus surpris de l'avanture, que je ne sçavois pas ce que cela vouloit dire. Je priai le fondeur de me dire ce que c'étoit, & il me dit ; » Cette Dame » étoit venuë pour me faire fondre la figure » d'un Diable, & je lui avois répondu que je n'avois pas de modèle pour lui rendre le service qu'elle souhaitoit. » Elle vous a ren» contré, & vous a amené pour me dire que » j'en prenne le modèle sur vous.

¶ Vers écrits dans un réfectoire de Cordeliers, & que l'on fait lire aux Etrangers,

Fratres, bene veneritis,
Bien las aux pieds & aux genoux,
Sititis & esuritis,
C'est la maniére d'entre nous :
Or, ça séyez-vous de par Dieu :
Comedentes & bibentes,
Selon la pauvreté du lieu,
Quæ dederant nobis gentes :
De nos biens qu'avons amassez :
Sumite, si placet, gratis :
Et si vous n'en avez pas assez ?
Memento paupertatis.

¶ Se-

¶ Selon le principe général de tout le monde, il n'y a rien qu'un homme de cœur doive moins souffrir qu'une injure; il est un lâche s'il n'en tire raison, & s'il ne punit l'insolent qui parle mal de lui. Cette erreur a passé du noble au roturier, & des gens de la plus haute condition aux simples bourgeois. Aujourd'hui la délicatesse du point d'honneur est poussée si loin, qu'on trouve peu de personnes qui suportent patiemment, je ne dis pas une injure, mais seulement une parole qui ne soit pas assez respectueuse.

Ce n'est pourtant pas une marque de lâcheté que de sçavoir à propos suporter les outrages & n'en tirer aucune vengeance: au contraire, c'est une marque de sagesse & de véritable grandeur d'ame. Des Philosophes, des Sages, même des Rois, grands par leurs conquêtes, & qui dévroient ce semble être des plus sensibles à la moindre atteinte faite à leur réputation, nous sont representez dans l'Histoire, souffrant avec une patience merveilleuse les sottises & l'insolence de certaines personnes sans les punir de leur brutalité, se contentant de les mépriser; c'est ainsi que le Philosophe *Socrate* en usoit; car quelqu'un lui ayant donné un coup de pied, il dit à ceux qui s'étonnoient de sa tranquilité après ce mauvais traitement: » Quoi! si un âne m'a-
» voit donné un coup de pied, me faudroit-il
» l'apeller au combat?

Quand on parloit mal de lui, il disoit : » Si le mal qu'on dit de moi est vrai, cela » servira à me corriger ; sinon, cela ne me » touche point ; car ce n'est point de moi » qu'on parle. Toute sa vie est pleine d'exemples d'une modération extraordinaire : mais les deux que je viens de citer suffiront ; passons à d'autres exemples.

Philippe, Pere d'Alexandre le Grand, & l'Empereur *Jules-César*, tous deux si renommez par leurs grands exploits, ont aussi fait admirer leur retenuë dans de semblables occasions. Voici ce qu'en raporte un * Auteur moderne : » On a dit que le Macédonien » sçavoit à propos *boire des injures*, le Ro» main sçavoit ne s'en point ressentir. Ils » avoient, ou du moins affectoient sur ce » point une grande insensibilité ; soit qu'ils » crussent que la dissimulation vaut plus » qu'elle ne coûte, soit qu'à leur gré le mé» pris les vengeât mieux que la colére. Les » Courtisans de *Philippe* lui conseillant de » chasser quelqu'un qui avoit mal parlé de » lui : *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il aille* » *médire par tout.* Une autrefois qu'on vouloit l'obliger de chasser par la même raison un honnête homme : » Prenons-garde » auparavant, *répondit-il*, si nous ne lui en » avons pas donné sujet : & ayant apris que

» cet

* *Mr Teureil, dans la préf. Hist. des Philip. du Demost.* pag. 67.

» cet homme vivoit mal à son aise, sans re-
» cevoir aucune gratification de la Cour, il
» lui fit du bien : ce qui changea les malé-
» dictions en loüanges, & fit dire à ce Prin-
» ce un autre bon mot : *Qu'il est au pouvoir*
» *des Rois de se faire aimer ou haïr.* Comme
» il assistoit à la vente de quelques captifs,
» en une posture assez deshonnête, l'un d'eux
» s'aprochant de son oreille, l'avertit d'abat-
» tre le pan de sa robe : *Qu'on mette cet hom-*
» *me là en liberté*, dit-il, *je ne sçavois pas*
» *qu'il fut mon ami.* Toute sa Cour le solli-
» citant de punir l'ingratitude des Pélopo-
» nésiens, qui l'avoient publiquement sifflé
» dans les jeux Olympiques : *Que ne feront-*
» *ils point*, répondit-il, *si je leur fais du*
» *mal, puisqu'ils se moquent de moi, après*
» *en avoir reçû tant de bien ?* A la fin d'une
» audience qu'il donnoit à des Ambassadeurs
» d'Athènes venus pour se plaindre de quel-
» qu'acte d'hostilité, il leur demanda, s'il
» pouvoit leur rendre quelque service. *Le*
» *plus grand service que tu nous puisse ren-*
» *dre*, dit Demochares, *c'est de t'aller pen-*
» *dre.* A ces mots, sans s'émouvoir, quoi-
» qu'il voit tout le monde justement indigné :
» *Dites à vos Maîtres*, replique-t'il, *que*
» *ceux qui osent dire de pareilles insolences*,
» *sont bien plus hautains, & moins pacifi-*
» *ques, que ceux qui sçavent les pardonner.*
» De son côté, *César* ne témoigna aucuns res-
» senti-

» ſans doute que vous le méritez bien mieux
» vous qui le conſervez ſi bien.

¶ L'eſpérance n'eſt ſouvent qu'une chimére. Voici ce que Monſieur *Saint Amant* en penſoit.

SONNET.

Aſſis ſur un fagot, une pipe à la main,
Triſtement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixez vers terre, & l'ame mutinée,
Je ſonge aux cruautez de mon ſort inhumain.

L'eſpoit qui me remet du jour au lendemain
Eſſaye à gagner ſur ma peine obſtinée,
Et me venant promettre une autre deſtinée,
Me fait monter plus haut qu'un Empereur Romain.

Mais à peine cette herbe eſt-elle miſe en cendre,
Qu'en mon premier état il convient deſcendre.
Et paſſer mes ennuis à redire ſouvent;

Non, je ne trouve point beaucoup de différence,
De prendre du Tabac, à vivre d'eſpérance;
Car l'un n'eſt que fumée, & l'autre n'eſt que vent.

EPITAPHE,

Par le même Auteur.

Cy gît un fou, nommé Pâquet,
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Comme il vouloit lever la crête:
Quant à moi, je croi que le ſort

Lui

Lui mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre sage en sa mort.

¶ Une jeune Opératrice de quatorze à quinze ans très-belle, & dont la voix charmoit tout le monde, plût à ce qu'on dit si fort à M. le Dauphin qu'il en voulut faire sa Maîtresse ; il lui envoya faire la proposition, & l'accompagna d'un riche present ; mais cette jeune fille, soit qu'elle se crût trop jeune, ou qu'elle ne voulut pas être la maîtresse de ce Prince, refusa fort honnêtement l'un & l'autre. Le lendemain, le Dauphin étant dans sa loge à l'Opéra, elle vint sur le Théâtre un peu avant qu'on commençât, & le regardant elle chanta de la meilleure grace du monde, en graciant un peu.

Je ne sçaurois !
Je suis encore trop jeunette,
J'en mourrois !

Tous les instrumens reprirent l'air, & le joüérent jusqu'au moment que le rideau fût tiré. Ceux qui comprenoient le sens de ces paroles ne pûrent s'empêcher de rire. On s'en est servi depuis pour refrain de plusieurs chansons.

¶ *EPIGRAMME.*

L'autre jour deux Faquins portant dans une chaise
Un qui ne va jamais que sous ce parasol,

 Trou-

Trouvérent un Boucher qui portoit à son col
Deux veaux entrelassez en guise d'une fraise.
Garre, lui dirent-ils, d'un ton fier & mutin;
Le Boucher assisté d'un fidèle mâtin,
Dit, je n'en ferai rien, & j'aurai le passage.
Si vous êtes chargez, je le suis davantage.
N'avoit-il pas raison, selon le sens commun?
Un seul en portoit deux, & deux n'en portoient qu'un.

¶ Si vous voulez que tout le monde vous estime, ayez premiérement pour tout le monde, sans distinction de qualité, beaucoup d'honnêteté, de complaisance & de douceur; sans affectation, & sans contrainte: si vous en usez autrement, & que par des maniéres brusques vous vous rendiez insuportable à ceux qui ont à faire avec vous, il arrivera que vos inférieurs vous haïront, que vos supérieurs vous mépriseront, & que tout le monde se moquera de vous.

Le Comte d'*Alets* passant par Lyon fût conduit au Lieutenant de Roi, qui lui fit ces demandes. Mon ami, que dit-on à Paris? Le Comte lui répondit; des Messes. Mais quel bruit? R. Des charettes. Ce n'est pas cela que je demande: Quoi de nouveau? R. des poids vers: Mon ami, lui ajoûta le Lieutenant, comment vous apelle-t'on? Le Comte, lui répondit; des sots m'apellent mon ami, & à la Cour on m'apelle le Comte d'Alets.

¶ Raillerie sur les Anciens de ce qu'ils n'a-voient

voient pas plusieurs choses commodes que nous avons à present.

C'étoient-là de plaisans Héros,
De n'avoir pas même au mois de Décembre
Des vîtres dans leur chambre
Ni de chemise sur leur dos.

¶ Le Duc de.... passant avec le Duc de *Vermandois*, devant les Quinze-vingts, lui dit : *Je gage, Mr, que je vous ferai nommer par cet aveugle sans que je lui dise votre nom. Et moi je gage que non, pour cent pistoles*, reprît le Duc de Vermandois. La gageure faite, le Duc de.... lui dit; *Mr, pincez-le*: ce qu'il fit; l'aveugle se sentant pincer dit en criant: *Fils de putain qui me pince. Eh bien, Mr, ai-je gagné?* reprît le Duc de....

¶ On raporte qu'avant la mort du Roi d'Espagne *Charles II.* les Princes de France raisonnant un jour ensemble, le Duc de *Bourgogne* dit au Duc *d'Anjou*; *Vous serez Roi d'Espagne, & moi je serai Roi de France; mais que ferons-nous du pauvre Berri? Il en faudroit faire un Moine*, reprît le Duc d'Anjou. *Oüi*, répondit le Duc de *Berri*; *vous voilà bien embarrassez; & moi je serai Prince d'Orange, & je vous ferai enrager tous deux.*

EPIGRAMME.

LE SIECLE.

Damon, je ne veux point écrire
A ceux qui ne veulent point lire.
Dans ce ſiécle dur comme un roc,
La Proſe & les Vers ſont au croc;
Car le monde leur fait la nique,
Et ſelon la foi Platoníque,
On peut croire ſans croire mal,
Que le monde eſt un animal.

MODE RIDICULE.

Plus enfariné qu'un meûnier,
Si vous ne guoinfrez à la mode,
On vous apelle façonnier,
Et cela veut dire incommode.
La raiſon veut qu'on ſoit exempt
De toute mode condamnable:
Mais ſçachez qu'au ſiécle preſent
La raiſon n'eſt pas raiſonnable.

¶ Un peuple voiſin des Lacédémoniens, leur ayant demandé: *Si nous entrons dans votre païs, nous mettrons tout à feu & à ſang*, ils répartirent; *Si*, pour faire entendre qu'ils mettroient bon ordre que le cas n'arrivât point. Ce peuple étoit extrêmement concis dans les réponſes qu'il faiſoit, quoique ce fut ſouvent ſur des propoſitions de la derniére importance. Il faiſoit profeſſion d'employer le tems avec tant de ſoin & d'exactitude, chacun

cun dans sa profession, que le moindre moment employé à des choses de peu de conséquence étoit regardé comme une perte considérable, de sorte qu'il ménageoit jusqu'aux paroles. A plusieurs propositions de *Philippe*, ils répondirent, *Non*. Une autre fois, que ce Prince leur écrivoit une Lettre fort haute & fort menaçante, ils lui mandérent pour toute réponse, *Denis à Corinthe*; pour dire, *souviens-toi que Denis, autrefois un grand Tyran comme toi, méne aujourd'hui une vie privée à Corinthe, & y tient école.* Si ce peuple étoit digne d'admiration, par l'emploi qu'il faisoit du tems, il ne l'étoit pas moins par le bon usage qu'il en faisoit. Depuis que *Lycurgue*, ce sage Législateur, lui avoit donné des Loix & des préceptes pour la conduite de la vie, & que ce peuple devenu docile faisoit tous ses efforts pour les pratiquer, Sparte étoit comme une école où la vertu elle-même présidoit; chaque habitant faisoit gloire d'en être Disciple, étudiant avec aplication tous les devoirs qu'elle exige. Une noble émulation les portoit à se surpasser les uns les autres. Point de relâchement dans un si glorieux travail, chaque moment de la vie y devoit être consacré, & de crainte que la molesse ne se glissât parmi eux, ils se refusoient toutes sortes de plaisirs, pour peu qu'ils pussent les distraire de la recherche de la vertu, & les détourner de la

suivre jusques-là, qu'au raport de *Æl. Ver. Hist. l.* 2. *c.* 5. des Soldats de Sparte en garnison dans une Place conquise reçûrent ordre de se corriger de la licence qu'ils avoient prise en employant à la promenade quelques heures de loisir, comme étant indigne des Lacédémoniens, qui devoient tous leurs momens à la vertu. L'heureux effet de ces Loix & de ces Réglemens, rendit Sparte une des plus florissantes Républiques de la Gréce.

Il est tout-à-fait digne de la curiosité des Lecteurs d'en sçavoir l'histoire. Voici de quelle maniére Mr *Toureil* en fait le recit, dans la sçavante Préface de sa Traduction Françoise des Philippiques de Démosthéne, page 15.

» Lacédémone, *dit-il*, illustre par ses an» ciens Rois avoit acquis un nouveau éclat sous » *Lycurgue*, un de ces hommes nez pour gou» verner les autres, & pour les moriginer. » Bon Roi, & du moins aussi bon Législa» teur, il entreprit la réforme de son Etat, » & commença par celle des mœurs, qui » seule peut maintenir l'ordre qu'elle établit. » Il exécuta son plan, & après avoir fait ju» rer à ses Sujets, qu'ils observeroient ses » Loix jusqu'à son retour, il se banit à per» pétuité. Déja pour les autoriser davanta» ge, il avoit employé un autre artifice, & » fait accroire au peuple qu'Apollon les lui » avoit dictées. On ne conçoit pas qu'un

» Payen,

» Payen, à la vérité trop indulgent sur l'a-
» dultére & sur le larcin, qu'il pardonne en
» certains cas, ait pû dans tout le reste si fort
» aprocher de la Morale Chrétienne, &
» quelquefois y atteindre. Point de somp-
» tuosité, point de magnificence dans Spar-
» te. On eût regardé comme une molesse
» punissable, de s'habiller différemment, se-
» lon les différentes saisons. Le sexe le plus
» curieux de la parure ne connoissoit que
» celle de l'ame. Ils avoient deux tresors
» inépuisables; la modestie & la frugalité.
» Aussi Sparte seule abondoit-elle en riches-
» ses, autant ou plus que le reste de la Gré-
» ce ensemble. Avant *Lysandre*, non seule-
» ment le particulier, mais l'Etat se passa
» d'argent. Depuis *Lysandre*, qui en avoit
» introduit l'usage, la bonne constitution du
» gouvernement fit, que les particuliers se
» préservérent encore long-tems de l'avari-
» ce, & qu'il n'y eût que l'Etat de riche.
» L'argent y venoit de toutes parts, & y de-
» meuroit. Le luxe & l'intempérance n'en
» transportoient rien ailleurs. C'est à ce pro-
» pos, que *Platon*, par allusion à la Fable du
» Lion malade, dit: » On voit à Sparte
» beaucoup de vestiges d'argent qui entre;
» mais on ne voit point de vestiges d'argent
» qui sorte. » Entre les biens, il n'y en avoit
» pas de plus précieux que le tems. On le
» révéroit comme une chose sacrée. C'étoit

» commettre une espéce de sacrilége, que
» d'en donner la moindre partie à l'inac-
» tion, & qui ne faisoit point scrupule de le
» prodiguer, passoit pour le plus grand dis-
» sipateur. Les Citoyens avoient chacun leur
» emploi, qui remplissoit la journée, & qui
» répondoit à leur âge & à leurs forces. Loin
» de fuir le travail comme une œuvre basse
» & servile, ils l'embrassoient comme l'oc-
» cupation de l'homme véritablement libre.
» Cet amour du travail avoit aboli jusques
» aux jeux des enfans. On ne permettoit pas
» même la promenade aux Soldats dans leurs
» heures de loisir. On ménageoit jusqu'aux
» paroles. Souvent pour toute réponse aux
» plus importantes dépêches, ils n'em-
» ployoient qu'une monosyllabe, parce que
» rien n'aproche plus du silence que ce que
» *Licurgue* leur avoit souverainement recom-
» mandé sur ce principe: *Qu'il faut peu de Loix*
» *à des hommes qui parlent peu.* Cette ma-
» niére concise de s'exprimer, n'ôtoit rien à
» leurs pensées; elles n'en avoient que plus
» d'énergie. C'étoit une briéveté toute lu-
» mineuse, & plus ils laissoient sous-enten-
» dre, plus on les entendoit. D'autre côté,
» la tempérance interdisoit les délices de la
» table. On bûvoit rarement du vin; on ne
» mangeoit d'ordinaire que du pain d'orge;
» & le pain de froment se comptoit entre les
» mets friants. Les plaisirs du Théâtre n'a-
» voient

» voient point de privilége. Au contraire,
» une raison capitale les avoit encore plus
» rigoureusement proscrits. On ne repre-
» sentoit ni Tragédie ni Comédie, afin de
» n'accoûtumer jamais, ni les yeux à voir
» l'image de ce que la Loi condamne, ni les
» oreilles à entendre l'apologie des passions
» & des crimes. Cette austérité si ennemie
» de la nature tourne pourtant en habitude.
» Ce peuple, par la force de l'éducation &
» de la coutûme, conçût enfin pour la fai-
» néantise & pour la volupté, l'aversion que
» nous avons naturellement pour la peine &
» pour la douleur. Ils ne croyoient pas trop
» payer du sacrifice des plaisirs, la liberté
» d'esprit & de cœur, dont ils joüissoient
» dans une vie laborieuse & frugale, mais
» à tel point frugale & laborieuse, qu'*Al-*
» *cibiade* disoit ; *Je ne m'étonne point qu'ils*
» *l'exposent si volontiers, & qu'ils se pré-*
» *cipitent dans le péril, qui semble moins*
» *leur ôter la vie que leur faire present de*
» *la mort.* Tous naissoient amoureux de l'or-
» dre & de la discipline. La loi régnoit
» sur le riche comme sur le pauvre, & sur
» le Magistrat aussi bien que sur le particu-
» lier. Les Rois mêmes se glorifioient d'être
» ses sujets, & ne se distinguoient que par
» une obéïssance plus exacte. *Agesilas* éton-
» na les Perses par sa modestie, dans une con-
» férence, autant qu'il les avoit épouventez

» par

» par sa valeur dans les combats. Ce Roi, vé-
» ritablement maître de lui même, rejette
» les offres les plus flâteuses de sa fortune,
» & sourd aux aplaudissemens des Nations
» qu'il avoit affranchies ; insensible aux lar-
» mes qu'elles répandent pour la retenir, au
» milieu de ces conquêtes qui faisoient déja
» trembler le grand Roi *, il s'arrête & re-
» tourne sur ses pas. Et cela par déférence
» aux ordres des *Ephores* † qui le rapellent :
» tant la modération avoit pour lui de char-
» mes, & lui paroissoit plus glorieuse que les
» conquêtes, ou pour ne redonner précisé-
» ment que sa pensée, tant il croyoit qu'un
» Roi ne devoit pas moins obéir aux Loix,
» que commander aux hommes. De tels Rois
» nourris dans des maximes si justes, si pures,
» & comme héréditaires, usoient modéré-
» ment de la domination, & ne la faisoient
» presque point sentir. Ils commandoient
» en Peres plûtôt qu'en Maîtres. *Lycurgus*
» avoit bien compris, que l'intelligence par-
» faite entre le Peuple & le Souverain, est
» la base & le fondement de leur félicité ré-
» ciproque. Pour maintenir cette intelligen-
» ce, il avoit établi les *Ephores* ou Inspec-
» teurs qui n'observoient pas moins la con-
» duite du Roi que celles du Peuple, & te-
» noient si bien dans l'équilibre l'un & l'au-
tre,

* *C'est ainsi qu'on nommoit alors le Roi de Perse.*
† *Magistrats de Lacédémone.*

» tre, que l'autorité Royale ne penchoit ja» mais vers la dureté & la tyrannie, ni la li» berté populaire vers la licence & la révol» te. Ce milieu entre la sujettion excessive » & l'excessive liberté, sauva Sparte des dis» sentions domestiques qui desolérent les » Etats voisins. Les *Ephores* dans les conjonc» tures importantes faisoient agréer au Peu» ple tout ce qu'on avoit résolu. Les résolu» tions ainsi unanimes & prises de concert » s'exécutoient à propos, & chacun concou» roit à l'exécution d'un dessein, comme s'il » l'avoit lui-même formé. Le gouvernement » de Lacédémone n'étoit donc pas purement » Monarchique. Les grands y avoient beau» coup de part, & le Peuple n'en étoit pas » exclus. Toutes les parties de ce corps po» litique, à mesure qu'elles conspiroient au » bien général, y trouvoient le leur. Ensorte » que malgré l'inquiétude & l'inconstance » du cœur humain, qui soupire toûjours » après le changement, & ne guérit jamais » de son dégoût pour l'uniformité. Lacédé» mone pendant plus de sept cens ans se main» tint dans l'exacte observation de ses Loix. » Outre cela, le mérite étoit de tout sexe & » de tout âge. La jeunesse n'avoit pas besoin » d'attendre les leçons de l'expérience. L'In» stitution & l'exemple y supléoient, & met» toient même les femmes à la portée de la » vertu la plus héroïque. L'amour de la Pa-

» trie faisoit taire l'amour maternel. La me-
» re à qui l'on annonçoit la mort de son fils
» tué au service de la République, alloit vi-
» siter le cadavre sur le champ de bataille,
» & y régloit sa douleur, selon ses blessures
» honteuses ou honorables dont il se trouvoit
» couvert. Cette magnanimité universelle-
» ment répanduë dans Lacédémone lui fit
» un grand nom. Au bruit d'un mérite si ra-
» re, les Rois d'Egypte & de Phénicie, pé-
» nétrez d'estime & d'admiration, crurent
» lui devoir une espéce d'hommage, & le
» lui rendirent par des Ambassades solem-
» nelles. Semblables prodiges frapoient de
» plus près encore les Grecs, & leur impri-
» moient pour elle un juste respect. C'est
» par-là qu'elle exerça long-tems sur eux
» l'empire que la vertu donne, & qui ne
» pése point à des ames volontairement soû-
» mises. Chacun croyoit que marcher avec
» elle, c'étoit suivre la justice & la raison,
» aller au bien & courir à la gloire. La ty-
» ranie trouvoit dans les Lacédémoniens de
» terribles & d'implacables ennemis ; la liber-
» té de vigilans & d'infatiguables Protecteurs.
» Ce zèle ne se renfermoit pas dans l'encein-
» te de la Gréce. Les Grecs d'Asie sur le
» point de se voir accablez par Cyrus, tour-
» nent les yeux vers Sparte & la conjurérent
» de ne pas permettre que des Grecs de-
» viennent la proye des Barbares. Sparte re-
çoit

» çoit favorablement l'Ambassade. Ces fiers
» Républicains eurent l'assurance de man-
» der par un Héraut-d'Armes, à ce Con-
» quérant qui venoit pour subjuguer l'Asie,
» qu'ils ne souffriroient jamais qu'il tou-
» châi aux Colonies Grecques, que rien de
» ce qui portoit le nom de Grec n'étoit né
» pour la servitude; & que s'il pensoit à les
» subjuguer, ils sçauroient bien-tôt passer
» la mer & les affranchir. Telle fut Sparte,
» tant qu'elle ne domina que par ses vertus.
» Révérée en Mere des Peuples, en Pro-
» tectrice de la cause commune, en arbitre
» suprême de tous les différens, elle n'avoit
» ni n'exigeoit d'autre tribut que l'estime, l'a-
» mour, la confiance & l'admiration.

¶ Conseil à Doriméne sur le choix d'un époux; il est pris d'Esope, Comédie par Mr le Noble, Acte 1. Scène 4. Colombine charmée de l'air engageant d'Octave jeune Guerrier, refuse d'épouser un Docteur, qu'Esope son Pere lui veut donner, elle lui dit;

Je ne vois rien d'égal, & je le dis sans feindre,
Au mérite d'un vrai Soldat,
La valeur a certain éclat
Que les autres vertus ne peuvent point atteindre.

ESOPE.

Eh! quoi donc! un savant, vrai favori des Dieux,
N'est pas un objet plus aimable?

CO-

COLOMBINE.

Non. L'épée ſeule eſt capable,
Et de fraper mon cœur & de charmer mes yeux.

ESOPE.

Ma Fille, écoutez-moi. Dans le ſiécle où nous ſommes,
De fumée on n'eſt pas nourri :
Et cet air de valeur qui fait les plus grands hommes,
Eſt ſouvent très-mal propre à faire un bon mari.
Aux chaînes de l'hymen quand on ſe détermine,
Il vaut mieux ſans comparaiſon,
Songer ſolidement à fonder la cuiſine,
Qu'à dorer les dehors d'une pauvre maiſon.
Ces fanfarons, ces gens d'épées,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées,
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans juſte-au-corps
Où l'or éclate en broderie;
Ce ne ſont, croyez-moi, que d'impoſteurs dehors,
Qui renferment deſſous bien de la gueuſerie.
Auſſi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame,
Dites-moi, ſon doüaire eſt-il bien aſſigné
Deſſus la pointe d'une lame?
Après les amoureux ébats,
Dîne-t'on du récit de leurs hautes proüeſſes,
En remplira-t'on les plats?
Ah! Colombine, fuïr les trompeuſes careſſes,
D'un Spadaſſin qui conte à ſes Maîtreſſes,
Bien moins d'écus que de combats:
En un mot, je ne veux point prendre
De Maître dans un Gendre:
Ces gens qui dévorant un hôte malheureux,
Lui parlent, par je veux.

¶ *Epigramme de Mr Mainard à la Renommée.*

Nimphe menteuſe & véritable,
Qui juge & parle de tout,
Dis la cauſe qui te réſout,
De venir manger à ma table.

Certes, ma cuiſine eſt trop maigre,
Pour y chercher le mardi-gras,
La fortune au lieu d'hypocras,
Ne me ſert plus que du vinaigre.
Renommée à quoi penſes-tu?

Tout mon bien vaut moins qu'un fêtu,
Je n'en ſçaurois nourrir deux mouches,
Ton ventre aplatira chez moi,
Ma pauvreté n'as pas dequoi
Donner du pain à tes cent bouches.

¶ Voici comment Mr Moliére, dans *mpromptu de Verſailles*, Scène I. parle de promptitude avec laquelle on doit exécu-r les volontez des Rois, & ſur-tout quand s'agit de les divertir. » Les Rois, dit-il, n'aiment rien tant qu'une prompte obéïſſance, ne ſe plaiſent point du tout à trouver des obſtacles. Les choſes ne ſont bonnes que dans le tems qu'ils les ſouhaitent; & leur en vouloir reculer le divertiſſement, eſt en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaiſirs qui ne ſe faſſent point attendre, & les moins préparez leur ſont toujours les plus agréables; nous ne

» devons

» devons jamais nous regarder dans ce qu'ils » desirent de nous, nous ne sommes que pour » leur plaire ; & lorsqu'ils nous ordonnent » quelque chose, c'est à nous à profiter vîte » de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'ac- » quitter mal de ce qu'ils nous demandent, » que de ne s'en acquitter pas assez-tôt ; & » si l'on a la honte de n'avoir pas bien réüs- » si, on a toujours la gloire d'avoir obéï » vîte à leurs commandemens.

¶ ( ) On doit toujours observer quand on veut railler, que ce ne soit pas des personnes dont le rang ou la qualité demande qu'on les respecte. Il n'y a rien qui puisse autoriser le manque de respect, & il n'y en a point qui irrite plus les grands que les railleries que l'on fait d'eux ou de leur conduite, parce qu'elle les tourne en ridicule. Qu'on les blâme, qu'on se plaigne de leur conduite, ils le suporteront ; mais faites-en des railleries, vous les offensez vivement, & ils ne seront point contens qu'ils ne s'en soient vengez.

( ) *Théocrite* ayant cruellement offensé le Roi *Antigonius* qui étoit borgne, ce Prince promit de lui pardonner s'il se presentoit devant lui. Ses amis l'y conduisant presque par force, lui disoient pour l'encourager : » Allez, ne craignez rien, votre vie est en sûreté dès que vous aurez parû aux yeux du » Roi. Ah ! leur dit-il, si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je » suis

» ſuis perdu. » Cette raillerie fut cauſe de ſa mort.

() L'Empereur Domitien ſe retiroit dans ſon cabinet, où il s'amuſoit à prendre des mouches & les percer avec un poinçon. Un homme de la Cour ayant demandé à Vibius Criſpus, » ſi perſonne n'étoit avec l'Empe-» reur ? il répondit, qu'il n'y avoit pas ſeu-» lement une mouche. Ce bon mot lui coûta la vie.

() Agathocle Tyran de Sicile, fils d'un miſérable Potier de terre, avoit mis le ſiége devant une Ville : & les aſſiégez lui crioient de leurs murailles. » Ho ! ho ! Potier, de-» quoi payeras tu la ſolde à tes gens ? Il leur » répondit, de la ruine de votre Ville. L'ayant emportée d'aſſaut, il en vendit, comme ſes eſclaves, tous les habitans.

() Le *Duc d'Alençon* ayant ſouhaité que lui & *Buſſi d'Amboiſe* ſon favori, ſe diſſent un jour leurs véritez, ſans déguiſement & ſans réſerve; ce dernier s'en excuſa fort modeſtement, & conſentit que le Duc ſe pût ſervir de tout ſon pouvoir pour lui reprocher indifféremment ſes plus grands défauts, & toutes les actions même de ſa vie. Le Duc redoubla le commandement, & commença par la bonne opinion, dont Buſſi avoit accoûtumé de ſe flâter : » Qu'il paſſoit pour » brave, & qu'il étoit bien avec les Dames, » quoique celles-ci le cruſſent bizarre, &

» que la plûpart des gens de cœur le tinssent
» pour lâche. Bussi pénétré de ce reproche qui étoit une injure manifeste, répondit en même-tems d'un ton assez aigre : *Si Monsieur étoit Bussi, & que Bussi fut Monsieur, Bussi ne voudroit point de Monsieur pour son valet de chiens, tant il lui paroit de mauvaise mine.* Le Duc offensé de cet outrage, lui répartit : *Ah ! c'en est trop, Bussi.* Et quoiqu'il se jettât à ses genoux, qu'il s'excusât sur le commandement qu'il avoit reçû, & sur l'extrême violence qu'il s'étoit faite, il ne fut jamais comme auparavant dans les bonnes graces. On croit même que le Comte de Montsoreau, jaloux de sa femme, eût le consentement & l'ordre même du Duc d'Alençon de le poignarder dans son Château de Coutanciéres, où la Dame de Montsoreau avoit été forcée de lui donner un rendez-vous.

() Le Roi Antigonius, qui étoit borgne, ayant élevé Eutropion son Cuisinier à quelque dignité de guerre, l'envoya vers Théocrite pour le voir, puis le rapella, & le renvoya plusieurs fois. A la derniére, Théocrite lui dit : » Je vois bien que tu me veux mettre
» tout crû sur la table, pour me faire man-
» ger à ce Cyclope ; reprochant ainsi à l'un qu'il étoit borgne, & à l'autre qu'il avoit été cuisinier : *Ce sera donc sans tête*, lui repliqua sur le champ *Eutropion.* En effet,

pour

pour punir ce railleur, il lui fit couper la tête.

() Il est certain que de quelque part qu'une raillerie outrée & mordante vienne, elle est toujours également insuportable. Pour être Prince, un railleur n'en est pas moins odieux, & le desir de vengeance est toujours le premier fruit que produit la raillerie dans le cœur de celui qu'elle attaque. Mr Chévreau dit à ce sujet : » Qu'il n'y a rien de » plus messéant, ni de plus dangereux même » pour un Prince que d'être railleur, parce » que ce n'est point le caractére d'un homme » prudent. Sans en chercher les divers » exemples, qui pourroient prouver cette vé- » rité, je n'en veux, continuë-t'il, qu'un » seul, quand j'aurai ajoûté pour l'éclaircir, » que Semele, fille de Cadmus, ayant été dé- » bauchée par Jupiter, Junon jalouse, lui » conseilla de le prier de la visiter dans sa » grossesse, avec toute sa majesté; qu'à sa » priére il la vint voir la foudre à la main, » dont il brûla toute la maison, & Semele » périt dans cette incendie. C'en est assez pour » la Fable, voici l'Histoire. Notre Philippe » premier, fils de Henri premier du nom, » sembloit prendre à tâche de se railler de » Guillaume le Conquerant, Duc de Nor- » mandie, qui étoit chargé de graisse, & » qui avoit le ventre un peu gros. Comme » celui-ci faisoit un assez long séjour à

» Roüen, qui étoit la Capitale de son Etat;
» & que Philippe n'en pouvoit deviner la
» cause, il demandoit souvent à ceux de la
» Cour : S'ils ne sçavoient point en quel
» tems Guillaume pourroit accoucher ? Ce
» Duc, fils de Robert, & de la fille d'un
» Pelletier de Falaise, qui faisoit diéte à
» Roüen pour se défaire de son embonpoint,
» étant ennuyé de la demande réitérée de
» Philippe, lui fit dire : Que quand il se-
» roit relevé de sa couche, il viendroit faire
» ses remercimens à sainte Geneviéve à Pa-
» ris, avec dix mille lances au lieu de chan-
» delles. D'autres disent, que la réponse
» fut un peu plus fiére, & qu'il n'attendoit
» que l'heure de son accouchement ; mais
» qu'il accoucheroit comme Semele, avec la
» foudre. En effet, il désola quelque-tems
» après le Vexin François, força Mantes,
» mit la Ville en feu, & en fit tuer tous les
» habitans.

¶ Mr Bernier, dans son histoire de la derniére révolution du Mogol, *tom.* 2. raporte ce qui suit.

Chah-Jehan Empereur du Mogol, Pere du fameux *Aureng-Zebe*, mort il n'y a que peu d'années, à l'âge de cent quinze ans ou environ, fâché de ce que l'Ambassadeur du Roi de Perse ne vouloit pas le saluer à l'Indienne, parce que cette salutation est fort humiliante, s'avisa de cet artifice. Un jour que

que cet Ambaſſadeur devoit avoir audience; il commanda qu'on fermât la grande porte de la cour de l'*Am-Kas*, où il le devoit recevoir, & qu'on ne laiſſât que le guichet ouvert, par où un homme ne pouvoit paſſer qu'avec peine, en ſe courbant beaucoup, & en s'abaiſſant la tête vers la terre, comme on fait quand on ſaluë à l'Indienne, afin que du moins il fut dit, qu'il avoit fait mettre l'Ambaſſadeur en une poſture qui étoit quelque choſe de plus bas que le *Salam* ou Salut Indien. Cela fut exécuté ainſi; mais l'Ambaſſadeur étant venu, & voyant le paſſage ſi étroit; il s'aperçût de la piéce qu'on lui vouloit joüer, & au lieu d'entrer la tête la premiére, il entra le dos le premier. *Chah-Jehan* piqué de ſe voir attrapé de la ſorte, lui dit: *Eh, Bed, haks! Eh, malheureux! crois-tu entrer dans une écurie d'ânes comme toi?* L'Ambaſſadeur lui repartit auſſi-tôt ſans s'émouvoir: *Qui ne le croiroit à voir une ſi petite porte?*

Ce même Empereur qui ne cherchoit qu'à chagriner cet Ambaſſadeur, lui parloit preſque toujours avec beaucoup d'aigreur & de mépris, & tâchoit de le bruſquer dans toutes les occaſions. L'Ambaſſadeur de ſon côté ne le ménageoit guéres, & lui répondit toujours fort fiérement. Un jour *Chah-Jehan* trouvant fort mauvais quelques réponſes rudes & piquantes qu'il lui faiſoit, ne pût s'em-

pêcher

pêcher de lui dire, *Eh bed bakt*, *Chab-Abbas*, c'étoit le nom du Roi de Perse d'alors, » n'a-t'il point d'honnêtes gens à sa Cour, » sans m'envoyer un fou comme toi? L'Ambassadeur qui ne restoit jamais sans replique, lui répondit d'abord: » Oüi, il y a de bien » plus d'honnêtes gens que moi à sa Cour, » & quantité; mais à tel Roi, tel Ambassa» deur.

Un jour *Chah-Jehan*, qui lui avoit fait aporter à dîner en sa presence, & qui tâchoit toujours de trouver quelque chose pour le démonter, voyant qu'il s'amusoit à ronger des os, s'avisa de lui dire en riant, *Eh Elithigy*, *Seigneur Ambassadeur*, *que mangeront donc les chiens*? à quoi l'Ambassadeur répondit sans hésiter, *Du Kicheri*, qui est un mélange de légumes, le manger ordinaire du commun peuple, & dont il voyoit manger *Chah-Jehan*, parce qu'il l'aimoit. Enfin, *Chah-Jehan* le pressant de dire ce qu'il lui sembloit de la grandeur des Rois de l'Indoustan, en comparaison de ceux de Perse, il répondit: qu'on ne sçauroit mieux comparer les Rois des Indes, *qu'à une grande Lune de quinze ou seize jours*, *&* *ceux de Perse*, *à une petite Lune de deux ou trois jours*. Cette réponse plût d'abord à *Chah-Jehan*; mais quand il y eût réfléchi, il s'aperçût bientôt que la comparaison ne lui étoit pas trop avantageuse, & que l'Ambassadeur vouloit

dire,

dire, que les Rois des Indes alloient en diminuant, & ceux de Perse en augmentant comme un croissant.

¶ Puisque je viens de parler de *Chah-Jehan*, il ne sera pas hors de propos de raporter ici quelques paroles remarquables de son fils *Aureng-Zebe*, raportées par le même Auteur dans la même Histoire. Après, dit-il, qu'il eût défait tous ses fréres, & qu'il fut paisible possesseur du Trône de son Pere, *Mallah Salé* son Précepteur, qui s'étoit depuis fort long-tems retiré sur les Terres que *Chah-Jehan* lui avoit données, n'eût pas plûtôt apris les avantures d'*Aureng-Zebe* son disciple, qu'il l'avoit emporté sur tous ses fréres, & qu'il étoit Roi de l'Indoustan, qu'on le vit arriver à la Cour, avec l'espérance d'être d'abord fait Omrah, (Grand-Seigneur.) Il employa tout ce qu'il avoit d'amis; & cependant trois mois entiers se passent sans qu'*Aureng-Zebe* fasse seulement semblant de le regarder; mais enfin, ennuyé de l'avoir toujours devant ses yeux, il se le fit amener dans un endroit retiré, où il n'y avoit que trois ou quatre de ces Omrahs, qui se piquent de science, & il lui parla pour le congédier & pour s'en défaire à peu près de cette façon.
» Que prétens-tu de moi, *Mullah-gy*: Mr
» le Docteur, que je te fasse un des premiers
» Omrahs de ma Cour: Oüi, si tu m'avois
» instruit comme tu devois, il n'y auroit

» rien

» rien de plus raisonnable ; car je suis dans
» ce sentiment, qu'un enfant bien élevé est au-
» tant ou plus obligé à son Maître qu'à son
» Pere ; mais où sont ces beaux enseignemens
» que tu m'as donnez ? Tu m'as d'abord ap-
» pris que tout ce Frangistan (*la Chrétienté*,)
» n'étoit je ne sçai quelle petite Isle, dont
» le plus grand roi étoit autrefois celui de
» Portugal, & après celui de Hollande, &
» qu'ensuite venoit celui d'Angleterre : &
» pour ce qui est des autres Rois, comme ce-
» lui de France & celui d'Andalous, tu me
» les as figurez comme de nos petits Rajas,
» me faisant entendre que les Rois de l'In-
» doustan étoient bien plus puissans que tous
» ces Rois-là, & que les Rois de l'Indous-
» tan étoient les vrais & les uniques Hou-
» mayons. (Les Fortunez,) les *Ekbars*, (les
» grands par excellence,) *Jehanguyres*,
» les preneurs du monde, (*& les Chah-Je-*
» *hans*, (les Rois du monde,) & que la
» Perse & l'Usbec, Kach-guer, Tatar, &
» Cataï Pégu, Siam, Tchine & Marchine
» trembloient au nom des Rois de l'Indous-
» tan. Admirable Géographie ! tu me de-
» vois bien plûtôt faire distinguer exactement
» tous ces divers Etats du monde, & me fai-
» re bien entendre leur force, leur façon de
» combattre, leurs coûtumes, leurs religions,
» leurs gouvernemens, leurs intérêts ; & par
» une solide lecture de l'Histoire, me faire
» remar-

» remarquer leur commencement, leur pro-
» grès & leur décadence ; d'où, comment,
» par quels accidens, & par quelles fautes
» ces grands changemens & ces grandes
» révolutious sont arrivées. A peine ai-je
» apris de toi le nom de mes Ayeuls les
» fameux Fondateurs de cet Empire ; c'est bien
» loin de m'avoir apris l'Histoire de leur vie,
» & de quelle maniére ils se sont pris à de si
» illustres conquêtes. Tu m'as voulu apren-
» dre l'Arabe à lire & à écrire ; je te suis
» fort obligé de m'avoir tant fait perdre de
» tems à l'étude d'une langue qui demande
» des dix & des douze années, pour en venir
» à quelque perfection ; comme si le fils d'un
» Roi se devoit jamais piquer de passer pour
» Grammairien, ou pour quelque Docteur
» de la Loi, & d'aprendre au plus d'autres
» langues que celles de ses voisins, lorsqu'il
» ne s'en peut que difficilement passer, lui à
» qui le tems est si cher pour tant d'autres cho-
» ses d'importance, qu'il doit aprendre de
» bonne heure, comme s'il y avoit aucun es-
» prit qui ne se rebutât & ne se ravalât même
» dans un exercice si triste & si sec, si long &
» si fatiguant, comme est celui d'aprendre
» des mots. Ne sçavois-tu pas que l'enfance
» bien ménagée, avec cette heureuse mémoi-
» re qui l'accompagne pour l'ordinaire, est
» capable de mille beaux préceptes, de mille
» belles connoissances qui demeurent forte-

» ment imprimées tout le reste de sa vie, &
» élevé pour les grandes choses? La loi,
» les priéres & les sciences ne se peuvent-
» elles pas mieux aprendre dans notre langue
» naturelle, que dans l'Arabe: Tu faisois
» accroire à mon Pere *Chah-Jehan*, que tu
» m'aprenois la Philosophie. Il est vrai, je
» me souviens assez que tu m'as entretenu
» plusieurs années de questions en l'air, de
» choses qui ne donnent aucune satisfaction
» à l'esprit, & qui ne viennent jamais à pro-
» pos dans l'usage ordinaire de la vie, de
» vrayes & séches rêveries qui n'ont que ce-
» la de bon, qu'elles ne se conçoivent que
» très-difficilement, & s'oublient très-faci-
» lement, qui ne sont capables que d'en-
» nuyer & gâter un bon esprit, & en faire
» un opiniatre insuportable. Je me souviens
» bien encore, qu'après que tu m'eûs ainsi
» entretenu, je ne sçai combien de tems, dans
» ta belle Philosophie, la science qui m'en
» resta, fut quantité de mots barbares &
» obscurs, propres à effaroucher, embroüil-
» ler & rebuter les meilleurs esprits, & qui
» n'ont été inventez que pour mieux couvrir
» la vanité & l'ignorance des gens faits com-
» me toi, qui nous veulent faire croire qu'ils
» sçavent tout, & que sous ces paroles obscu-
» res & ambiguës, il y a de grandes choses
» & de grands mystéres cachez, qu'eux seuls
» sont capables d'entendre. Si tu m'avois
» apris

» apris cette Philoſophie qui forme leſprit
» au raiſonnement, & qui l'accoûtume in-
» ſenſiblement à ne payer que de raiſons ſo-
» lides. Si tu m'avois donné ces beaux pré-
» ceptes & ces belles leçons, qui élévent l'a-
» me au-deſſus des atteintes de la fortune,
» & qui la mettent dans une aſſiette inébran-
» lable, toujours égale, toujours la même,
» ſans permettre qu'elle s'éléve inſolemment
» par la proſpérité, ou qu'elle s'abatte lâ-
» chement par l'adverſité. Si tu t'étois pris
» d'une bonne maniére à me faire connoître
» ce que nous ſommes, quels ſont les pre-
» miers principes des choſes, & que tu m'euſ-
» ſes aidé à former quelque belle idée de la
» grandeur de cet Univers, de l'ordre & des
» mouvemens admirables de ſes parties: Si,
» dis-je, tu m'avois apris cette ſorte de Phi-
» loſophie, je te ſerois infiniment plus obli-
» gé, que ne fût *Aléxandre* à ſon *Ariſtote*,
» & je croirois qu'il ſeroit de mon devoir de
» te récompenſer tout autrement qu'il ne le
» fit. Ne devois-tu pas, flâteur que tu es,
» m'aprendre quelque choſe de ce point ſi
» important à un Roi? *Quels ſont les devoirs*
» *récipröques d'un Souverain envers ſes Su-*
» *jets, & des Sujets envers leur Souverain.*
» Du moins ne devois-tu pas conſidérer que
» je ſerois obligé de diſputer avec l'épée, ma
» vie, & la Couronne entre mes fréres. N'eſt-
» ce pas-là le deſtin de preſque tous les en-

» sans des Rois de l'Indoustan ? & cependant, as-tu jamais eu le soin de me faire » aprendre ce que c'est que d'assiéger une » Ville, & de ranger une Armée en bataille ? Que bien m'en a pris d'avoir consulté » d'autres gens que toi ! Va, retire-toi dans » ton Village, que personne ne sçache plus » qui tu es, ni ce que tu seras devenu. Les reproches de ce Prince à son Précepteur, font voir avec quelle exactitude une personne établie pour élever la jeunesse, doit remplir les devoirs de sa charge : Qu'elle ne doit pas tant s'attacher à l'instruire dans des sciences spéculatives, qu'a bien régler ses mœurs : Qu'elle doit moins en faire un sçavant ou un Philosophe, qu'un honnête homme : Qu'elle doit lui donner une connoissance claire & parfaite des choses qui ont relation à sa condition & à la profession pour laquelle il semble être né, ou à laquelle on le destine, sans embarrasser son esprit par des sciences qui ne lui peuvent être d'aucune utilité : Qu'elle doit surtout s'apliquer à lui donner la connoissance de lui même, pour le mener par là à la connoissance du Créateur, & des devoirs de la créature envers lui : Qu'elle doit lui donner une telle idée de la vanité & de l'inconstance des choses qui arrivent dans le monde ; qu'il accoûtume de bonne heure son cœur à ne pas s'abandonner à la joye dans la prospérité, ni à la douleur dans

l'adver-

l'adversité : Et qu'elle le convainque par de solides raisons que la Vertu triomphe de l'infortune, & qu'on ne sçauroit être heureux sans elle. Que si c'est un Prince dont l'éducation lui est commise, elle doit outre tout cela lui aprendre les devoirs essentiels d'un Souverain envers ses Sujets, & ceux des Sujets envers leurs Souverains, afin que les ayant apris de bonne heure, il ne fasse rien que de juste & d'équitable, & qu'il n'exige d'eux que les devoirs que la nature, les loix, & la raison leur impose. Enfin qu'il lui fasse bien comprendre que la félicité d'un Souverain dépend moins de sa puissance & de son autorité, que de l'amour que ses Sujets ont pour lui, afin qu'il les traite moins en Roi, qu'en Pere; convaincu qu'il lui est plus glorieux d'être chéri, aimé, respecté, qu'uniquement craint & redouté.

¶ *MADRIGAL.*

Caliste assurément a lû qu'il faut qu'on aime,
Son prochain comme soi-même,
Caliste n'a pas lû ce beau précepte en vain,
Tout le monde est son prochain.

AUTRE POUR UN CHIMISTE.

J'eûs du Ciel en naissant d'assez grands avantages,
J'eûs toutes sortes d'héritages:
Dans le feu cependant j'ai consumé mon bien,
Après cent métamorphoses.

Dieu fit toutes choses de rien ;
Et moi, rien de toutes choses.

¶ EPIGRAMME.

Lisandre convaincu de rogner la monnoye,
Dont on trouva chez lui des outils très-certains,
N'eût à sortir d'affaire autre plus sûre voye,
Que de donner son col pour payer pour ses mains.
Si bien que se voyant sur ces planches funébres,
D'où l'on passe à l'instant au séjour des ténébres,
L'impiété, dit-il, domine dans ce lieu :
Malheureux que je suis, falloit-il que j'y vinsse ;
J'y rogne un peu la tête à l'image du Prince :
Mais on la tranche tout à l'image de Dieu.

AUTRE.

Chacun veut, galante Nannon,
Ces bonnets de votre façon :
Car vous les sçavez faire à peindre :
Votre époux toutefois ne cesse de se plaindre,
Et vous fait un Procès pour l'avoir mal coëffé.
Mais c'est un fantasque fieffé,
De qui la tête est fort mal faite,
Et dont le cerveau est perclus :
Cependant avoüez la dette,
Ne lui laissez-vous point ses bonnets trop pointus.

AUTRE.

Pour une vieille femme fort parée.

Vous avez de riches manteaux ;
Vous avez de belles cornettes :
Vous faites d'affiquets nouveaux,
Toujours d'inutiles emplettes.

Mais

ais de jeunesse, Iris, d'embonpoint, & d'attraits,
N'en ferés-vous jamais ?

AUTRE

se à de hauts partis pouvoit prétendre,
Mais à force d'attendre ;
Les plus beaux & les meilleurs
Se pourvûrent ailleurs.
Il en vint de moins bons ;
ils n'étoient Marquis, ils étoient Barons,
Et portoient encore des noms.
Lise en est offensée,
Dit qu'elle n'est point pressée ;
Que l'hyver
ui fournira des gens d'un plus grand air.
lais le printems n'offrit plus rien à ses traits
Que maris au rabais :
Et la pauvreté délaissée,
N'eût qu'un Provincial épais.

LA PRE'CIEUSE.

A la Promenade de la porte S. Bernard.

uel spectacle indécent se presente à mes yeux ?
es hommes vraiment nuds aux bords de la riviére,
le font évanoüir : Hé, de grace, ma chére,
Evitons cet objet affreux ;
llez vite, Cocher, retournons à la Ville,
Je suis pàle, je suis débile :
Toutes les horreurs que je vois
le feront renfermer pour plus d'un an chez moi,
Il faudroit par ordonnance
Réformer cet abus :
Et que le Roi là dessus
Fit une bonne défense,
ux gens de se baigner que chaussés & vétus.

¶ *EPIGRAMME.*

Mon bon Monſieur Nicolas,
Vous êtes beau comme un Ange,
Et prenez un ſoin étrange
A rehauſſer vos apas,
Quittez ce ſouci frivole,
Soyez ſage à l'avenir,
Où vous allez devenir
Mademoiſelle Nicole.

Contre une femme fardée.

Avant hier Aliſon partit ſi follement,
Pour un long & facheux voyage,
Que ſortant de chez elle avec empreſſement,
Elle oublia ſes gans, ſes dents, & ſon viſage.

SUR LE MESME SUJET.

Cloris quitte & reprend par un rare miſtére,
Jeune & vieille peau tour-à-tour:
Et la Cloris de nuit feroit bien la grand'mere,
De la Cloris du jour.

AUTRE.

Par une adreſſe plus qu'humaine,
Votre teint brille encore mieux que les plus brillans;
O! que la drogue eſt ſouveraine,
Qui peut guérir de ſoixante ans.

¶ Ceux qui ont lû l'hiſtoire que *Mr Berniére* a écrite des événemens particuliers arrivez

vez dans les Etats du Mogol, vers la fin du régne de *Chah-Jehan*, auront pû voir quel Prince étoit *Aureng-Zebe*, & qu'étant parvenu à la Couronne, moitié par force, moitié par ruses & par adresses, il sçût si bien s'affermir sur le Trône, (qu'il avoit usurpé sur ses fréres & sur son Pere même, lequel il tenoit renfermé & suffisamment prisonnier dans la forteresse d'Agra) que personne n'entreprit plus rien contre lui; il sçût même porter son Pere à lui donner sa bénédiction & à se réconcilier avec lui; ensorte qu'il vainquit cette fierté insuportable; (*ce sont les paroles de l'Auteur*) & cette aigreur qu'il gardoit toûjours, quoique prisonnier; sans qu'on le pût fléchir en quoique ce fût. *Aureng-Zebe* avoit toûjours affecté d'être dévot, & d'avoir beaucoup de pieté & d'amour pour la justice, ce qui ne servit pas peu à tromper tous ses fréres. Lorsqu'il fut parvenu à la paisible possession du Trône, il voulut montrer qu'il étoit un Prince juste & équitable, & qui vouloit traiter tous ses Sujets avec une douceur paternelle. Entr'autres coûtumes, il y en a une dans ce païs-là que tous ceux qui meurent au service de l'Empereur, leurs biens lui reviennent; ensorte qu'il est leur seul & unique héritier. *Aureng-Zebe* ne voulut point suivre cette coûtume & l'abolit généreusement. *Chah-Jehan* son Pere lui ayant un jour écrit

sur

ſur diverſes choſes, entr'autres, il lui marquoit à ce ſujet-là qu'il étoit ſurpris de ce qu'il n'obſervoit pas la coûtume de ſes Prédéceſſeurs. *Aureng-Zebe*, quoique déja réconcilié avec ſon Pere lui répondit par une lettre avec beaucoup de hauteur. La voici telle que *Mr Bernier* la raporte. » Vous » voulez que je ſuive indiſpenſablement ces » anciennes coûtumes, & que je me porte » héritier de tous ceux qui ſont à ma ſolde, » avec cette rigueur accoutumée, un Omrah, » & même un de nos Marchands, n'étant pas » plûtôt mort, & quelquefois ne l'étant pas » encore que nous faiſons ſceller ſes coffres, » nous nous emparons de ſes biens, & nous » faiſons faire une recherche exacte de ce » qu'il peut avoir, faiſant empriſonner & » maltraiter les Officiers de la maiſon, pour » les contraindre à nous découvrir tout, juſ» ques aux moindres joyaux. Je veux croire » qu'il y ait quelque politique en cela; mais » on ne ſçauroit auſſi nier, qu'il n'y ait bien » de la rigueur, & bien ſouvent de l'injuſti» ce; & à dire ſincerément la vérité, nous » mériterions aſſez qu'il nous en arrivât tous » les jours autant qu'à vous, au ſujet de vo» tre * *Netk Namkam*, & de la Veuve de » votre riche Marchand Indou. De plus, » ajoûtoit-il, il ſemble que je paſſe dans vo»

* *Cherchez ces deux hiſt. à la page* 110.

» tre esprit pour un superbe, & pour un
» orguëilleux, presentement que je suis Roi:
» Comme si vous ne sçaviez point par une
» expérience de plus de quarante ans que
» vous avez régné, quel pesant ornement
» c'est qu'une Couronne, & combien de tris-
» tes & inquiétes nuits elle traîne avec elle.
» Comme si je pouvois ignorer ce beau trait
» de *Mir-Timur*, que nous proposa si sérieu-
» sement notre grand Ayeul *Ekar* dans ses
» Mémoires, afin de nous faire entendre
» quelle estime nous en devons faire, & si
» nous avons sujet de nous en tant énorguëil-
» lir. Vous sçavez bien qu'il dit, que le mê-
» me jour que *Timur* prit *Bajazet*, il le fit
» amener devant lui, & que considérant
» avec attention son visage, il se mit à rire,
» dequoi *Bajazet* indigné, lui dit fiére-
» ment: *Ne te ris point de ma fortune, Ti-
» mur; aprens que c'est Dieu qui est le distri-
» buteur des Royaumes & des Empires, &
» qu'il t'en peut arriver demain autant qu'il
» m'en arrive aujourd'hui*, que sur cela *Mir-
» Timur* lui fit cette sérieuse & galante ré-
» ponse: Je sçai aussi bien que toi, *Bajazet*,
» que Dieu est le distributeur des Royaumes
» & des Empires; je ne ris point de ta mau-
» vaise fortune, à Dieu ne plaise! mais c'est
» qu'en considérant ainsi ton visage, j'ai fait
» cette réfléxion; *Qu'il faut que ces Royau-
» mes & ces Empires soient devant Dieu, &*

» *peut-être en eux-mêmes bien peu de choses ;*
» *puisqu'il les distribuë à des gens si mal faits*
» *que nous deux, à un vilain borgne comme*
» *toi, & à un miserable boiteux comme moi.*
» Vous voulez encore qu'abandonnant tous
» mes autres Emplois, que je croyois être très-
» nécessaires pour l'affermissement & le bon-
» heur de cet Etat, je ne songe qu'aux con-
» quêtes, & à étendre les bornes de l'Empi-
» re ? Il faut avoüer que c'est l'emploi d'un
» grand Monarque, d'une ame véritable-
» ment Royale, & que je ne mériterois pas
» d'être du sang du *Grand-Timur*, si je n'en-
» trois dans ces sentimens & si je ne m'y
» sentois pas porté ; toutefois il me semble
» que je ne suis point dans une entiére inaction,
» & que mes armées ne sont pas inutiles
» dans le Decan & dans le Bengale ; mais il
» faut aussi avoüer que les plus grands Con-
» quérans ne sont pas toûjours les plus grands
» Rois, qu'on ne voit que trop souvent un
» Barbare faire des conquêtes, & que ces
» grands corps conquis tombent ordinaire-
» ment d'eux-mêmes ! peu d'années assez
» souvent nous en faisant voir la décaden-
» ce. *Celui-là est un grand Roi qui sçait digne-*
» *ment s'acquitter de ce grand & de cet auguste*
» *métier & devoir des Rois, de faire rendre la*
» *justice à ses Sujets, &c.*

¶ Voici les deux avantures qui arrivérent à *Chah-Jehan*, dont il est fait mention

ci-

ci-dessus dans la lettre d'*Aureng-Zebe*, pag. 107. *Neikam-Han*, un des plus anciens Omrahs de la Cour, & qui pendant quarante ou cinquante ans qu'il avoit toujours eu des emplois considérables, avoit amassé beaucoup d'or & d'argent, se voyant sur la fin de ses jours, & considérant cette déraisonnable coutume, qui fait que la femme d'un grand Seigneur se trouve souvent tout-d'un-coup pauvre & misérable, après la mort de son mari, obligée de presenter requête pour avoir quelque petite pension pour vivre, & ses enfans contraints de prendre parti comme de simples Soldats sous quelque Omrah, distribua secrettement tous ses trésors à de pauvres veuves & à de pauvres cavaliers, remplit ses coffres de vieilles férailles, de vieilles savates, d'os & de haillons, les fit bien fermer & bien sceller, disant à tout le monde que c'étoit-là le bien de *Chah-Jehan*. Ces coffres après sa mort furent aportés devant *Chah-Jehan*, lorsqu'il étoit en l'Assemblée, & ils y furent ouverts à l'heure même par son ordre, devant tous les Omrahs qui virent tous ces beaux trésors; ce qui fâcha & déconcerta si fort *Chah-Jehan*, qu'il se leva & se retira aussi-tôt.

Voici l'autre. Un riche Banzane ou Marchand Gentil, grand usurier comme ils sont la plûpart, & qui avoit toûjours été dans les emplois & à la paye du Roi, vint à mourir;

quel-

quelques années après sa mort, son fils tourmentoit extrêmement la veuve sa mere pour avoir de l'argent; elle qui voyoit que c'étoit un dépensier & un débauché, ne lui en donnoit que le moins qu'elle pouvoit. Ce jeune fou, à la persuasion d'autres gens comme lui, fût se plaindre à *Chah-Jehan*, & lui découvrit sottement tout ce que son pere avoit laissé de bien, qui pouvoit monter à deux cens mille roupies ou cent mille écus. *Chah-Jehan* qui eût déja voulu tenir l'argent de cet usurier, fit venir la veuve, & lui ordonna en pleine assemblée de lui envoyer cent mille roupies, & cinquante mille à son fils, commandant en même-tems qu'on la mit vîte dehors. La vieille, quoique fort étonnée de ce commandement, & fort embarrassée de se voir mise dehors si vîte & rudement, sans pouvoir dire ses raisons, ne perdit pas néanmoins le jugement: elle se mit à se débattre, & cria tout haut qu'elle avoit encore quelque chose à découvrir au Roi, cela fit qu'on la ramena: quand elle se vit assez proche, pour se bien faire entendre, voici la belle harangue qu'elle fit: ». *Harret Salamet*, Dieu garde Votre Majesté; je trouve que mon fils a quelque raison de me demander le bien de son pere, parce qu'enfin il est son sang & le mien, & par conséquent notre héritier; mais je voudrois bien sçavoir quelle parenté Votre Majesté pouvoit avoir avec feu
» mon

ıon mari pour s'en porter héritier. Quand
ıb-Jehan entendit cette naïve harangue,
e discours de parentage du Roi des Indes
c une Banyane ou Marchand idolâtre, il
se pût tenir de rire, commanda qu'on la
ortir & qu'on ne lui demandât rien.

¶ ( ) Un Vaisseau exposé à l'agitation des
ıes & aux secousses des vents, n'est pas
s démené çà & là, que l'homme ne l'est par
variété de ses desirs. Aujourd'hui ceci le
ıte, & demain il voudroit posséder tout
re chose. Plus malheureux encore quand
lle desirs différens viennent à la fois le tour-
ınter. Il se croyoit le plus infortuné de tous
hommes, s'il ne vient à bout de ses des-
ns, & s'il ne parvient à ce qu'il se propose.
ureux celui qui toujours satisfait de ce qu'il
ıssède, borne ses desirs à conserver ce qu'il
Il joüit d'une tranquillité précieuse; mais in-
nnuë à ceux dont le cœur regorge de desirs.
est le sujet de la pièce suivante.

LES DESIRS.

ODE.

L'heureux, s'il en étoit au monde,
Ce seroit l'homme sans desirs :
Dans le sein d'une paix profonde,
Il goûteroit de vrais plaisirs :
Mais la cupidité sans cesse,
L'aiguillon à la main nous presse

Et

Et nous met tout en mouvement;
En courant nous quittons la ſource
D'un bonheur qu'au bout de la courſe
Nous nous promettons vainement.

Pour un ſouhait que l'on contente,
Quand on eſt chéri des deſtins,
On en ſent éclore cinquante,
Plus irrités & plus mutins.
Le mal s'aigrit par le reméde,
On compte tout ce qu'on poſſéde,
Ou pour peu de choſes ou pour rien;
Et les mortels toujours avides,
Se trouvent toujours les mains vuides,
Quand même ils regorgent de bien.

Cent chiméres éblouiiſſantes
Enflâment un ambitieux,
Par des maniéres attirantes,
Propre à ſéduire ſes yeux,
Dans leur beau cercle qui l'entourre,
Il ne ſçait à laquelle il courre,
Ni de laquelle s'éloigner;
Tour-à tour elles le cajollent,
Et tour-à-tour elles s'envolent,
Quand ſon cœur s'eſt laiſſé gagner.

Malheureux qui lâche la bride,
A ſes deſirs immodérés,
Qui vont à l'aveugle & ſans guide,
De la droite voye égarés.
Ah! qu'il ſeroit bien plus facile,
D'empêcher leur foule indocile,
D'ouvrir la porte & de ſortir,
Que du milieu de la carriére,
Les faire tourner en arriére,
Quand on les a laiſſé partir.

Alors par mille intrigues vaines,

Par mille bizarres projets,
Des plus réjoüissantes Scènes
On aime à fournir les sujets.
Tel croit qu'enfoncé dans la bouë,
La fortune au haut de sa rouë
Le va produire incessamment :
Tels sont des vœux nés sous le chaume,
Qui demanderoient un Royaume,
Pour être assouvis pleinement.

Qu'as-tu par-dessus tes semblables
Pour te tirer de leur niveau ?
Veux-tu d'après celui des Fables
Nous peindre un Icare noûveau ?
Je veux que ton aîle assez forte,
Jusqu'au sein des grandeurs te porte,
Plus grand, tu seras moins heureux,
L'honneur fastueux qui t'amorce,
Et le plaisir ont fait divorce ;
C'est à toi de choisir entr'eux.

La raison n'est guére écoutée,
Parmi les agitations
D'une multitude emportée,
D'impétueuses passions,
Quand les vents débouchent leür grotte,
A quoi te sert, triste Pilote,
Et ton génie & ton travail ?
L'effroyable orage qui gronde,
A la violence de l'onde,
Fait obëir ton gouvernail.

Alexandre, foudre de guerre,
Quel soin vous déchire le cœur ?
Chaque Planette est une terre,
M'a dit un célèbre Docteur.
Et qui vous empêche d'en rire,
Grand Conquérant ? *Ah ! j'en soûpire,*

Tant de terre, malheur à moi?
A peine en ai je conquis une:
Quand verrai-je que la fortune,
Les range toutes sous ma loi?

Adieu, seul charme de la vie,
Sacrifié mal-à-propos:
Adieu seul bien digne d'envie,
Repos, souhaitable repos:
En te cherchant, on t'abandonne,
Par les mouvemens qu'on se donne,
Pour joüir d'un tranquille sort,
On l'a trouvé dès qu'on s'arrête:
Pour ne plus craindre de tempête,
Que ne se tient-on dans le port.

CLEON fait raisonner la retraite,
Raméne au camp tes étendarts,
Avec la Milice inquiéte,
De tes bienfaits trop loin épars:
Tant de tentatives les lassent,
Et tant d'objets les embarrassent;
Rien ne contente en ce bas lieu;
Montre-leur hors de notre sphére,
Tout ce qui peut les satisfaire:
Leur paisible centre est en Dieu.

¶ Si vous entreprenez de railler quelqu'un, attendez-vous d'être raillé à votre tour, & de voir peut être votre raillerie repoussée par une répartie si juste, que vous serez obligé de vous taire. Exemples.

Belhoul arrivant pour faire sa cour au Calife, le grand Visir lui dit: » Belhoul, bonne » nouvelle, le Calife te fait l'Intendant des » signes

» signes & des pourceaux de ces Etats. *
Belhoul répartit au Visir : » Préparez-vous
» donc à faire ce que je vous commanderai,
» car vous êtes un de mes sujets.

Un Païsan monté sur un âne, passant devant un Collége, à l'heure que les Ecoliers en sortoient, son âne se mit à braire de toute sa force ; ce que les Ecoliers ayant entendu, lui dirent : » Gros butor, ne sçais-tu pas mieux » dresser ta bête, & lui aprendre à être ci- » vile. » Un vieux Bourgeois voyant que le Païsan ne sçavoit que répondre à ces éveillés, » Messieurs, leur répondit-il, cet âne est si » aise de trouver tant de camarades, qu'il en » chante de joye.

Aridices Philosophe, ayant été invité à manger avec d'autres sçavans par un affranchi du Roi, il eût beaucoup de chagrin d'entendre que cet affranchi qui étoit devenu riche & orgueilleux, se moquât des questions que les Philosophes agitent souvent entr'eux, & comme pour les pousser à bout, il les eût prié de lui dire : » D'où vient que d'une féve noi- » re & d'une blanche, il sort une farine de » même couleur ? » Aridices indigné de cette demande, qu'il regardoit plûtôt comme une raillerie, que comme une question sérieuse, le pria de lui aprendre auparavant ; » D'où » vient que deux foüets, l'un de laniéres

**Belhoul étoit un sçavant de la Cour d'un Calife.*

» blanches & l'autre de noires, font les mê-
» mes marques sur le corps de celui qu'on
» châtie.

Un vieux débauché voulant reprocher à un jeune homme qu'il étoit trop ajusté, lui dit en se moquant de lui : Quand me viendras-tu
» voir, ma petite mignonne ? Je ne sçaurois y
» aller, répondit le jeune homme, car ma
» mere m'a défendu de voir les personnes de
» mauvaise vie.

Un Docteur rencontrant un jour un Ecolier,
Qu'il crût n'en être encor qu'aux régles de grammaire,
L'arrête, & devant tous, d'un air fort familier,
Pour s'éclaircir de ce qu'il sçavoit faire,
Dites-moi, lui dit-il, *de quel genre est* Mater ?
A quoi cet Ecolier répond sans hésiter :
Je distingue, Monsieur ; car si c'est de la mienne,
Que Votre Excellence l'entend,
Elle est du féminin ; mais si c'est de la sienne
Que cette question s'étend,
Dans le genre commun il faudra qu'on la mette :
Laquelle réponse si nette,
Et si prête surprît à tel point le Docteur,
Qu'il demeura muet ; l'Ecolier se retire.
Tirant le pied derriére, & disant serviteur,
Laisse à la compagnie ample sujet de rire.

Un Mahométan étoit dans un Cimetiére assis sur le tombeau de son pere qui lui avoit laissé de grands biens, & tenoit ce discours au fils d'un pauvre homme : » Le tombeau
» de mon pere est de marbre, l'Epitaphe
» est

» eſt écrite en lettres d'or, & le pavé à l'en-
» tour eſt de marqueterie & de compartimens.
» Mais toi, en quoi conſiſte le tombeau de ton
» pere ? En deux briques, l'une à la tête &
» l'autre aux pieds, avec deux poignées de
» terre ſur ſon corps. Le fils du pauvre ré-
pondit : » Taiſez-vous, avant que votre pere
» ait ſeulement fait mouvoir au jour du Juge-
» ment la pierre dont il eſt couvert, mon
» pere ſera arrivé au Paradis.

Dans une nuit obſcure un aveugle mar-
choit dans les ruës avec une lumiére à la main
& une cruche d'eau ſur le dos. Un coureur
de pavé le rencontra, & lui dit : *Simple que
vous êtes, à quoi vous ſert cette lumiére ? La
nuit & le jour ne ſont-ils pas la même choſe
pour vous ?* L'aveugle lui répondit en riant :
*Ce n'eſt pas pour moi que je porte cette lumiére,
c'eſt afin que les étourdis comme toi, ne viennent
pas heurter contre moi, & me faire caſſer ma
cruche.*

() Monſieur des *** le plus illuſtre Poëte
de notre tems, & le Pere *** le plus fameux
Prédicateur qu'on puiſſe entendre, diſpu-
toient un jour ſur quelque matiére avec tant
d'opiniâtreté ; que le Pere ne ſçachant plus
que répondre à Monſieur des ***. » Il eſt
» bien vrai, lui répondit-il, que tous les
» Poëtes ſont foux. Vous vous trompez, mon
» Pere, répondit Monſieur des ***. Al-
» lez aux Petites-Maiſons, vous y trouve-
» rez

» verez dix Prédicateurs contre un Poëte.

() Madame de *** qui faisoit à la Cour le personnage d'une diseuse de bons mots, ayant été entreprise par ce qu'on apelle un Petit-Maître ; mais de ces Petits-Maîtres de la haute volée, qui lui demandoit nonchalamment, si les beaux habits dont il la voyoit parée n'étoient point le fruit de quelqu'une de ses galanteries. *Jesus, mon petit mignon*, lui dit-elle, *vous croyez parler à vôtre mere.*

Le Médecin d'un *Calife* étoit un railleur ; mais il ne pût empêcher qu'un autre Médecin ne lui fermât la bouche dans une conversation en presence du frére du Calife ; car ce Médecin, qui s'apelloit *Gabriël*, lui dit : *Vous êtes mon frére, fils de mon pere.* A ces mots, *Mesné*, c'est ainsi qu'on nommoit le Médecin du Calife, dit au frére du Calife : » Seigneur, je vous prends à témoin sur ce » qu'il vient de dire, parce que je prétends » partager l'héritage de son pere avec lui. *Gabriël* répartit : *Cela ne se peut, les bâtards n'héritent point.*

Un Seigneur à Cordon-bleu, dont le génie passoit pour être fort grossier, voyant briller un gros diamant à la main d'une belle Dame, dit à un de ses amis : *J'aimerois mieux la bague que la main. Et moi*, répondit la Dame qui l'avoit entendu, *j'aimerois mieux le licou que la bête.*

Le Marquis de *Grancé*, revenu de l'armée encore

encore tout couvert de poussiére, & avec un habit mal propre, étant au Louvre pour faire sa cour au Prince, deux Maréchaux de France qui le rencontrérent dans l'antichambre en ce méchant équipage, lui dirent, comment vous voilà fait? Vous êtes fait comme un palfrenier. *Oüi*, leur répondit-il brusquement, *tout prêt, Messieurs, à vous bien étriller.*

Un Curé Italien invita un jour à dîner, *Piovano Arlotto*, avec plusieurs autres Curez. Ce Curé qui vouloit faire le plaisant les tira à part, & leur dit : Messieurs, je suis d'avis que nous nous réjoüissions aujourd'hui aux dépens du *Piovano Arlotto*, qui fait le bon compagnon & qui se moque de tout le monde : comme mon Clerc est malade, & que je n'ai personne pour nous servir, j'ai dessein de vous proposer de tirer à la courte paille pour voir qui de nous ira à la cave tirer le vin & servir les autres pendant que nous dînerons; & je ferai ensorte que le sort tombera sur le *Piovano Arlotto*; ce qui ayant été conclu entr'eux fut exécuté. *Arlotto* s'aperçût du complot, & résolut d'en faire repentir son hôte; il alla à la cave remplir les bouteilles pendant que les autres commençoient à dîner, & étant remonté avec ses bouteilles : *Vous voyez, Messieurs*, leur dit-il, *comme j'ai fait ce que le jeu m'a ordonné, réjoüons presentement pour voir qui de nous descendra à la cave pour refermer les muids que j'y ai laissez ouverts.*

Alors

Alors le maître de la maison ne parla plus de tirer à la courte paille, & connoissant *Arlotto* pour être homme à l'avoir fait comme il le disoit, il quitta promptement son dîner, & courut à sa cave, où il trouva ses muids coulans, & une grande partie de son vin perdu, dont il fit ensuite de grandes plaintes à *Arlotto. Vous n'avez pas raison de vous plaindre*, lui répondit-il, *puisque j'ai satisfait ponctuellement au jeu, qui m'avoit bien ordonné d'aller tirer le vin, & de remplir les bouteilles; mais non pas de refermer les muids d'un hôte qui fait si mal les honneurs de sa maison.*

¶ Qu'il y a de différence entre le sage & le fou! J'entends par un sage, un homme vertueux, qui régle toutes ses démarches & ses actions selon la droite raison; qui modéré dans ses discours, ne diffâme point par des médisances la réputation de personne; qui ne s'étudie qu'à corriger ses propres défauts sans se mêler de ceux des autres; qui haït le vice & les déréglemens par l'amour qu'il a pour la Vertu; enfin, qui méne une vie honnête & paisible, travaillant à se perfectionner dans la pratique de toutes sortes de vertus. J'entends par un fou, un homme d'une conduite déréglée, qui suit avec plaisir le torrent de ses passions, médisant, vindicatif, dissolu, qui se rebelle contre tous les conseils qu'on lui donne, haïssant la vertu & tous ses précep-

tes

tes, se faisant une gloire de n'en pratiquer aucun, commettant tous les jours mille excès; enfin dont les maniéres & la vie sont directement contraires à la conduite du sage. C'est ce qu'un ancien Philosophe donna un jour spirituellement à connoître à un homme de ce second caractére qui lui demandoit, *qui étoit le plus sage de la Ville ?* lui répondant, *c'est celui qui te ressemble le moins.*

¶ Tôt ou tard nous devons mourir :
C'est un Arrêt fatal que chacun doit subir.

Un Tailleur de Samarcande, qui demeuroit près de la porte de la Ville qui conduisoit aux Cimetiéres, avoit en sa boutique un pot de terre pendu à un clou dans lequel il jettoit une petite pierre à chaque mort qu'on portoit pour être enterré, & à la fin de chaque lune il comptoit les pierres pour sçavoir le nombre des morts. Enfin, le Tailleur mourut lui-même, & quelque-tems après sa mort, quelqu'un qui n'en avoit rien sçû voyant sa boutique fermée, demanda où il étoit, & ce qu'il étoit devenu ? Un des voisins répondit : *Le Tailleur est tombé dans le pot comme les autres.*

¶ Un Roi France ayant fait lever une compagnie de Soldats, il se trouva qu'ils avoient presque tous quelque marque de blessure. Le Roi les voyant, dit à leur Capitaine:

ne : *Voilà de bons Soldats ; mais ceux qui les ont marqués de la ſorte, ſont encore meilleurs.* L'un d'eux entendant cela, dit au Roi : *Sire, je vous demande pardon, ils n'étoient pas plus braves ni meilleurs Soldats que nous ; car s'ils nous ont bleſſés, nous les avons tués.*

¶ Mr de la *Hoguette* étant bien malade, & voyant beaucoup de Médecins autour de ſon lit, s'aviſa de faire comme un Soldat qu'on va paſſer par les armes. Il fit aprocher de tous ces Médecins celui qu'il crût le plus habile, & lui dit : *Monſieur, je vous prends pour mon Parain.*

¶ Dans le tems de la guerre civile d'Angleterre, entre le Roy & le Parlement, quelques perſonnes du parti Royal ſe trouvant en compagnie d'autres du parti cantraire, ils raportérent quelques nouvelles qui ſembloient promettre quelque choſe d'avantageux pour leur parti. Quelqu'un du parti opoſé leur dit là-deſſus : *C'eſt ainſi, Meſſieurs, que vous vous trompés vous-mêmes, & que vous bâtiſſés toûjours des Châteaux en l'air.* On répliqua auſſi-tôt : *Pourrions-nous les bâtir ailleurs, puiſque vous nous raviſſés nos terres ?*

¶ Un Ambaſſadeur de Perſe montrant à un Capitaine nommé *Miller*, combien de bleſſures il avoit reçû à la guerre contre le Turc, ce Capitaine lui dit : *Que la peau de Son Excellence ne vaudroit guéres après ſa*

mort,

mort, parce qu'elle étoit trop pleine de trous.

¶ Il n'y a rien de plus incivil, ni de plus mal-honnête que de lâcher un vent lorsqu'on est dans une compagnie d'honnêtes gens, ou en presence d'une personne pour qui l'on a quelque vénération. Le respect & la bienséance ne souffrent même rien de pareil; cependant c'est un accident qui peut arriver sans dessein & aux personnes les plus polies. Quoique j'en aye déja donné ailleurs des exemples, j'en vai raporter ici encore quelques-uns, où l'on peut voir que la délicatesse & la presence d'esprit ont fait sortir avec honneur d'une occasion délicate, des personnes qui s'y trouvoient engagées.

Un homme d'une humeur agréable faisant un compliment à une personne distinguée, il lui arriva comme il en étoit encore à son début & qu'il s'inclinoit fort bas, qu'un souffle indiscret se fit entendre un peu trop fort: cet accident devoit assurément le déconcerter; mais lui se rélevant se tourne vers son derriére, & lui dit froidement: *Si vous voulez parler, il faudra que je me taise.* Cette saillie fit rire tous ceux qui y étoient presens, & personne ne se formalisa de cet incident.

Un Abbé Italien, qui lâchoit assez facilement des vents, se trouvant en compagnie, il en fit un fort intelligible: faisant le surpris il se tourna en parlant à son derriére: *Cher*

impertinent, lui dit-il, *che indiſcreto; parler coſi alti Innanzi la Dame, è interrompere Scioccamento una bella converſatione.* Vous êtes un impertinent & un indiſcret de parler ſi haut en preſence des Dames, & d'interrompre inſolemment une belle converſation.

() Un Conſul à qui le même accident arriva comme il haranguoit le Roi Henri le Grand, ſe retira auſſi d'affaire avec eſprit. Dès qu'il lui fût échapé, il fit comme l'Abbé, & ſe tourna vers ſon derriére, & dit: *Taiſez-vous, ſot que vous êtes, attendez du moins que j'aye fini.* Le Roi qui aimoit la plaiſanterie, trouva celle-ci bonne, & fut content du harangueur.

Un Amant ayant eû le malheur de faire la même choſe, en preſence de ſa Maîtreſſe, il lui donna ces Vers.

STANCES.

Unique objet de mes deſirs,
Philis, faut-il que mes plaiſirs,
Pour rien ſe changent en ſuplices,
Et qu'au mépris de votre foi
Un pet efface les ſervices
Que vous avez reçûs de moi?

Je ſçai bien, ô charmant objet!
Que vous avez quelque ſujet
D'être pour moi toute de glace:
Et je confeſſe ingénuëment,

Puiſque

Puisque mon cul fait ma disgrace,
Qu'elle n'est pas sans fondement.

Si pourtant cet extrême amour,
Dont j'eus des preuves chaque jour
Pour un pet s'est changé en haine,
Vous ne pouvez jamais songer
A rompre une si forte chaîne,
Pour aucun sujet plus léger.

Mon cœur outré de déplaisirs,
Etoit gros de tant de soûpirs,
Voyant votre amour si farouche,
Que nul d'eux se trouva réduit,
Ne pouvant sortir par ma bouche,
A cherché un autre conduit.

S'il est vrai qu'on n'ose nier
La porte à chaque prisonnier,
Alors que la Princesse passe:
Ce pet pouvoit avec raison,
Vous demander la même grace,
Puisqu'il se voyoit en prison.

S'il ne s'est pas fort bien conduit,
Qu'il ait fait quelque peu de bruit,
Lorsqu'il se fraya cette voye,
C'est qu'il étoit si transporté,
Qu'il fit en l'air un cri de joie,
En recouvrant sa liberté.

Hélas! quand je viens à songer
A ce sujet foible & leger,
Qui cause mon malheur extrême:
Je m'écrie en ma vive ardeur,
Falloit-il me mettre moi-même,
Près de vous en mauvaise odeur!

Si pour un pet par hazard,
Votre cœur où j'ai tant de part,
Pour jamais de moi se retirer,
Voulez-vous que dorénavant
Vous me donniez sujet de dire
Que vous changez au moindre vent?

¶ On n'a guéres d'estime dans le m pour des personnes infatuées de leur p mérite, ou de leur capacité. Si on e bile dans quelque art, ou dans qu science, ou si on a quelque mérite disti on ne doit pas être le premier à s'adr & à faire son éloge. Le véritable moye se faire mépriser, c'est de vouloir faire re au monde qu'on est digne de loüan qu'on a une capacité extraordinaire. U tain Musicien habile dans son art, ma trêmement rempli de son mérite, aya jour l'honneur de saluër *Loüis le Gran* Prince lui voyant de fort méchans ba demanda s'il étoit le Musicien dont avoit parlé avec tant d'éloge? » Je ne » Sire, *répondit-il*; mais je puis me » d'avoir une voix dont je fais tout ce » veux. Si cela est, *lui dit le Roi*, je » conseille d'en faire une paire de bas » vous en avez grand besoin. C'est ain le Roi se mocqua de la vanité ridicule Musicien.

¶ On a eû de tout tems une idée pe

tageuse de l'esprit d'une personne dont le corps est difforme, comme si l'imperfection du corps étoit une marque certaine de celle de l'esprit. On est un peu revenu de cette erreur, & l'exemple de quantité de personnes, dont le corps disgracié n'a pas laissé que de renfermer un esprit vif, agréable & solide, dévroit en dissuader entiérement. L'Histoire ancienne & moderne en fournit plusieurs. *Scaron*, qui n'est mort que depuis peu d'années, étoit l'homme du monde le plus difforme, & dans sa jatte il avoit l'air d'un petit monstre, cependant il avoit un génie admirable, & il étoit un des plus beaux & des plus agréables esprits de son tems. Mais entre tous ceux en qui il semble que le Ciel & la nature ayent à l'envi l'un de l'autre rassemblé ce qu'il y a de plus désagréable & de plus beau, *Esope* est sans contredit le plus digne de remarque. On diroit que la nature en le formant eût dessein de former un monstre; & le Ciel une créature accomplie; car à considérer sa figure, & la forme de son corps, rien de plus laid dans la nature qu'*Esope*, rien de plus hideux à la vûë que lui. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le col gros & court, les lévres grosses, & le teint noir & livide. Outre cela, il avoit le ventre prodigieusement gros; il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit ce qu'il y avoit de plus laid. Joignez à ceci,

qu'il n'avoit pas au commencement de sa vie l'usage libre de sa langue. Mais le considére-t'on du côté de l'esprit, c'étoit un homme admirable qu'*Esope*; c'étoit un Philosophe sage & modeste; un vertueux, un honnête homme,* d'un esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates & les plus embroüillées. Tel étoit *Esope*. On l'a admiré, & on l'admire encore avec raison. Ceux qui n'ont jamais lû l'Histoire de sa vie, pourront juger par la lecture de ce qui suit, quel il étoit.

La premiére fois qu'il montra que son esprit différoit infiniment de son corps, fût lorsque les autres Domestiques ayant mangé les figues réservées pour leur Maître, accusérent l'innocent Esope de les avoir mangées. Son Maître ajoûtant foi à cette calomnie, d'autant plus aisément, qu'Esope ayant de la peine à s'énoncer, ne disoit rien pour sa défense, il alloit le faire châtier très-sévérement; mais Esope, la larme à l'œil, s'étant jetté aux pieds de son Maître, demanda pour toute grace qu'on en suspendit un moment l'éxécution. Il courut dans la cuisine, il aporta de l'eau tiéde qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé

* *Bellegarde, Vie d'Esope.*

mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître d'ordonner à ses accusateurs d'en faire autant. Cette vivacité & cette adresse fut admirée du Maître qui voulut que les faux-témoins avallassent sur le champ de l'eau tiéde en sa presence. Ils en prirent en effet; mais au lieu de se fourer les doigts dans le gossier, ils ne faisoient que les tourner autour des machoires. L'eau fit cependant son effet; car à peine eurent-ils achevé de la boire, que le mal de cœur & l'envie de vomir les prit, & la rejettérent avec les figues. Leur méchanceté & leur crime parurent alors évidemment. Leur Maître ordonna qu'on les mit nuds pour les foüetter. Quelque-tems après cela, la charité & la piété d'Esope envers des Prêtres de Diane qui s'étoient égarez, lui méritérent la facilité de l'expression; sa langue fut déliée, & il n'eût plus de peine à s'énoncer comme auparavant.

Ne pouvant souffrir que *Zenas*, l'Intendant de la maison de campagne où il travailloit, maltraitât les Domestiques sans sujet, il l'avertit qu'il s'en plaindroit au Maître. *Zenas* ayant sujet de craindre cette menace, prévint Esope, se plaignit de lui à son Maître, & fit ensorte qu'Esope fut abandonné à sa discrétion: il le vendit pour trois oboles. Le Marchand qui l'avoit acheté, trafiquant d'Esclaves, vint à Samos, où il exposa Esope avec deux autres Esclaves en vente, dont l'un

étoit

étoit Grammairien, & l'autre Musicien. Il avoit fait habiller ces derniers ; mais il n'avoit revétu Esope que d'un sac, & l'avoit placé au milieu des deux autres. Quoiqu'il se vit exposé aux railleries & aux insultes des passans, il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Quelques acheteurs se presentérent, entr'autres le Philosophe *Xantus*, qui faisoit en ce tems-là séjour à Samos. Il demanda au Grammairien & au Musicien ce qu'ils sçavoient faire ? *Toutes choses*, répondirent-ils. Cela fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus l'ayant vû rire, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque monstre, & se moquoient de lui. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire ; de-sorte que l'un d'eux lui demanda, pourquoi il avoit ri ? *Brebis de Mer*, lui repliqua Esope, *retire-toi d'ici*. La charté des deux autres Esclaves dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez lui sans avoir fait quelque emplette, ses Disciples lui conseillérent d'acheter Esope. Xantus y consentit ; mais il voulut auparavant voir s'il sçavoit quelque chose, alors s'aprochant de lui : *Réjoüissez-vous*, lui dit-il. *Pourquoi* ? demanda Esope ; *étois-je triste* ? *Je vous donne le bon jour*, répartit Xantus. *Je vous le rends*, répondit Esope. Xantus lui demanda, *de quel Païs il étoit* ? *Je suis Noir*, lui dit Esope. » Ce n'est pas-là ce que » je vous demande, dit Xantus ; mais je » sou-

» souhaite aprendre le nom de votre Patrie, » & le lieu d'où vous êtes sorti. Du ventre » de ma mere, lui répartit Esope. Je ne dis » pas cela, repliqua Xantus ; je vous deman- » de en quel lieu vous êtes né ? Ma mere ne » m'en a pas informé, dit Esope, si je suis né » dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que » sçavez-vous faire ? lui demanda le Philoso- » phe. Rien du tout, répartit Esope. Que » voulez-vous dire ? poursuivit Xantus : » Ceux-ci, repliqua Esope, ont dit qu'ils » sçavoient tout, & ils ne m'ont rien laissé à » faire. Les Disciples du Philosophe étoient fort émerveillés de ses réponses, & admiroient la vivacité d'Esope. *Voulez-vous que je vous achete ?* lui demanda Xantus. *C'est une affaire*, lui dit Esope, *où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez moi, ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte ; cette affaire dépend entiérement de votre volonté... Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Si je vous achete*, dit Xantus, *vous tâcherez peut-être de vous dérober par la suite ?* Esope se mit à rire. *Si l'envie m'en prend*, repliqua-t'il, *je ne vous demanderai pas conseil sur cela, comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison*, dit

Xantus ; *mais vous êtes bien laid. Il faut*, repliqua-t'il, *qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage.* Alors Xantus acorda du prix avec le Marchand, & prit Esope avec lui comme son esclave. Je ne raporterai pas ici tout ce qu'Esope a fait & dit durant le tems qu'il fut esclave de ce Philosophe. On n'a qu'à lire là-dessus ce que *Mr de Bellegarde* en écrit dans la Vie d'Esope qu'il a traduite de Planudes ; elle est à la tête de la Traduction qu'il a faite des Fables d'Esope. Je vais seulement vous faire part de ce que j'ai trouvé de plus agréable dans l'Histoire de sa vie.

Un jour Xantus étant au bain, il y rencontra quelques-uns de ses amis qu'il retint à dîner, & ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéït à la lettre, & ne mît qu'un grain unique dans le pot, & l'y fit boüillir. Xantus étant de retour du bain avec ses amis, si-tôt qu'ils furent rentrés dans sa maison : *Donnez-nous*, dit-il à Esope, *de l'eau du bain pour nous rafraîchir & pour boire.* Esope courut promptement au bain, & aporta de l'eau de l'égout qu'il presenta à Xantus. Après qu'il en eût goûté, ne pouvant en suporter la mauvaise odeur : » Où » avez vous puisé cette eau ? *demanda-t'il* » *à Esope.* Dans le bain, comme vous me » l'ayez ordonné, répondit-il. Il ordonna

à

à Esope d'aporter un bassin ; il l'aporta, se tenant debout devant la compagnie. » Ne » donne-tu pas à laver ? *demanda Xantus à* » *Esope.* Non, *répondit-il*, car je ne fais » précisément que ce que l'on me comman» de. Vous ne m'avez point dit, verse de » l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, » aporte-moi des pantoufles, & toutes les » autres choses nécessaires. La presence des » amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colére, il se contenta de dire en s'adressant à eux ; » Ce n'est pas un Esclave que j'ai » acheté, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope, *si les lentilles étoient cuites* ? Esope tira du coquemar le seul grain de lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si elles étoient assez cuites, & le pressant entre ses doigs, » aporte, *dit-il à Esope*, ce» la est bien. Alors il versa de l'eau dans les écuelles & la servit aux conviez. » Où est » la lentille ? *demanda Xantus.* Je vous l'ai » donnée, *répartit Esope* : Eh quoi ! *reprit* » *Xantus*, n'en avez-vous fait cuire qu'un » grain unique ? Non, *répondit l'Esclave* ; car vous m'avez dit expressément, » faites » cuire une lentille, & non pas des lentil» les au plurier. Cette réponse déconcerta entiérement Xantus, à qui Esope vouloit donner à connoître qu'il faut s'exprimer

claire-

clairement & ne laiſſer aucune ambiguïté dans les ordres que l'on donne.

Xantus irrité contre Eſope de la piéce qu'il venoit de lui joüer, & cherchant un prétexte pour le faire battre, tira furtivement du pot un des quatre pieds de cochon, qu'Eſope y avoit mis par ſon ordre, & le cacha. Eſope ne trouvant à ſon retour que trois pieds dans le pot, s'aperçût de la ſupercherie qu'on lui avoit fait. Il courut dans l'étable où l'on engraiſſoit un cochon. Il lui coupa un pied qu'il mit dans la marmite à boüillir avec les trois autres qui y étoient déja. Xantus craignant qu'Eſope ne prit la fuite quand il s'apercevroit qu'il manqueroit un pied de cochon, le remit dans le pot. Après qu'Eſope les eût ſervis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq. » Qu'eſt ceci, » dit-il à Eſope ? J'avois ordonné de n'en » acheter que quatre. Il eſt vrai, répartit » Eſope; mais combien de pieds ont deux » cochons ? Ils en ont huit, répondit Xan» tus. Oh bien, reprit Eſope, vous en voyez » cinq, & le cochon qu'on engraiſſe ici après » en a trois.

Un autrefois ſon Maître voulant faire un feſtin à ſes Diſciples : *Allez*, dit-il à Eſope, *acheter tout ce que vous trouverez de meilleur & de plus excellent.* Eſope pour aprendre à ſon Maître à lui donner une autrefois des ordres plus précis, n'acheta que des langues ;

&

ne servit à chaque service que des lan-
s. Les Disciples à la fin ennuyez de ne
r que des langues ? *Eh quoi* ! dirent-
à Esope avec une espéce d'indignation,
verrons-nous tout le jour que des langues ?
pe sans se mettre en peine de leurs plain-
, ne leur servit rien autre chose ; & lors-
: Xantus lui eût demandé tout en colére,
n'avoit rien autre chose à leur donner ?
n., répondit Esope d'un air tranquille ;
e vous ai pourtant commandé, continua
Xantus, de m'acheter tout ce qu'il y a de
meilleur & de plus exquis. Cela est vrai,
reprit Esope, & c'est la raison pour la-
quelle je n'ai acheté que des langues, &
que je ne vous ai pas servi d'autre chose ;
en même-tems il fit un petit discours pour
prouver qu'il n'y a rien de plus excellent que
langue. Les Disciples de Xantus en fu-
nt si satisfaits, qu'ils avoüérent qu'Esope
oit raison, & en donnérent le tort à leur
aître. Xantus croyant toujours de pouvoir
attraper pour se venger de lui, fit encore
festin à ses Disciples, & ordonna en leur
présence à Esope *d'acheter tout ce qu'il trou-
voit de plus méchant & à meilleur mar-
.* Esope sans changer de méthode acheta
core des langues, & ne servit au Con-
z que de ce seul mets. Xantus étrangement
ité contre son Esclave, lui demanda, *pour-
i il n'avoit acheté que des langues ? Ne*
vous

vous ai-je pas ordonné, ajoûta-t'il, *de m'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché?* Il est vrai, Monsieur, répondit Esope; & faisant alors un discours par lequel il prouvoit qu'il n'y a rien de plus méchant ni de plus pernicieux que la langue, il mit encore son Maître dans le tort, & justifia son procédé.

Il tira un jour par son esprit son Maître d'un embarras où l'excès du vin l'avoit fait tomber. Xantus se trouvant dans un festin avec ses Disciples, le vin commençant à lui monter à la tête, il gagea sur la proposition de l'un de ses Disciples qu'il boiroit la mer; consentant de perdre sa maison s'il ne la bûvoit pas. Il donna son anneau pour gage, & le Disciple le sien. Le lendemain ne se souvenant plus de ce qui s'étoit passé le jour précédent, il fut étonné de voir qu'il n'avoit plus sa bague. Esope lui ayant apris ce qu'elle étoit devenuë, il se trouva dans une terrible peine, jugeant bien que ce qu'il avoit entrepris étoit une chose impossible à exécuter. Dans cette rencontre fâcheuse il eût recours à Esope, & le pria de mettre en usage tout son esprit, toute son adresse, toutes ses subtilitez, & toute son expérience pour dégager sa parole, & retirer avec honneur le gage qu'il avoit déposé. Esope s'avisa de cette défaite dont le Philosophe se servit. Quand le jour fut venu pour exécuter la gageure, tout

tout le Peuple de Samos s'étant assemblé sur le rivage, pour voir de quelle maniére Xantus se retireroit d'embarras, ce Philosophe y vint, & ayant fait étendre les tapis, & dresser une table, il ordonna à ses Valets de lui presenter dans des coupes l'eau de la mer pour boire; & tenant une de ces coupes entre les mains, il demanda à haute voix à celui qui avoit les gages, quelles étoient les conditions du traité; il lui répondit, qu'il s'étoit engagé de boire toute l'eau de la mer. Alors se tournant vers l'assemblée, il dit; » Habitans de Samos, vous » sçavez que les riviéres & les fleuves se » vont rendre dans la mer. Pour moi je ne » me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer » seulement, mais non pas l'eau des rivié» res qui s'y déchargent. Il faut donc que » cet Ecolier empêche premiérement les fleu» ves de rentrer dans la mer; & quand il l'au» ra fait, je la boirai. Cette invention réüssit entiérement. L'écolier se jetta aux pieds de Xantus, avoüant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure, ce qu'il accorda très-volontiers, à la priére de tout le Peuple, qui ne pouvoit pas assez admirer la vivacité de l'esprit d'Esope.

Xantus ayant invité à un festin plusieurs Philosophes & plusieurs Rhêteurs, il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis & pour n'y lais-

ser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du festin étant venuë, Esope ferma la porte, & se tenoit au-dedans de la maison. L'un des conviez arriva, & frapa à la porte. Esope, sans ouvrir, lui demanda: *Qu'est-ce que le chien remuë ?* Cet homme croyant qu'on l'apelloit chien, se retira en colére. Plusieurs autres venant après celui-ci, s'en retournérent de même, fort fâchez de la demande qu'Esope leur faisoit : Mais l'un d'eux ayant frapé à la porte, Esope lui demanda comme aux autres : *Que remuë le Chien ? la queuë & les oreilles*, répondit celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître, comme l'homme le plus d'esprit, & comme le seul de tous les Conviez qui ressemblât à ceux que Xantus avoit ordonné de laisser entrer, à l'exclusion des autres. Quoique les autres Conviez fussent fort irritez du compliment qu'Esope leur avoit fait à tous, & qu'ils s'en plaignirent à son maître, dès qu'ils eurent entendu parler Esope, ils avoüérent tous qu'il avoit raison.

Esope ne fut pas toûjours Esclave. Son mérite, son esprit, & ses autres rares qualitez, furent bien-tôt publiques par toute la Grece & dans les païs voisins, & lui obtinrent enfin la liberté qu'il méritoit si bien; mais dont le malheur de sa naissance, l'injustice, & l'ingratitude de son maître Xantus,

l'avoient

l'avoient si long-tems privé. Les Samiens obligérent donc Xantus à l'affranchir. On peut voir dans sa Vie de quelle utilité il fut à ce Peuple. Ses judicieux conseils, & ses sages avis le sauvérent du danger qui le menaçoit. Car *Crésus* Roi de Lydie, leur ayant fait déclarer que si ils refusoient de se rendre ses tributaires, il sçauroit les y contraindre par la force. Esope les conseilla de défendre leur liberté; & ses avis furent trouvez si sages & si salutaires, que l'Ambassadeur de Crésus lui-même dit à ce Prince, qui les vouloit attaquer; *Que tant qu'ils auroient Esope avec eux, & qu'ils suivroient ses conseils, il auroit de la peine à les réduire à ses volontez.* Dans la suite Esope fut à la Cour de ce Prince, où il fut admiré, & où il reçût toutes sortes de bons traitemens & de caresses. A sa considération, *Crésus* laissa les Samiens en repos. Il lui prit aussi envie de voïager, & de voir le monde. *Lycérus* Roi de Babilone le reçût favorablement à sa Cour, où il se mit en grand crédit par ses réponses spirituelles, & par la vivacité de son esprit, à résoudre des questions difficiles & énigmatiques. Les Rois d'alors s'envoyoient des Problêmes à résoudre sur toutes sortes de matiéres à condition de se payer une espéce d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi *Lycérus*, assisté d'Esope, avoit toûjours

jours l'avantage, soit à résoudre, soit à proposer. La perfidie & la trahison d'un jeune homme qu'il avoit adopté, l'ayant fait condamner à la mort par *Lycérus*, il fut obligé de se cacher long-tems dans un Sépulchre. *Nectanabo* Roi d'Egypte, le croyant mort, crût à l'avenir rendre *Lycérus* son tributaire. Il n'osa le provoquer & le défia de lui envoyer des Architectes qui sçûssent bâtir une tour en l'air, & par même moyen un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. *Lycérus* ne connoissant personne assez capable pour lever ses difficultez, regretta Esope; alors *Hermippus*, qui avoit eu soin d'Esope, le fit revenir, son innocence fut justifiée, & le Roi le rétablit comme auparavant. Quand on lui proposa les demandes du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire; & fit sçavoir à ce Prince, qu'il envoyeroit au Printems les Architectes, & le Répondant à toutes sortes de questions. Esope choisit entretems des Aiglons, & les fit instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printems venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage. Quand il fut arrivé, il fit sçavoir au Roy, qu'il étoit prêt d'exécuter sa promesse, qu'il étoit le Répondant, & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enlevérent les paniers avec les petits enfans, qui crioient

crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. » Vous voyez, *dit alors* » *Esope à Nectenabo*, je vous ai trouvé les » Ouvriers, fournissez-leur des matériaux. *Nectenabo* avoüa qu'il étoit vaincu ; il proposa toutefois ceci à Esope ; » J'ai, *dit-il*, » des cavalles en Egypte qui conçoivent au » hannissement des chevaux, qui sont à Ba» bilone. « Esope remit sa réponse au lendemain ; & lorsqu'il fut retourné chez lui, il commanda à des enfans de prendre un chat & de le mener foüettant par les ruës. Cela scandalisa extrêmement les Egyptiens qui adoroient cet Animal ; ils l'arrachérent donc des mains des enfans, & portérent leurs plaintes au Roi, qui fit venir Esope & lui demanda pour quelle raison il avoit fait cet indigne traitement à un Animal qu'ils révéroient comme l'un de leurs Dieux ? » C'est, *répondit Esope*, pour l'offense qu'il » a commise envers Lycérus, car la nuit der» niére il lui a étranglé un coq extrêmement » courageux, & qui chantoit à toutes les » heures. Vous êtes un menteur, *répartit* » *le Roi* ; comment seroit-il possible que » ce chat eût fait en si peu de tems un si » long voyage ! Esope lui dit, en souriant, » de la même maniére que vos cavalles con» çoivent en entendant les hannissemens des » chevaux qui sont à Babylone ; l'un n'est » pas plus impossible que l'autre. Il demeu-

» ra

ra encore quelque-tems en Egypte, se faisant de plus en plus admirer par son esprit. Delà il retourna à Babylone. Il fut ensuite à Delphes, & les habitans de cette Ville, qu'il avoit raillez dans ses Fables, le firent précipiter du haut d'un rocher. Telle fut la fin d'un homme qui a été & qui sera l'admiration de tous les siécles. Ses Fables ingénieuses, par lesquelles il sçavoit montrer le ridicule du vice, la fin d'une méchante action, ou la récompense d'une action vertueuse, seront toujours considérées comme un des plus précieux bijoux de l'antiquité. Comme elles sont traduites en tant de différentes façons, & qu'elles sont presque entre les mains de tout le monde, je vai seulement en raporter ici quelques-unes traduites en quatrains: leur briéveté pourra peut-être plaire aux lecteurs, d'ailleurs cette Traduction n'est pas fort commune.

Avant ces Fables, on ne sera peut-être point fâché de trouver ici encore quelques pensées & paroles remarquables qui lui sont attribuez.

() Un curieux s'enquérant de lui, comment il étoit devenu si honnête homme, il répondit, en faisant le contraire de ce que font les autres.

() Il disoit, qu'il ne faut point aprocher des Grands, ou qu'il faut leur plaire.

() † *Esope* étant lui seul tout le train & tous

tous les valets de son Maître, reçût ordre un jour d'aprêter le souper de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Etant donc allé pour chercher du feu, il parcourut plusieurs maisons, & en ayant trouvé enfin, il alluma sa chandelle. Mais parce que tournant ainsi en divers endroits, son chemin étoit devenu plus long; pour l'accourcir en revenant, il passa au travers du Marché. Et un discoureur d'entre le peuple commença à lui dire: Esope, que veux-tu faire ici avec ta chandelle en plein midi? Je cherche un homme, lui dit-il, & ensuite il s'en retourna promptement en sa maison.

Phédre qui raporte dans ses Fables le trait de la Vie d'Esope, y ajoûte cette sage remarque. Si, dit-il, cet importun fit réfléxion sur cette réponse, il reconnut sans doute qu'il n'avoit pas paru homme à ce sage Vieillard, d'être venu ainsi à contre-tems se joüer de lui dans la grande hâte où il étoit.

() † Quelqu'un se plaignant de son infortune, *Esope* inventa cette Fable pour le consoler. Un Navire étant agité par une tempête violente, & ceux qui étoient dedans étant déja dans les pleurs & dans l'apréhension de la mort, le tems se changea en un moment, & devint calme & serain. Ainsi le Vaisseau hors de péril commença à faire voile avec bon vent, & les Matelots à s'emporter d'un excès de joye. Mais le Pilote étant

devenu

venu sage par le danger, leur dit ces paroles:
» Il faut se réjoüir avec modération, & se plain-
» dre sans excès? parce que toute la vie n'est
» qu'un mélange & une vicissitude continuel-
» le de douleur & de joye.

() † Un homme insolent ayant frapé *Esope* d'un coup de pierre: *Je vous en estime d'autant plus*, dit Esope, & en même-tems il lui donne un sol, ajoûtant: Certes je n'ai rien davantage; mais je m'en vais vous montrer une personne qui vous en pourra donner. Voici un homme puissant & fort riche qui s'avance; frapez-le de même d'un coup de pierre, & vous en recevrez la récompense qui vous est dûë. Lui se laissant persuader à ces paroles, fait ce qu'on lui avoit dit. Mais cet audacieux impudent fut bien frustré de ces espérances: car ayant été pris, il fut pendu & souffrit la peine qu'il avoit justement méritée.

() » Tous les hommes, disoit-il, portent
» deux besaces, l'une sur le dos & l'autre de-
» vant eux. Leurs propres défauts sont dans
» celle-là, & les défauts des autres dans cel-
» le-ci. De-là vient qu'ils sont aveugles sur
» leurs propres fautes, & si clair-voyans sur
» celles d'autrui.

FABLE.

A la Truye en travail le loup disoit, Madame,
Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup;
Elle qui reconnut l'intention du Loup,
N'e le veut point pour Sage-femme.

() AU

() AUTRE.

Deux hommes disputoient pour un âne perdu,
A se l'aproprier, & l'un & l'autre bute.
Il m'apartient, dit l'un : l'autre dit, il m'est dû;
L'âne en se dérobant emporta la dispute.

AUTRE.

Contre le ventre un jour les membres disputérent,
En son pressant besoin nul ne le secourut
Tous las enfin de le servir se révoltérent,
Et tel à qui ce ventre apartenoit, mourut.

AUTRE.

Un de ces Médecins qui font tant de visites,
Au malade gisant, disoit toujours, tant mieux,
Et le malade fait à ce stile ennuyeux,
Disoit, mes héritiers pensent comme vous dites.

AUTRE.

Embrassant ses petits, le Singe s'en défait,
Par une tendresse maudite,
A force d'aplaudir soi-même à ce qu'on fait,
On en étouffe le mérite.

AUTRE.

Le Crocodile noble, & d'une humeur hautaine,
Vantoit de sa Maison les titres anciens :
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine
A sçavoir où j'irai, qu'à sçavoir d'où je viens.

AUTRE.

Aux brebis une fois disoient les Loups subtils,
Chassez tous ces Mâtins, à quoi vous servent-ils?

Les brebis obéïrent,
Et les brebis périrent.

AUTRE.

Un Vaiſſeau périſſoit; & comme en ce naufrage
Chacun faiſoit des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nâgeoient, cria ne laiſſons pas
En faiſant bien des vœux, de remuër les bras.

AUTRE.

L'âne qui ſe croyoit malheureux ſur la terre,
Du cheval envia la nobleſſe & les dons:
Mais quand il s'aperçût qu'il alloit à la guerre,
Il dit, fi de la gloire, & vivent les chardons.

AUTRE.

Pour ſon époux mourant une femme éperduë,
Veut mourir; la mort vient, & la femme pâlit;
C'eſt pour lui, non pour moi que vous êtes venuë!
Lui dit-elle en tremblant: la voilà dans ſon lit.

AUTRE.

Le rat de la Ville étoit dans la délicateſſe:
Le rat des champs vivoit dans la ſimplicité:
L'un avoit plus de politeſſe,
L'autre étoit plus en ſûreté.

AUTRE.

L'avare avec ſon cœur enterra ſon tréſor:
On le vole: Ha, dit-il, je ſuis à la beſace:
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place,
Elle vous ſervira autant que votre or.

AUTRE.

Sous la patte d'un loup, plûtôt friand qu'avide,
Un chien dit, attendez, je ſuis maigre, & ſuis vuide,

Je

Je m'en vais à la nôce, & j'en reviendrai gras,
Le loup y consentit, le chien ne revint pas.

AUTRE.

Une vache railloit avec un peu de justice,
Un bœuf qu'à la charuë elle voyoit tirer :
Mais comme on la menoit un jour au sacrifice ?
Adieu, lui dit le bœuf, je m'en vais labourer.

( ) Avant que de passer à un autre article; voici encore quelques Fables d'un tour différent. Comme elles ne sont pas aussi fort communes, elles auront pour plusieurs l'agrément de la nouveauté.

La Pie, & le Roitelet.

FABLE.

Dans l'épaisseur d'un feüillage,
Une Pie en belle humeur,
Attira par son ramage
Les Oiseaux du voisinage.
Là, voyant maint Auditeur
Charmé de son beau langage,
Elle en jasa davantage.
C'étoit un esprit coquet,
Qui causoit en Perroquet,
Sans respect de parentage,
D'amitié, de compérage,
Chacun avoit son paquet.
Etant donc d'humeur à rire,
Elle fit une Satyre,
Contre l'Aigle & le Corbeau :
Puis daubant sur l'Etourneau,
Sur le Geai, sur le Moineau,
Elle eût quelque chose à dire

Sur chaque eſpéce d'Oiſeau.
Selon elle, la Linotte
N'avoit ni grace ni notte.
A ſon gré le Roſſignol
N'avoit pas la voix fort belle,
L'Aloüette & l'Hirondelle
N'en ſçavoient rien au prix d'elle,
Dans bécare & dans bémol.
A l'oüir, la Tourterelle
N'étoit chaſte ni fidelle;
Le Perroquet ſans raiſon,
Sans eſprit & ſans cervelle,
Etoit fait comme un Oiſon.
Même un jour la Demoiſelle
Soûtenoit ſous ſon Ormeau,
Que le Pan n'étoit pas beau.
Quoi qu'en dit mainte femelle,
Elle jaſoit ſur ce ton,
Lorſqu'un petit* Berrichon,
Qui ſortoit de ſon buiſſon,
Entendit la babillarde,
Et ſe dreſſant ſur l'ergot;
Vrayement, lui dit-il, *Margot*,
Vous faites bien la gaillarde.
Sus donc la femme de bien,
Puiſque vous n'épargnez rien,
Dans votre humeur libre & franche,
Tournons ſur vous l'entretien;
Là là, nous voyons bien,
Vous n'êtes pas toute blanche.
Aprend d'ici, Médiſant,
Que le plus petit plaiſant
Te peut donner la revanche.

* *Roitelet.*

Le Laboureur & son potage.

FABLE.

Il y revint à son petit ménage,
Le Villàgeois sortant du labourage;
En arrivant il se met sur son lit,
Puis il se léve avec bon apétit,
Etend la nappe & dresse son potage.
Mangeant trop vîte, il se brûle, il enrage;
Au Diable soit, dit-il, le tripotage:
Mais cependant la soupe refroidit,
Il y revient.
Un pauvre Amant qu'une infidelle engage,
Voudroit sortir de son triste esclavage,
Et fait souvent éclater son dépit;
Mais c'est en vain que le malheureux dit,
Non, je ne veux plus voir cette volage;
Il y revient.

() *L'Ecrevisse & sa fille.*

FABLE.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête,
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle eût sur le champ cette réponse honnête:
Ma Mere nous nous ressemblons:
J'ai pris pour façon de vivre,
La façon dont vous vivez:
Allez droit si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

() *De l'Ane malade & des Loups.*

FABLE.

Il n'est pas mort, & n'en voudrois jurer.

S'il n'en meurt pas, qu'on ne puisse espérer
De la guérir. Naïve répartie
Que fait l'ânon avec modestie,
Aux loups gloutons qui vont baudet fleurer.

Nous venons tous, disent-ils, enterrer
Défunt baudet. Il faudra différer,
Leur dit l'ânon, remettez la partie,
Il n'est pas mort.

A donc convient aux loups soi retirer
Tout doucement : mais non sans murmurer.
Souvent ainsi dans longue maladie,
Pour l'héritier avare, quoiqu'il dit,
Ces quatre mots sont durs à digérer,
Il n'est pas mort.

Des pots Flotans.

FABLE.

Les pots cassez font bruit : oyez comment,
Entiers & sains sur l'humide élément,
Deux pots flotoient différens de structure,
L'un de métail relevé d'encolûre,
Sans soin, sans peur, voguoit arogamment.

L'autre de terre alloit plus humblement,
De son voisin, craignant l'attouchement,
Et d'augmenter par une atteinte dure,
Les pots cassez.

Du pot craintif voici l'enseignement,
Quand un petit s'allie imprudemment
Avec un grand pour trop haute avanture,
Le grand en fort bonne posture,
Et le petit paye ordinairement
Les pots cassez.

() *Le Singe & le Miroir.*

FABLE.

Un gros singe, mal bâti,
Des pieds jusqu'à la tête,
S'estimoit pourtant genti
Plus que pas une autre bête.

De soi-même étant épris,
A chacun il faisoit piéce:
Le fat avoit à mépris
Tout animal d'autre espéce.

Il osa bien s'élever,
A ce que l'on dit, le traître,
Jusques-là que de braver
L'homme, son Seigneur, & Maître.

Qu'a-t'il, disoit ce brutal;
D'un stile blasphématoire,
L'homme, ce vil animal,
Pour s'en faire tant accroire?

J'ai plus que lui de beauté,
D'adresse & de bonne grace,
En ruse, en agilité,
De beaucoup je le surpasse.

S'il a des pieds & des mains,
C'est par-là qu'il me ressemble;
Et ses traits les plus humains,
Ce sont les miens, ce me semble:

C'est ainsi que raisonnoit,
Ce fou transporté d'audace:
Mais un jour qu'il badinoit
Auprès d'une belle glace,

Le voila tout éperdu
D'y voir sa face hideuse,
Son orgueil est confondu,
Il trouve sa mine affreuse.

Se reconnoître étoit bien,
S'il en eût fait bon usage;
Mais l'insensé n'en fait rien,
Il s'abandonne à la rage.

Dans l'excès de son courroux
Un gros bâton il empogne,
Et sur la glace à grands coups
L'insolent cogne & recogne.

Du grand Miroir fracassé,
Il en fait plus de cinquante;
Dans chaque morceau cassé
Sa confusion s'augmente.

Ce beau Magot, cet adroit,
Alors de honte se cache,
Mais avec vingt coups de foüet
Au billot on le ratache.

Avons-nous quelque talent,
Usons-en sans arrogance;
L'amour-propre est violent
Bridons son intempérance.

Ecoutons sur nos défauts
L'ami capable & fidelle;
Sinon craignons mille maux
De la critique cruelle.

La Pie & le Pinçon.

FABLE.

Un jour la Pie & le Pinçon,
S'entretenoient ensemble & vantoient leur espéce,
Qui

Qui ne sçait de quelle façon
La pie à caqueter s'empresse ;
on intérêt encor se venant-là mêler,
ous jugez bien qu'elle parla sans cesse ;
ar plus que tout l'intérêt fait parler.
ue de fausses raisons sont par elles citées,
t d'un tour différent vainement répetées !
n tel discours pourroit ennuyer le lecteur
Et même fatiguer l'Auteur,
Qui doit n'étaler de la chose
ue le fort. Le voici. Personne presque n'ose,
it la pie, attenter sur notre liberté,
Dans les bois & parmi les plaines,
Nous sommes fort en sûreté,
Tandis que les cages sont pleines
e Pinçons se plaignant de leur captivité :
ontre vous l'Oiseleur exerce son adresse,
Mais il respecte notre espéce.
Le Pinçon lassé d'écouter,
Répondit de cette maniére :
e ce paisible état ne soyez point si fiére,
Et n'allez plus vous en vanter.
ignorez-vous ! votre peu de mérite
Fait qu'aucun n'attente sur vous,
Quand notre douce voix invite
A tendre des rets contre nous.
elles, quand par chagrin une Prude sans charmes,
iendra vous insulter, & dire sans raison,
u'on la voit à couvert de ces tendres allarmes,
ont nos cœurs qu'on attaque ont souvent à foison,
vous avez dessein de la confondre,
Il ne vous faut que lui répondre,
Presque de la même façon,
u'à la causeuse a fait notre Pinçon.

¶ [] Un Prince dont les Etats n'étoient
s fort considérables, ayant fait fortifier une
Place

Place d'une trop grande étenduë, *Machiavel* dit, » Qu'il feroit contraint d'y mettre tous » ses Sujets en garnison pour la garder.

¶ () Le vieux *Caton* donnoit quelques avis pour l'œconomie : on lui demanda ; » Mais » ne gagneroit-on pas beaucoup à donner son » argent à usure ? J'aimerois autant, *répondit-il*, » que vous me demandassiez, si on ne gagne- » roit pas beaucoup à tuer un homme.

¶ () On demanda à *Thémistocle*, à qui il donneroit le plus volontiers sa fille, à un homme de probité ; mais de peu de bien, ou à un homme riche ; mais qui ne seroit pas en bonne réputation ? Il répondit : » Qu'il » aimoit mieux un homme sans argent, que de » l'argent sans homme.

¶ () Comme on disoit un jour à *Trajan*, qu'il ne soûtenoit pas assez la dignité Impériale, il répondit : » Je veux paroître aux » particuliers ce que je souhaiterois qu'un Em- » pereur me parut, si j'étois particulier moi- » même.

¶ () *Etienne* Roi de Pologne, disoit à ceux qui le vouloient porter à contraindre ses Sujets d'une Religion différente, d'embrasser la sienne. » Je suis Roi des hommes, & » non des consciences. Il y a trois choses qui » apartiennent à Dieu, créer quelque chose » de rien, prédire l'avenir, & dominer sur » les consciences.

¶ () Quelqu'un disant à l'Abbé de *B*. qu'il avoit

avoit perdu son Procès tout d'une voix :
» Non, *dit-il*, ce fut tout d'un somme; mes
» Juges dormoient à la Grande-Chambre.

¶ (.) L'Evêque de *B.* trouvant mauvais que les Moines fissent peindre les Saints de leur Ordre, foulant aux pieds les Crosses & les Mitres, fit representer un Saint Evêque foulant aussi les différens frocs des Religieux.

¶ [] Q. A. D. Le malade n'est plus malade dès qu'il est question de payer. Adieu le Médecin, quoiqu'il en arrive, & voilà aparemment la cause de tant de rechûtes.

¶ [] Un homme d'esprit voyant une de ces éminences de Commodes, d'une hauteur extraordinaire, dit à celle qui la portoit. » Vous
» avez trouvé le secret, Madame, de mettre
» votre tête au milieu de votre corps.

¶ [] Mr *de Bautru* considérant un jour au-dessus d'une cheminée, la Justice & la Paix en scrupule, qui se baisoient : *Voyez-vous*, dit-il, en s'adressant à un ami avec qui il étoit, *elles s'embrassent*, *elles se baisent*, *elles se disent adieu*, *pour ne se revoir jamais.*

¶ [] * Quand les dévots, en traitant des intérêts du Ciel, s'avisent de réfléchir sur leurs agrémens, l'entretien devient dangereux & la dévotion péricline beaucoup. » Il
» n'arrive que trop souvent, *disoit autrefois*
» *le bon vieux Portier d'un Convent*, que les
» dévots commencent par ; *Je crois en Dieu*

» le

» *le Pere tout-puissant*, & qu'ils finissent par la » résurrection de la chair.

¶ [] Un Juge ayant passé la nuit à boire, interrogea le matin un criminel condamné à la mort au premier Tribunal, après lui avoir demandé son nom, son âge, & le reste, les vapeurs du vin l'assoupirent un peu, & s'éveillant un moment après; *Comment te porte-tu?* lui demanda-t'il, croyant parler à quelque ami. Le criminel le regardant fixement, *si je me portois aussi bien que vous*, lui répondit-il, *je n'aurois pas soif.* Cette réponse fit rire les autres Juges qui adoucirent son suplice, & lui sauvérent la vie.

¶ [] Un Espagnol étant dans une Ville d'Italie le jour de la Fête Dieu, se mit à blâmer les Italiens, de ce qu'ils ne se faisoient pas un devoir indispensable d'accompagner le saint Sacrement, quand on le porte publiquement en procession, ce que les Espagnols faisoient très-assiduëment. Ce discours déplût à un Gentilhomme Florentin, il dit à l'Espagnol, *Dieu n'a pas besoin de compagnie en ce pays, il est en terre d'amis.*

¶ [] Un Gentilhomme ayant un Procès, se souvint un jour qu'il devoit de l'argent à son Valet. Celui-ci garda la pistole, & en donna une fausse au Procureur, qui trouvant quelques jours après qu'elle ne valoit rien, la raporta au Gentilhomme. Le Valet fut apellé, & le Gentilhomme lui dit : » Je t'ai donné

» une

» une bonne pistole pour porter à Monsieur, » pourquoi lui en as-tu donné une fausse ? » Monsieur, *répondit le valet*, il y a bien six » mois que je la garde; mais voyant qu'elle » ne valoit rien, je l'ai mise entre les mains » de la Justice.

¶ () Un jeune Barbier qui avoit le poil rouge, demanda à un drôle avec lequel il plaisantoit, ce qu'il jugeoit de sa physionomie, il lui dit : » Je juge à ton poil de vache, que tu » es un veau.

¶ () *Laurent de Médicis* étant un jour à Pise, voyant un Ecolier présomptueux & louche : » Celui-ci sera, dit-il, le plus sçavant hom» me de la compagnie, parce que d'un coup » d'œil il lit les deux faces du livre.

§. Conseil à la plus sensible des Bergéres.

Jeune & belle Aminte,
Au cœur indolent,
Sans espoir ni crainte,
Dans ce lieu charmant;
Voulez-vous sans cesse
Aux tristes plaisirs
D'un cœur sans tendresse
Borner vos desirs;
Quoi ! toujours rêveuse,
Sans être amoureuse,
Faudra-t'il vous voir,
Et toujours sévére
Du fils de Cithére,
Braver le pouvoir;
Ah ! craignez les armes,
De ce Dieu vengeur,

Le moins, le tendre cœur,
En vain de ses charmes
Brave la douceur.
Quand pour nous surprendre
Il marque le jour,
Aucun vain détour
Ne nous peut défendre.
Le devoir se tait,
La raison s'égare,
Et d'un feu secret
Notre ame s'empare:
C'est alors qu'en vain
On cache sa flâme,
Les regards soudains
Expliquent de l'ame
Les troûbles naissans
Qui flâtent les sens:
Oüi, jeune Bergére,
Vous avez beau faire,
Malgré vous un jour,
Viendra votre tour.
Tôt ou tard sensible
Aux soins amoureux,
Ce cœur infléxible
Formera des vœux.
Que sera-ce, Aminte,
Quand pendant le cours
De vos plus beaux jours,
Par force ou par feinte,
Vous éviterez
La charmante atteinte
Des amoureux traits:
Sans inquiétude,
Sans soins, sans souci,
Sans plaisirs aussi:
Dans la solitude
De vos jeunes ans

L'ennuyeux printems
Finira ſa courſe :
Alors ſans reſſource
De pouvoir charmer,
Vous voudrez aimer.
Ah! puiſque vos charmes
Régnent en ces lieux,
Et que vos beaux yeux
Font rendre les armes
A tous nos Bergers ;
D'un retour funeſte
Fuyez les dangers :
Et je vous proteſte,
Que ſi votre cœur,
D'une tendre ardeur
Suit la douce pente,
Vous éprouverez,
Et vous conviendrez
Contre vos attentes ;
Que ſi les deſirs
Que l'amour inſpire,
Goûtent des ſoûpirs,
Il ne les attire
Que pour nos plaiſirs.

RONDEAU.

Tendres deſirs naiſſans ſans qu'on y penſe,
Ecouta-t'on long-téms ſans préférence,
De maints Amans les plaintes & les douceurs ;
L'amour ſouvent ſe gliſſe dans les cœurs,
Par le ſecours d'une telle indolence.
Auſſi le mien, crainte de dépendance,
De tels eſſais ne fait expérience :
Ainſi ne craint, loin des hommes trompeurs,
Tendres deſirs.
Mais ſi Damon, dont je plains la ſouffranc
Me ſurprenoit malgré ma prévoyance;

Dans un lieu propre aux timides ardeurs :
Au doux recit de ces tristes langueurs,
Pourrois-je bien vous faire résistance,
Tendres desirs.

¶ Il est presque inconcenable jusqu'à quel point de certaines personnes poussent l'amour-propre. Ils sont à proprement parler les esclaves de leurs corps, dont ils ont un soin qui ne différe pas beaucoup de la folie. En effet, quand on voit *Eraste*, *Philiste*, *Aminte*, *Climéne*, & mille autres, employer la plus grande partie de chaque jour à lustrer, à parer, & à nourrir seulement leurs corps, n'a t'on pas raison de traiter cette conduite d'extravagance ? Y a-t'il de la sagesse dans toutes les précautions bizarres & recherchées, dont ces gens-là se servent pour se conserver les avantages, que la nature à donné à leurs corps ? Les pommades, les onguens, le rouge & le blanc, dont ils se servent pour l'embellir, ou pour racommoder ce que l'âge, ou des infirmités ont détruit ; sont-ce des marques de sagesse ? Non, sans doute. *Telon*, qui ne sort jamais de chez lui qu'il n'ait passé deux ou trois heures devant un miroir à s'ajuster, & à se donner les airs qu'il croit être à la mode, est-il exempt de folie ? S'il remarque que ses cheveux sont mal frisés, que sa cravatte, ou quelqu'autre de ses ajustemens ne sont pas à la mode, il rentre au plûtôt, & ne sort point que

que tout ne soit remis dans l'ordre qu'il demande. Cette délicatesse, cet excès de propreté, ces caprices sont-ils fort différens de l'égarement de l'esprit ? Voici le portrait qu'en fait un Auteur moderne dans la Satire que vous allez lire.

Narcisse, ou le ridicule de l'amour-propre.

SATIRE.

Narcisse, l'autre jour étant à sa toilette,
Je fus fort étonné qu'une odeur de civette
Me saisit l'odorat : en arrivant chez lui,
Je le fus encore plus quand j'apperçûs l'étui,
Qui sert toutes les nuits pendant que l'Hyver dure,
A garantir son nez de la moindre froidure.
Ha ! lui dis-je aussi-tôt, que ce secret est beau !
L'usage m'en paroit surprenant & nouveau,
Cela s'apelle aimer comme il faut sa personne.
Peu de chose, Monsieur, reprit-il, vous étonne;
Et pour me conserver j'ai bien d'autres secrets :
Par exemple, dit-il, pour avoir le teint frais,
Voici dans mes quarrés dix sortes de pommades :
Et lorsque j'ai les yeux échauffés ou malades,
J'ai des eaux dont l'effet est de les embellir;
Et qui servent encore à me faire dormir.
Je conserve mes dents avec un soin extrême,
Voici d'une opiate, & je la fais moi-même,
Rare par sa bonté, douce par son odeur.
J'ai pour les mains aussi des pâtes de senteur;
Essayez-en, Monsieur, & vous verrez sur l'heure,
Qu'on ne sçauroit jamais en trouver de meilleure.
Ma main, dis-je, au plûtôt, ne le mérite pas :
Je crois sans l'éprouver qu'on en doit faire cas.
Mais à quoi sert, Monsieur, cette poudre écarlate
Que je vois ici, là, près de votre opiate ?
Est-ce quelque reméde ? Où ? Dans ce papier.

Un remede, Monsieur, comment? C'est du carmin,
Qui fait par sa beauté honte au rouge d'Espagne :
Il faut être, Monsieur, nourri dans la campagne,
Ou dans quelqu'autre lieu du moins aussi desert,
Pour n'être pas instruit à quoi le carmin sert.
Etonné d'un discours si plein d'extravagance,
J'en méprise l'Auteur, en gardant le silence;
Et sans lui témoigner la moindre émotion,
Je regarde & j'écoute avec attention
Tout ce que fait & dit cette tête legére.
Il appelle à l'instant Doris sa ménagére :
Elle entre, & lui presente un boüillon succulent,
Qu'il avalle aussi-tôt, & qu'il trouve excellent.
Il lave après ses mains, les essuye, & se mouche,
Nettoye aussi ses dents, lave ses yeux, sa bouche,
En grimassant très-fort devant un grand miroir:
Ensuite, se servant d'un coin de son mouchoir,
Il s'en frotte long-tems tout le bas du visage :
Et puis de ce carmin, dont j'ignorois l'usage,
Je le vois qu'il s'en peint en cinq ou six endroits,
Sur les lévres, la joüe, & jusqu'au bout des doigts;
Quand cela fut fini, son valet nommé Basque,
Lui met au même instant sur le visage un masque,
Et dépapillotant après tous ses cheveux,
Il le peigne, l'essence, & le poudre des mieux.
Narcisse met enfin un habit d'écarlatte,
Dont la magnificence étonne, enléve, éclate,
Par la quantité d'or dont on le voit couvert,
Et prenant son chapeau garni d'un plumet vert,
Il faut bien-tôt, dit-il, que j'aille à la toilette,
Où je sçai que m'attend l'adorable Lisette:
Voici l'heure à peu près, Monsieur, que je m'y rends,
Je suis chargé du soin de noüer ses rubans.
C'est moi tous les matins qui fait tout auprès d'elle;
Je la sers beaucoup mieux qu'aucune Demoiselle :
Je chauffe sa chemise & trousse son manteau;
Je lui donne moi-même un boüillon de grueau :
A

A mon intention je lui place une mouche :
J'accompagne le luth de quelque air qui la touche,
Et j'obtiens un baiser pour mon remerciment,
Dont le seul souvenir cause un plaisir charmant :
Souvent en cet état je ne me sens pas d'aise,
Pour m'y rendre au plûtôt je vais me mettre en chaise,
Adieu ; mais à propos, j'oubliois un mouchoir,
Ai-je des curedents, des mouches, un miroir,
Et mes gands ? Je les vois-là, sur ce canapée,
Je sortirois cent fois plûtôt sans mon épée,
Que de ne pas avoir avec moi tout cela,
Il va jusqu'à la chaise, en chantant, *la*, *la*, *la*,
Et me laissant témoin de son ample folie,
Du moins pour m'en venger, faut-il qu'on la publie.

¶ *Dans la Comédie sans Titre.*

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient ou d'en-haut ou d'en-bas,
Les peres & les fils ne se connoîtroient pas :
Le Seigneur d'une terre un peu considérable
En préfére le nom à son nom véritable :
Ce nom de pere en fils se perpétuë à tort,
Et cinquante ans après on ne sçait d'où l'on sort.

¶ *On a dit du Ver à Soye.*

Arte mea pereo, tumulum mihi fabricor ipse,
Fila mei fati duco, necemque meo.

TRADUCTION.

Je bâtis mon tombeau moi-même, étrange sort !
Je péris par mon art, & je file ma mort.

Un Amant dont la Maîtresse élevoit de ces admirables insectes, se plaignant en vain de

de sa rigueur, il lui envoya les Vers suivans, pour lui donner à connoître que les peines qu'il souffroit, & le travail de ces industrieux insectes, ont un juste raport ensemble.

Stances à Silvie sur ses Vers à Soye.

Lorsque les derniers Vers, adorable Silvie,
Que je fis sur mes maux, ne vous touchérent pas,
Je jurai de ne faire aucuns Vers de ma vie;
Mais les vôtres à soye ont pour moi des apas,
Qui m'en font revenir l'envie.

Ils ont avec moi tant de conformité,
Que je puis dire en vérité,
Qu'ils sont de mon amour la vivante peinture.
On voit à muer ces animaux,
Qui prennent de nouvelles peaux,
Les cruels tourmens que j'endure,
Par vous à tous momens changez en de nouveaux,
Sont d'une semblable nature.

Comme ces petits Vers, je grimpe dans les bois,
Je me roule sur la verdure,
Je passe le jour quelquefois
Autour d'une broussaille obscure:
Et là pour faire un Vers entier,
Comme eux je barboüille un papier.
Sans pouvoir rencontrer ni rime, ni mesure:
Enfin moins que vos Vers je prends de nourriture.
Mais hélas! si pour moi vous ne voulez changer,
Comme eux je perdrai le manger.

Ils filent de la soye, & je file une vie,
Plus digne mille fois de pitié que d'envie;
Mon mal est tel que je n'en puis guérir:
Comme ces Vers aïlez je m'en vais disparoître:
Mais si la chaleur les fait naître,

Votre

Votre froideur me fait mourir.
Lorsque l'on s'est soumis aux fers d'une inhumaine;
Ces petits insectes rampans,
Enseignent à tous les Amans,
Qu'on ne doit point rompre sa chaîne.
Si-tôt qu'ils ont bâti leur plaisante maison,
Ils y passent leur triste vie,
Et m'aprennent par là, trop charmante Silvie,
Qu'il faut mourir dans ma prison.

Quoique pour voir ma peine terminée,
Réglant sur eux ma destinée,
Dans le tombeau je doive m'enfermer,
A vos yeux ravis de paroître,
Je reviendrois pour vous aimer,
Si comme eux je pouvois renaître.

C'en est trop, prenez les plaisirs,
Dont un heureux hymen peut combler vos desirs,
Et n'attendez pas davantage,
Le tems d'aimer passe toujours,
Et tandis-que dans un jeune âge,
De vos Vers vous filez l'ouvrage,
La parque file vos beaux jours.

Portrait du Ver à soye.

Je suis le vrai Phœnix qui renaît de sa cendre,
En sortant du sépulchre où l'on m'a vû descendre;
Par un étrange sort,
Plus digne de pitié que je ne suis d'envie,
Je n'occupe ma vie,
Qu'à filer lentement la trame de ma mort.

¶ On ne doit point disputer avec trop de chaleur contre ses Supérieurs, si on veut se ménager leur pouvoir. Quand on relâche avec esprit quelque chose de son droit; c'est le

le moyen de ſe rendre agréable, ſur-tout au jeu. Lorſqu'on a l'honneur de joüer avec un Prince, à un jeu où l'adreſſe a autant ou plus de part que le ſort, & qu'on remarque que le Prince joué moins bien, ou que le ſort lui eſt contraire, & qu'il court riſque de perdre dans ce cas, ſi on ſçait adroitement & ſans qu'il paroiſſe que ce ſoit à deſſein, faire changer le jeu à l'avantage du Prince, on s'attirera ſon eſtime & peut-être ſa faveur. Les Princes ne ſçauroient voir de bon œil un homme qui en ſçait plus qu'eux. Ce n'eſt pas la perte qu'ils ſont qui les chagrine, c'eſt de voir qu'une perſonne qui leur eſt inférieure, ſoit plus habile qu'eux. Un Courtiſan qui joüoit à grande Prime avec un Roi de France, uſa de cette politique avec beaucoup d'eſprit. Un *Vaton* étoit fait; le Roi avoit grand Flux, qui ne pouvoit être gagné que par Frédon; l'autre portoit trois cinq, & dit qu'il tiroit à Prime. Le Roi dit: *J'ai donc gagné;* le quatriéme cinq arrive au Courtiſan, & lui fait non-ſeulement Prime, mais Frédon: le coup étoit gagné pour lui; mais comme le Roi avoit dit: *J'ai gagné*, ſi-tôt que ce joüeur eût aperçû ſon Frédon, il broüilla ſon jeu dans les écarts, & dit: *Je le quitte.* Ceux qui voyoient joüer ne pûrent s'empêcher de témoigner de la ſurpriſe; & le Roi qui ſe douta du coup, demanda ce que c'etoit; à quoi le Courtiſan ne répon-

répondit autre chose, sinon : *Votre Majesté, Sire, a dit qu'elle avoit gagné, elle ne se trompe jamais.* C'en fut assez pour faire comprendre au Roi ce qui s'étoit passé, & le Courtisan se trouva fort bien dans la suite d'avoir cédé ce coup, qui auroit peut-être chagriné son Maître.

() Charles-Quint joüant un jour au Brélan avec un Gentilhomme de sa Cour, en presence de l'Impératrice & de plusieurs autres Dames, ayant deux Rois en main, il dit en riant : *Je jure par la tête de l'Impératrice que je gagnerai le jeu.* Le Gentilhomme qui avoit le jeu sûr, & qui par un *trits*, se voyoit assuré du gain, mêla adroitement les cartes, & dit à l'Empereur qu'il lui cédoit le jeu. L'Impératrice voyant la discrétion de ce Gentilhomme, se mit à soûrire, ce qui obligea l'Empereur d'en demander la cause ; & l'ayant aprise, il pressa le Gentilhomme de lui dire ; » Pourquoi il ne conti» nuoit pas son jeu, puisque la fortune l'as» suroit du gain ? Il lui répondit galamment : » Que Sa Majesté, comme son Maître, te» noit lieu d'un troisiéme Roi, & qu'ainsi » il emportoit le plus haut *trits.* « Cette réponse plût si fort à l'Empereur, qu'il le fit Précepteur de son fils Philippe Prince d'Espagne.

¶ Ce n'est pas une chose aussi facile qu'on se l'imagine que d'user de flâterie à l'é-

gard

gard d'un Prince. Souvent on se perd par une flâterie outrée, parce qu'elle inspire à celui à qui on l'adresse, la pensée qu'on veut le surprendre. Mais la plus adroite & la plus agréable, selon Mr le Noble dans son Ecole du Monde, est celle que l'on mêle d'une liberté enjoüée, qui semble d'abord reprendre quelque chose dans la personne que l'on flâte; mais qui en même-tems tourne cette feinte répréhension en une grande loüange. Voici ce qu'il raporte sur ce sujet. Un jour que le jeune Cambyse fils de Cyrus, donnoit un festin aux Grands de sa Cour, ses Satrapes l'élevant au-dessus du Roi son pere, Crésus Roi de Lydie & homme d'esprit, donna un tour merveilleux à ce qu'il vouloit dire, pour renchérir sur la finesse de leurs flâteries, & parlant à son rang, dit : » Qu'ils avoient tort d'élever » Cambyse au-dessus de Cyrus, & que pour » lui il le trouvoit inférieur à son pere ; » & comme ce discours libre surprenoit l'assemblée, & que le Roi lui-même en paroissoit ému, cet adroit flâteur ajoûta : » Qu'il » le trouvoit inférieur, en ce que Cambyse » n'avoit pas encore fait comme Cyrus, un » fils qui lui ressemblât.

¶ Un médisant a beau s'efforcer à noircir la réputation de quelqu'un par ses mauvais raports, il ne réüssira point si la vertu & le mérite de celui qu'il veut décrier, sont géné-

généralement reconnus ; la Médiſance ne ſauroit en ce cas porter aucun préjudice.

Quelqu'un ayant raporté au Poëte le Taſſe, qu'un homme qui s'étoit déclaré ſon ennemi, médiſoit de lui en tous lieux. » Laiſſez-» le faire, *répartit le Taſſe*, il vaut mieux » qu'il diſe du mal de moi à tout le monde, » que ſi tout le monde lui en diſoit.

¶ Ce n'eſt point par des grimaces extérieures, ni par des proteſtations d'amitié, qu'un véritable ami ſe fait connoître. Tous ces dehors affectés cachent ſouvent bien de la tromperie. C'eſt ce que ce même Poëte donna un jour ſpirituellement à connoître à un homme qui voulant lui faire croire qu'il étoit de ſes amis, contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un bâteau avec lui, pour lui aider à deſcendre. Le Taſſe plein d'eſprit connoiſſant ſon deſſein, lui dit: » Ce n'eſt point pour deſcendre, Monſieur, » que je voudrois être aidé, c'eſt pour mon-» ter. Ils étoient tous deux à la Cour d'Alphonſe, dernier Duc de Ferrare, & le Taſſe ſçavoit que l'autre jaloux de ſa fortune, lui nuiſoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

¶ Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il ſçait être envieux & jaloux de ſa fortune. C'eſt une penſée de l'Auteur des Réflexions ſur les défauts des hommes, &c. Voici l'exemple qu'il en donne:

Quelqu'un ayant un jour dit au même fameux Poëte Italien, qu'il avoit une occasion favorable de se venger d'un homme, qui par envie & par jolousie, lui avoit rendu mille mauvais services, il répondit : » Ce n'est pas » le bien, la vie ou l'honneur que je desire » ôter à cet envieux, c'est seulement sa mau- » vaise volonté. Bel exemple d'une modération dont peu de personnes sont capables & dont les exemples sont fort rares.

¶ Lorsque quelqu'un entreprend de nous tourner en ridicule par ses railleries, on ne sçauroit mieux montrer qu'on est véritablement sage, qu'en se taisant, & en montrant qu'on ne s'en formalise point. Un homme ayant raillé d'une maniére fort désobligeante le Tasse en sa presence, il demeura dans un silence qui étonnoit le railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions. *Vous vous trompez*, répondit le Tasse, *un fou ne sçait pas se taire.*

C'est ainsi que M. X. en usa dans une pareille rencontre. On faisoit cent railleries de lui ; on le traitoit d'homme sans cervelle & sans jugement. Tous ceux avec qui il étoit furent surpris lorsqu'ils rémarquérent qu'il ne s'en offensoit pas ; mais pour faire cesser cette surprise, il leur aprit que Sénéque avoit coûtume de dire : » Qu'il falloit naître Roi

» ou fou; que n'étant pas né Roi, il s'étoit
» trouvé obligé de s'accommoder de l'autre
» titre, & qu'ainsi celui qui l'avoit traité de
» fou, n'avoit pas tant de tort qu'il pensoit.
Cette réponse fit rougir ceux qui se l'étoient attirée, & donna une haute idée de la modération & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

() *PLATON ET SES AMIS.*

Des Amis.

Thersite à vos dépens ose se divertir,
Ne punirez-vous point ce railleur téméraire?

Platon.

Le sage attentif à bien faire,
Punit ses détracteurs en les faisant mentir.

() *Epigrammes ou bons mots en Vers.*

EPIGRAMME.

Paul vend sa maison de Saint Cloud,
A maints créanciers engagée:
Il dit par tout qu'il en est fou:
Je le croi, car il l'a mangée.

() *AUTRE.*

Montmaur plus goulu qu'un pourceau
L'autre jour mordit un rousseau,
Et le vouloit manger en somme;
Et ce qu'il en faisoit, dit-on,
Etoit à cause que cet homme
Sentoit l'épaule de mouton.

LE NOBLE PRE'LAT.

Un jour de Fête un Prélat d'importance,
Mais un Prélat de sa haute naissance
Fort entêté, pour faire honneur au Saint,

 Disoit

Disoit la Messe, & tel qu'on le dépeint,
Vouloit du peuple & respect & silence;
Lors dans l'Eglise entendant quelque bruit,
Qui lui parut profaner sa noblesse,
Fort brusquement il se retourne & dit:
Feriez-vous pis, peuple vil & maudit,
Quand un laquais diroit ici la Messe.

LE SOULIER ROUGE.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton que la nuit précédente,
Son soulier des souris avoit été rongé,
Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante.
Mon ami, dit Caton, *reprenez vos esprits*,
Cet accident en soi n'a rien d'épouventable:
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

A JEAN.

Ma foi, Jean vous avez raison,
De nommer moitié votre femme,
Car lorsque vous sortez hors de votre maison,
S'il vient quelque galant lui témoigner sa flâme,
Et qu'il ait comme vous part à son amitié,
Elle n'est à vous qu'à moitié.

L'AMITIE' DE LISIS.

Lisis parlant de son Roussin,
Dit un jour à son Médecin,
Qu'il l'aimoit d'un amour extrême;
Le Médecin pour l'animer,
Lui répond, *c'est bien fait d'aimer*
Votre prochain comme vous-même.

L'IGNORANT CURE'.

En faisant sa visite, un Evêque assuré,
De l'ignorance d'un Curé,
Lui demanda d'un ton de Maître,
Quel âne de Prélat l'avoit pû faire Prêtre?

L'autre d'un ton humble & civil,
C'est vous, Monseigneur, lui dit-il.

L'AVOCAT HABILE.

Hier d'un grand Avocat j'accusois la malice,
ui sçait contre le droit employer l'artifice:
répond brusquement: *As-tu le sens commun?*
est un point décidé par tous les Hommes sages,
ue la raison humaine a beaucoup de visages,
pour moi, me dit-il, *j'en vois toujours quelqu'un.*

BLAISE.

Hier Blaise achetant du foin,
Demandoit avec soin,
Est-ce bonne ou mauvaise herbe?
Un Palfrenier gros & gras,
Lui répond d'un ton superbe,
Goûtes-en, tu le sçauras.

Le Chandelier sans lumiére.

Un Chandelier, qu'un procès criminel
Avoit réduit en des transes mortelles,
En accusoit un fripon solemnel,
Qui lui donna des avis infidèles.
Mais un gaillard lui répondit d'un coin:
Croira-t'on qu'un faiseur de Chandelles
A pû manquer de lumiére au besoin?

LA BABILLARDE.

Auteurs qui blâmez Loüison,
Lorsque vous l'apellez Oison,
Vous me semblez déraisonnables;
Mais considérant son caquet,
Je vous trouverois pardonnables,
Si vous la nommiez Perroquet.

¶ EPIGRAMME.

Vous commettrez un grand abus,
En prenant Bordier pour Phœbus,

Il eſt trop mal dans la fortune,
Pour ſouffrir ces comparaiſons,
Car Phœbus a douze maiſons,
Et le coquin n'en a pas une.

AUTRE.

Moins rouge du péché que rouge de ſon fard,
J'ai renoncé, diſoit Livie,
Avec un modeſte regard,
A tout ce qui plaît dans la vie,
Et j'en prends les Dieux à témoins,
Quand Martin répondit; *Ma bonne créature,*
Tu n'as pas fait vœu, pour le moins,
De renoncer encore à la peinture.

L'AVARE.

Un Financier avare tant & plus,
A ſon ami, de ſes grands revenus,
Faiſoit avec plaiſir un détail fort ſincére;
De rente, enfin, j'ai trente mille écus,
Lui diſoit-il, il ne s'en manque guére.
Vous le voyez, mais dans fort peu j'eſpére,
Plus de profit, je ne dépenſe rien:
Le demi-quart ſuffit pour mon uſage,
Il ne m'en faut pas davantage.
Vous adminiſtrez-là, Monſieur, un fort grand bien.
Lui répondit cet ami des plus ſages
Après l'avoir bien écouté:
Mais je voudrois en vérité,
Si j'étois vous, me donner plus de gage.

Voulez-vous parler en France, & particuliérement à Paris, d'un fanfaron ou d'un faux-brave, dont toute la magnanimité & le courage ne ſont que dans ſes diſcours; qui parle de la guerre & de tout ce qui en dépend, ſans qu'il ait jamais oſé s'y trouver; dites

dites seulement c'est un Gascon, & ce seul mot exprimera tout ce que vous en pourriez dire. Est-ce des Parasites que vous voulez parler ? De ces amis de table qui tiennent fidèle compagnie tant que la bonne chére dure, & qu'on a dequoi les régaler ; mais qui oublient dès qu'elle manque, jusqu'au nom de leurs bienfaiteurs ? Nommez-les seulement Gascons, chacun comprendra d'abord ce que vous voulez dire. Est-ce d'un fourbe, d'un glorieux, d'un homme à bonnes fortunes imaginaires, qui se vante de recevoir des faveurs qu'il n'a jamais reçûës, que vous voulez parler ? Le seul mot de Gascon vous suffit ; il comprend tous ces différens caractéres, & personne n'aura de peine à vous comprendre. On ne doit toutefois s'imaginer que tous les Gascons ont ces différens caractéres & qu'ils ont tous ces défauts : on trouve parmi eux des gens d'un très-grand mérite, des braves jusqu'à l'excès, dont le courage & la valeur se font admirer par-tout ; enfin, d'aussi honnêtes gens qu'en aucun autre païs du monde : desorte que tous les Gascons ne viennent pas des païs que la Garonne moüille ; au contraire, ils sont de tous païs, chaque Nation en a chez elle, & tels sont nés à six cens lieuës des confins de la Gascogne, qui sont beaucoup plus Gascons, par leurs maniéres ridicules & par leurs bravades, qu'un Gascon de naissance. Mais comme il se trouve en Gascogne, sur-tout beaucoup de

farons, &c. le nom de Gascon est devenu en quelque façon un nom général. Voici ce qu'un Auteur dit à ce sujet. » * Les Gascons, » dit-il, ont du cœur, & veulent que tout le » monde le sçache aussi. Je ne sçai pas même » s'ils n'en font pas paroître plus qu'ils n'en » ont ; du moins on se sert à present du mot » de gasconnade pour signifier cela. Peut-» être est-ce une corruption dans l'expression, » comme il s'en trouve dans le langage. Quoiqu'il en soit, les plus spirituels & les plus agréables Gascons, sont ceux qui viennent de la Gascogne ; car comme les gens de ce païs-là ont tous naturellement l'esprit vif, & beaucoup de feu, les Gascons de naissance & d'effet, sçavent couvrir leurs défauts & sur-tout leur poltronnerie, & leurs fanfaronnades, de certains traits d'esprit, qu'on est obligé de les admirer : ils ont des saillies plaisantes qui les rendent agréables, & ils ne manquent jamais de réparties. J'en vais donner quelques exemples où l'on pourra aisément reconnoître leur caractère, tant par raport à leurs défauts, que par raport à leur mérite & à leurs bonnes qualités.

Un Gentilhomme Gascon entendant parler de belles actions de quelques Généraux d'Armée & d'un Prince, qui dans deux attaques de Places avoit tué jusqu'à six hommes de sa main : » Ha ! dit-il, voilà bien dequoi s'éton-» ner ; je veux que vous sçachiez que les

» mate-

* *Réflex. Crit. &c. pag.* 111.

» matelas sur lesquels je repose mes membres ;
» ne sont garnis que des moustaches de ceux
» dont mon épée a été victorieuse.

Un Soldat de la même Nation disoit à un autre Gascon : » Ne me mets pas en colére,
» car je te jetterois si haut que tu aurois plûtôt peur de la faim que de la chûte. Et moi,
» répondit l'autre, je te jetterois si haut, que
» les mouches t'auroient mangé avant que tu
» sois tombé. Et moi, répartit le premier, je
» te mettrai en tant de piéces, que la plus
» grande sera ton oreille.

Un Officier Gascon demandant au Roi de France dequoi lui aider à faire son équipage ; ce Prince lui répondit que le tems n'étoit guére propre à faire des graces ; & ajoûta qu'il avoit sa paye, & que si cela ne suffisoit pas, son pere qui vivoit largement, pouvoit de tems à autre le soulager de quelque lettre de change.
» De l'argent de mon pere, Sire, répartit-il
» promptement, Votre Majesté, qui est toute
» puissante, seroit plûtôt faire un pet au che-
» val de bronse, que de tirer une lettre de chan-
» ge de notre Païs.

Deux Gascons de Bordeaux ayant pris querelle, s'apellérent en duël ; lorsqu'ils furent en presence, l'un d'eux dit à son ennemi, qui étoit en posture de l'attaquer vigoureusement :
» Cadédis, mon ami, tu me charmes ! je se-
» rois fâché de tuër un brave comme toi ; de-
» mande moi la vie & je te la donnerai. » L'au-

tre

tre lui répondit fiérement qu'il ne la lui demanderoit jamais, & qu'il n'eut qu'à se préparer à se défendre. Le premier qui n'avoit guéres envie de se battre, voyant l'obstination de sa partie, continuoit toûjours à lui dire, qu'il admiroit sa bravoure, & qu'il ne tuëroit jamais un tel brave, ajoûtant, *demande-moi la vie, & je te l'accorderai.* Mais l'autre lassé de ces fanfaronnades, lui dit encore de se mettre en défense : » Ah! dit le premier, je t'admire! » Tu es un César. Et quoi tu ne veux pas » me demander la vie? Non, reprit l'autre, » défends-toi, ou je te tuë. Tu me raviras, » mon cher, continua le premier : Eh bien, » puisque tu ne veux pas me demander la vie, » moi je te la demande.

[] Une avanture arrivée il n'y a pas long-tems, a donné lieu à la scène suivante. Les caractéres en sont faits d'après nature.

FIER-A-BRAS, ALIDOR.

ALIDOR.

Je suis ravi de vous rencontrer, il faut que vous me fassiez raison de l'affront que vous avez fait à ma maîtresse : Il faut que je vous ôte la vie, ou que vous me l'ôtiez.

FIER-A-BRAS.

Le compliment est honnête, & fort obligeant. Cadédis, à quoi crois-tu parler, mon ami?

ALIDOR.

Ne faisons point de bruit, & montre seulement ton adresse.

FIER-

FIER-A-BRAS.

Sçais-tu bien que je suis la valeur incarnée ; & que je puis....

ALIDOR.

Point de fanfaronnades, songe seulement à te défendre.

FIER-A-BRAS.

Tu voudrois bien me fâcher ; mais je n'en ferai rien ; j'aime trop le genre-humain : Parbleu, si je me mettois en colére, le feu qui sortiroit de mes yeux causeroit un embrasement universel.

ALIDOR.

Tire ton épée ou je te passe la mienne au travers du corps.

FIER-A-BRAS.

Hé! parbleu, mon ami, aye pitié de toi ; car si je tire mon épée, le vent qu'elle fera en sortant, t'emportera dix mille lieuës par de-là le bout du monde.

ALIDOR *lui donnant du plat de l'épée.*

Tu n'est qu'un lâche.

FIER-A-BRAS *s'enfuyant.*

Va, mon ami, tu es digne de marcher sur mes pas.

Un autre brave de ce caractére & du même païs, étant à Génève dans une compagnie, prit querelle avec un Gentilhomme de cette Ville au sujet de leurs armories. Le Gascon prétendoit que l'autre les avoit usurpées à sa famille, & demandoit réparation. Le Génevois offensé

l'apelle

l'apelle en duël. Le Gascon accepte l'apel, & se trouve au rendez-vous. Là, tout prêt de se battre, le Gascon qui n'aimoit pas le sang, demanda à son adversaire, qu'elles armes il portoit? une tête de bœuf, répondit-il; » Cadédis, » répartit le Gascon sur le champ, notre qué» relle est donc finie, car les miennes sont une » tête de vache. Le Génevois ne pût s'empêcher de rire de l'adresse dont le Gascon s'étoit servi pour éluder le combat, & le laissa aller.

Un Cavalier Gascon fort brave homme de sa personne, mais qui tenoit beaucoup du naturel de sa Nation, étant en une escarmouche, tira un coup de pistolet à son ennemi, & au même instant il se vanta à un de ses amis qui étoit auprès de lui, qu'il l'avoit tué. L'autre regardant autour de lui, lui dit: » Cela ne peut être, car tu viens de tirer, & » je ne vois personne à bas. A quoi le Gascon » répondit: Cap de dious, ne vois-tu pas que » je l'ai réduit en poudre? Eh! ne me con» nois-tu point?

Mr .... se trouvant dans le Carosse ordinaire de Bourgogne à Paris avec diverses personnes, où, quoique la conversation fût générale, il s'attacha principalement à un Danois qui venoit de voyager en Pologne, en Allemagne, & en Espagne, qui avoit vû une partie de la France, & qui venoit à Paris; il lui demanda des nouvelles des païs qu'il avoit vûs; après-quoi il lui fit plusieurs questions

sur

sur le Dannemarck. Le voyageur ayant répondu à toutes, lui parla des forces de son Roi, de ses armes, & du nombre de Vaisseaux qu'il a toûjours sur l'Océan. Un Gascon qui étoit aussi de la compagnie, écoutoit cela avec une attention extrême, sans dire un seul mot. Quand le Danois eut cessé de parler; le Gascon, comme revenant d'un profond sommeil, *Mr*, dit-il, s'adressant au Danois; *Le Roi de Dannemarck a-t'il carosse?* Cette question surprit tellement les personnes qui l'entendirent, qu'il leur fut impossible de s'empêcher de rire. Le Danois croyant que le Gascon lui avoit fait cette question pour se mocquer du Roi de Dannemarck, le voulut tuer. Le Gascon qui ne comprenoit pas la sottise qu'il venoit de dire, demandoit au Danois pourquoi il se fâchoit contre lui: Enfin on eut toute la peine du monde d'empêcher le Danois de le maltraiter. Le lendemain au soir ils arrivérent à Paris, tous descendirent de Carosse; mais le Gascon n'en sortit point: craignant, comme il avoit dit tout bas à M.... l'irruption sur lui de ce malhonnête Etranger. Quand le Danois eût pris congé de la compagnie, & qu'il fut loin, le Gascon sentant revenir son courage. » J'ai » voulu attendre, dit-il d'un ton fier, si le » faquin me diroit quelque chose, je ledéfie » lui & son Roi de Dannemarck d'oser jamais » me regarder entre les deux yeux.

Un jour qu'il pleuvoit bien fort, quelques per-

personnes étant à la porte de l'Hôtel de Bourgogne, virent arriver un Gascon sans manteau, & très-moüillé. Le Gascon qui vit qu'on le regardoit, s'écria : » Je gage que mes gens » ont oublié de me donner mon manteau.

Un Gascon étant dans un jeu de paume, comme il regardoit par la galerie, un autre qui étoit auprès de lui, voyant venir à lui une balle poussée assez rudement, baissa la tête, & la balle donna droit à la tête du Gascon; ce qui le mit si fort en colére, qu'il donna un grand soufflet à celui qui s'étoit baissé, & lui dit; *Morbleu, poltron, vous avez peur.*

Un Gascon étoit mal avec son Evêque, qui étoit celui de Bazas; il fit serment qu'il ne prieroit jamais Dieu dans son Diocèse. Comme il passoit une riviére, & que le bâteau commençoit à s'ouvrir, le bâtelier lui dit; qu'il ne restoit plus qu'à se recommander à Dieu. Le Gascon lui dit; *Sommes-nous encore dans le Bazadois?*

Un Gascon qui prêchoit assez bien, étant conseillé par ses amis de demander une pension, dit : » Moi, solliciter une pension, ce » n'est qu'une bagatelle : je vais à la gloire.

Un Gascon qui s'étoit vanté de bravoure, s'enfuyoit dans une occasion : un Parisien lui dit : *Où est donc ce courage*? Il répondit : *Il est aux jambes.*

Un autre Gascon alla voir un jour le Trésor de S. Denis avec quelques-uns de ses amis; quand

quand il l'eût vû bien attentivement. » Quoi, » dit-il avec dédain, est-ce-là ce Trésor dont » on fait tant de bruit ? Dieu me damne, il » n'y a si petit Gentilhomme en mon païs qui » n'ait un cabinet plus riche que cela.

Un Cavalier Gascon, ayant été apellé en duël, ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, où voyant un Cavalier qui se promenoit, il crût d'abord que c'étoit son homme; mais s'étant aproché de lui, il vit que c'étoit un autre; la crainte qu'il eût que son dessein ne fut troublé par sa présence, lui fit dire assez brusquement à ce Cavalier, qu'il eût à se retirer de-là; l'autre lui répartit sur le même ton, desorte que s'étant piquez assez fortement, ils en vinrent aux mains. Entre-tems celui qui avoit fait apeller le Gascon en duël, arriva, & surpris de le trouver l'épée à la main contre un autre, il lui demanda : *Pourquoi il lui manquoit de parole, & pourquoi il avoit affaire à un autre avant que de l'avoir satisfait ? cap de dious*, répondit le Gascon, *il m'ennuyoit, je pelotois, en attendant qu'on joüât partie.*

Le même ayant été arrêté prisonnier, dit, *cadédis, que les courtisans ont bon tems à present que le lion est enchaîné, ils ne doivent plus rien craindre.*

Quelqu'un disoit dans une compagnie où un Gentilhomme Gascon se trouvoit aussi, *Que les Gascons sont presque tous fanfarons.*

J'en

J'en demeure d'accord, dit le Gaſcon ; *mais auſſi avoüez qu'ils ont bonne grace à faire une rodomontade, & que les autres Nations n'y entendent rien en comparaiſon d'eux.* Une Demoiſelle qui étoit preſente à ce diſcours, lui dit ; *Monſieur, pour obliger la compagnie, je vous prie de nous en faire une, puiſque vous y réüſſirez mieux que perſonne. Ah! Mademoiſelle*, répondit-il, *j'eſtime trop, & vous, & toute la compagnie ; car il eſt certain que ſi je faiſois une rodomontade, je vous ferois tous mourir de peur.*

Au ſiége de Roſes les Eſpagnols ne s'accommodoient point des bombes. Quand la place fut priſe, un Gaſcon ſe mocqua d'eux, en leur diſant. » Quoi cette petite machine » vous fait peur? Ah Cadédis ! vous êtes de » pauvres gens, les femmes de Flandre les ra» maſſent par douzaines dans leurs tabliers.

Un Gaſcon ne prenoit aucun goût aux Opéra depuis la mort de Lully, & quand on lui en demandoit la raiſon : *C'eſt*, diſoit-il, *qu'il n'y a ni ſel ni poivre dans la nouvelle Muſique.*

Le même ſe trouva dans une compagnie, où l'on parloit de la ſimphonie de France, & de celle d'Italie : on loüoit auſſi l'excellence des inſtrumens, & chacun ſuivant ſon goût eſtimoit le lut, le claveſſin, le théorbe, ou le violon ; le Gaſcon, après avoir écouté long-tems la converſation : *Ha! Meſſieurs*, dit-il gravement, *le bel inſtrument qu'un tourne-broche!*

() Un Gascon ayant été invité à un festin, où il y avoit fort bonne compagnie, se plaça au milieu de la table pour pouvoir atteindre de tous côtez. Il n'étoit pourtant pas si près d'un plat où il y avoit des perdreaux, qu'il ne lui fallut allonger le bras pour y atteindre, & voulant en prendre un, il se trouva que ce perdreau demeura agraffé par le pied avec un autre de ceux qui étoient dans le plat, & comme il étoit éloigné, desorte qu'il ne pouvoit pas y porter les deux mains, & ayant de sa droite fait quelques efforts pour les déjoindre, voyant qu'il ne le pouvoit pas, il les mit tous deux sur son assiette, & dit tout haut: » Cap de dious, quand vous dévriez » vous battre tout le jour, je ne vous sépa» rerai point.

Un autre Gascon pria avec assez d'honnêteté M.... de lui obtenir une grace de Mr le Maréchal de Créqui. Mais ce qui fut plaisant, c'est qu'il voulut le persuader » Que cette gra» ce étoit bien plus pour M... que pour lui, » parce qu'il n'en tireroit, *disoit-il*, qu'une » utilité fort petite; mais, qu'au contraire, » M.... feroit connoître le crédit qu'il avoit » dans le monde. Il lui demandoit cette grace comme les Napolitains demandent l'aumône; *Fati mi ben per voi.*

Le même étant au parterre, comme il se remuoit toujours, son épée se mettoit dans les jambes de ceux qui étoient près de lui; un Of-

ficier s'en trouvant embarrassé; *Monsieur*, lu dit-il, *votre épée m'incommode: Cadédis*, lu répondit-il, *elle en a bien incommodé d'autre.*

Un Gascon desirant d'aprendre
Seulement à danser autant qu'il le faloit,
Pour se tirer d'affaire au Bal s'il s'y trouvoit,
Et que pour bienséance il ne pût s'en défendre;
Un jour donc qu'en salle il alla,
Le Maître, si-tôt qu'il fut-là,
Pour ne point perdre de tems, le fait mettre en postur
Et lui donne de ses leçons;
Lui fait faire les pas avec leur figure,
En avant, à côté, le tourne en cent façons.
Le Gascon s'en acquitte en la même maniére,
Qu'on le voit en tout aprentif;
Mais quand ce vint aux pas qu'il faut faire en arriére,
Le Maître eût beau parler, l'Ecolier fut rétif,
En disant, *Cadédis, je renonce à la danse;*
Car seulement je renonce à la danse,
Et ne recule jamais.

(f) On promit mille écus à celui qui feroit des Vers sur les Victoires du Prince de Condé, pour mettre en forme d'inscription sur la porte du Château de Chantilli; un Gascon fit ce quatrain.

Pour célébrer tant de Vertus,
Tant de hauts faits, & tant de gloire,
Mille écus! morbleu, mille écus!
Ce n'est pas un sol par Victoire.

Quoique ces Vers ne fussent pas propres à être mis sur la porte du Château, le Prince touché d'une loüange si délicate & si ingénieuse, fit donner aussi-tôt mille écus à celui qui en étoit l'Auteur.

Un

Un Gascon se promenoit un jour dans le plus grand froid de l'hyver, sur le Pont-Neuf à Paris, avec un petit pourpoint de toille, les manches tailladées, des bas de toille, un petit manteau de camelot, & l'épée au côté. Le Roi passant par-là, & voyant cet homme en si maigre équiqage, fut curieux de lui parler; il le fit venir, & lui demanda, s'il navoit pas froid? » Non, Sire, *répondit-il:* Comment » est-il possible, mon ami, *reprit le Roi*, que » tu n'ayes pas froid, habillé comme tu es? » Et moi encore que je sois bien vétu, je » ne laisse pas d'avoir froid. Sire, *répondit* » *le Gascon*, si Votre Majesté faisoit ce que je » fais, elle n'auroit jamais froid. Et comment » donc? *dit le Roi.* Si elle portoit, *reprit le* » *Gascon*, tous ses habits sur elle, comme je » porte tous les miens, je suis assuré qu'elle » auroit plus chaud qu'elle n'a. Le Roi trouva cette raison si bonne, qu'il lui fit donner un habit pour l'hyver.

A.... rencontrant un Gascon avec un habit moitié noir, moitié gris, qui étoit tout en lambeaux, qui lui demanda l'aumône son chapeau sur la tête, disant qu'il étoit Gentilhomme? il lui donna une piéce de quatre sols, & le pria de lui en rendre trois. Le Gascon cherche dans ses poches & dans ses goussets; mais n'y trouvant rien; *Cap de dious*, lui dit-il, *je pense que j'ai laissé ma monnoye en changeant d'habit.*

Mr le Maréchal d'Humiéres tenoit à Lille

une table, où il y avoit toujours un grand nombre d'Officiers d'Armée ; & comme un jour il avoit reçû de la Cour un gros paquet, quelqu'un prit la liberté de lui demander ce qu'il y avoit de nouveau à S. Germain ? Le Maréchal lui dit que le Roi étoit irrité contre les Gascons qui n'étoient jamais dans leur devoir ; & qu'assurément Bordeaux en pourroit souffrir. Un Officier de la même Ville, après avoir entendu raisonner les uns & les autres, sur le châtiment dont elle pouvoit être menacée, prit la parole ; & s'adressant à Mr d'Humiéres, il lui dit : » Mais, Mon- » sieur, je vous prie de graces, quel mal le » Roi nous pourroit-il faire, après nous avoir » ôté le divertissment du duël ?

Un Gentilhomme du païs de Mr de la Calprenéde disoit à Mr de Sercy Libraire, qui lui montroit le Roman de Cléopâtre : » Cet » Auteur se vante d'avoir une maison de gran- » de étenduë, accompagnée d'un bois de hau- » te futaye ; & je vous proteste qu'il n'y a pas » seulement du bois de quoi faire un curedent, » & qu'une tortuë feroit le tour de sa maison » en un quart-d'heure.

Un Gascon disoit : » Qu'en quelque endroit » de son corps qu'on le blessât, le coup étoit » mortel, parce qu'il étoit tout cœur.

(·) Un Gascon disoit : » Dès que le duël » fût défendu, il crût du poil dans la paume » de la main de mon pere.

(·) Quel-

() Quelqu'un se vantoit d'avoir reçû une bonne Lettre de change : un Gascon dit : J'en reçois toujours une rame à la fois, ou je n'en reçois point.

() Un Gascon que l'indigence avoit contraint de se faire porter à l'Hôtel-Dieu de Paris, étant fort malade, un autre Gascon le vint voir, & l'ayant trouvé presque agonisant : Hé donc, mon cher enfant, lui dit-il, en quel état je te trouve. Courage, mon ami, courage. Pour du courage, lui répondit le malade, les gens de notre Païs n'en manquent pas. Eh! qui le sçait mieux que moi, lui dit celui qui le visitoit? Au reste, mon cher enfant, ajoûta-t'il, tu veux bien que je te demande, si tu es bien avec Dieu? *Aparemment*, repliqua Monsieur de Castelnove (c'est le nom que se donnoit le malade) *je ne dois pas y être mal, puisqu'il me donne un apartement dans son Hôtel.*

() On félicitoit un Gascon sur ce qu'il avoit eû le bonheur de n'avoir pas été rencontré par les mêmes voleurs qui dépoüillérent son frére qu'il venoit de quitter : *Dites plûtôt*, répondit-il, *que les voleurs sont heureux de ne m'avoir pas rencontré.*

() Un Gascon d'humeur goguenarde,
Arrivant du camp à Paris,
Après l'affaire d'Oudenarde,
Se trouva, dit-on, fort surpris,
C'étoit de voir que dans les ruës

On

On faisoit par tout de grands feux,
Pour une bataille perduë,
Comme pour un succès heureux ;
Ah! cadédis, riant sous cappe,
Badaux, vous faites, leur dit-il,
Ainsi que la pierre à fusil,
Plus de feu, tant plus on la frape.

(·) Un Gascon se mocquoit de ce qu'un de ses amis se faisoit nettoyer de la vermine. L'ami lui demanda si en pareil cas il ne feroit pas de même, *Cadèdis*, dit le Gascon, *je les ferois donc tuer à coup de pistolet.*

Mr Daguerre Gascon, étoit Capitaine de Vaisseau, brave jusqu'à être intrépide, & d'une réputation si bien établie, qu'il n'y avoit point de personne de qualité qui n'eût entendu parler de son cœur & de sa maniére brusque de dire les choses. Quand Mr le Comte d'Harcourt revint d'un Voyage, rendu inutile par l'imprudence d'un Archevêque, il se résolut de prendre les Isles sur les Côtes de Provence possédées alors par les Espagnols ; mais comme les provisions étoient consommées, & qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, il dit à Daguerre, je ne sçai comment nous chasserons les Espagnols de ces Isles, car nous n'avons que des pommes cuites pour leur tirer. Daguerre lui demanda sérieusement. *Monsieur, le Soleil y entre-t'il* ? Oüi, répondit le Comte en souriant. *Nous y entrerons*, reprit Daguerre, & il fut devin. Comme Mr le Prince de Condé,

Condé, qui n'étoit en ce tems-là que Duc d'Enguien avoit étonné toute l'Europe par ses actions extraordinaires. Daguerre charmé de la réputation de ce jeune Prince, eût la curiosité de le voir; & quelques-uns de ses amis le conduisirent où le Duc avoit pris une maison particuliére pour y être libre. Quand ils furent dans la salle, ils trouvérent que ce jeune Prince étoit à table où l'on disputoit, *si les grands hommes avoient accoutumé de vivre long-tems?* & tous conclurent, *que la vie d'un Héros étoit ordinairement de courte durée.* Daguerre qui étoit-là pour le voir dîner, s'avança, & regardant fixement le Duc, s'écria, » Hé » bien! si je ne suis mort, qu'en puis-je moins? A cette parole, Mr le Duc d'Enguien, sans le reconnoître, parce qu'il ne l'avoit jamais vû: *Je gage*, dit-il, *que c'est Daguerre.* Il répartit; *c'est mon nom*; & le Prince se leva de table pour l'embrasser, & pour lui faire des honnêtetez.

() A la prise d'une Ville, un des principaux Officiers de la garnison, voyant qu'on ne donnoit quartier à personne dans la premiére chaleur de l'attaque, s'alla jetter entre les bras d'un Officier Gascon, il se fit son Prisonnier, & lui offrit trois cens loüis qu'il avoit sur lui, afin qu'il le gardât: Voici ce qu'en son langage le Gascon répartit à cet offre. » Monsieur, pour » votre vie elle est sauve, car je combats com» me le lion; je pardonne à celui qui s'humi» lie;

» lie ; mais pour vous garder, j'ai bien d'au-
» tres choses à faire : Je m'en cours à la gloire,
» & vous laisse, vous & votre argent, entre les
» mains de mon Sergent. Cette action est très-
belle, & c'est l'Officier qui l'a racontée.

Le cocher d'un fiacre étoit yvre ; en passant dans une ruë, il serra un Mousquetaire contre la muraille & de si près, que sans une porte ouverte où il se jetta, il l'auroit peut-être crevé. Ce Mousquetaire en furie courut après lui, & le chargea de coups de bâton. Comme pendant ce tems-là le carosse étoit arrêté, un Gascon qui étoit dedans, mit la tête hors de la portiére ; » Monsieur, *cria-t'il*
» *au Mousquetaire*, vous ne sçavez peut-être
» pas que je paye les momens de ce faquin,
» dépêchez-vous de le battre, chaque coup de
» bâton que vous lui donnez me coûte cinq
» sols. Enfin le Mousquetaire laissa le co-
» cher. Le lendemain un des amis du Gascon sachant l'avanture, lui reprocha d'avoir laissé maltraiter son cocher, lui disant ; » Que tous
» les coups de bâton qu'on lui avoit don-
» nez étoient retombez sur lui. Mon grand
» ami, *lui répondit le Gascon*, je ne suis pas
» fait pour des petits combats ; mais pour des
» actions éclatantes.

Un autre Gascon étoit en prison depuis deux ans pour dettes ; ses amis payérent le créancier qui consentit à sa liberté. Comme ils furent pour le faire sortir, il dit qu'il avoit

payé

payé son dîner au Géolier, & qu'il ne sortiroit qu'après avoir mangé tout son saoul. Ses amis eurent beau le presser, leurs empressemens furent inutiles. Pendant qu'il dînoit, un autre créancier vint le recommander : le Gascon pensa mourir de dépit, & peu de momens après faisant le fier, il dit : » Que la fortune » persécutoit toujours les gens de mérite. Cependant ses amis accommodérent l'affaire, & lui allérent annoncer sa liberté. Il étoit dans le lit quand il reçut cette heureuse nouvelle ; il se leva au moment, il prit ses habits dans ses bras, voulut absolument sortir du Châtelet en chemise ; il alla s'habiller chez un Rotisseur à la ruë de la Huchette ; & en parlant de son avanture : » Cadédis, *dit-il*, je » voulois ménager un repas ; mais jamais dî» ner ne m'a tant coûté que celui de ces jours » passez.

Un Gascon lisoit en compagnie une lettre que son pere lui avoit écrite, où il lui mandoit qu'on le vouloit mettre à la taille, & que cela l'incommoderoit beaucoup, n'ayant que deux cens livres de rente ; cette somme étoit marquée en chiffre par un 2 & par deux oo. Le Gascon au lieu de lire deux cens livres, lisoit deux mille livres. Une Demoiselle, qui étoit derriére, & qui lisoit la lettre des yeux sans qu'il y prit garde, lui entendant prononcer deux mille livres, lui dit qu'il n'y en avoit que deux cens : le Gascon se tournant vers

elle; *Dieu me damne, le fat*, dit-il, en parlant de son pere, *a oublié un zero.*

Une jeune Veuve, belle & riche, étoit aimée par un jeune Gascon pauvre & présomptueux; ce Gascon, suivant la coutume établie parmi les gens de son païs, vouloit qu'on crût qu'il étoit fort bien avec cette Dame, & divulguoit beaucoup plus de faveurs qu'il n'en recevoit. La Dame qui l'aimoit, mais qui étoit d'une humeur enjoüée & plaisante, résolut de l'en punir d'une maniére nouvelle. Je sçai, lui dit-elle, que vous avez de l'affection pour moi, & je suis persuadée que vous voudrez bien m'en donner des marques dans une occasion qui se presente. Le Gascon lui témoigna être prêt à tout faire. Vous connoissez, ajoûta la Veuve, une telle Dame de mes amies, qui a un mari jaloux & fort incommode, & qui ne lui permet pas de coucher hors de chez lui; cependant il est nécessaire, pour des raisons particuliéres, qu'elle couche ce soir chez moi, & ce que je desire de vous est que vous alliez vous coucher en sa place, afin que son mari qui ne reviendra que tard, vous trouvant dans son lit, croye que c'est sa femme, & comme il se léve de meilleur matin qu'elle pour aller à ses affaires, il ne s'apercevra de rien; car quoiqu'il soit fort jaloux de sa femme, il n'a pas accoûtumé de troubler son repos durant la nuit. Le Gascon, après avoir consenti à tout ce qu'elle voulut, se laissa me-

ner chez l'amie de sa Maîtresse; on lui mit une coeffure de nuit, telle que les femmes en portent, & il se mit ensuite dans le lit du mari jaloux qui étoit absent, & que la jeune Veuve sçavoit bien ne devoir pas revenir ce soir-là. Les deux amies laissérent le Gascon seul dans ce lit, & quelque-tems après la jeune Veuve entra en robe-de-chambre, & sans lumiére & alla se coucher dans le lit où étoit le Gascon, qui la prenoit pour le mari jaloux, & qui étoit dans une peine extrême; il tenoit fort peu de place dans le lit, & tournant le dos à la jeune Veuve, il s'étoit mis le plus près qu'il avoit pû de l'autre bout du lit. Il passa de cette sorte une nuit la plus inquiéte qu'il eût jamais eûë, apréhendant toujours quelques caresses à contre-tems du mari jaloux; mais sa peine fut encore plus grande, lorsque le jour commençant à paroître, la jeune Veuve prit une sonnette, au bruit de laquelle il entendit qu'il entroit quelqu'un dans la chambre; il se couvrit la tête avec la couverture, & auroit voulu s'abîmer dans le lit, tant il avoit peur d'être connu; ce fut l'amie de la Veuve qui entra, & qui ouvrit les rideaux du lit, d'où la Veuve sortit aussi-tôt; à cette vûë, le Gascon pensa mourir de regret, de dépit & de honte, d'avoir fait un si mauvais usage d'une si belle nuit.

( ) Un Gascon devoit épouser une Parisienne, qu'il n'avoit jamais vûë. Elle étoit

 laide,

laide, & on lui en avoit envoyé le portrait; avec les agrémens qu'elle n'avoit pas. Le Gascon arrivé & dégoûté de la Demoiselle, offrit à ses Parens, pour les apaiser, d'épouser le portrait qu'ils lui avoient envoyé.

Un Général ayant condamné un Gascon à la mort pour s'être battu en duël, le Gascon se jettant à genoux lui demanda la vie; mais le Général lui répondit qu'il n'y avoit point de grace. Le Gascon entendant ces tristes nouvelles, dit au Général; » Monseigneur, puisque » Votre Excellence veut absolument que je » meure, je la prie de m'accorder une grace » après ma mort, pour le repos de ma pauvre » ame. Oüi, *dit le Général*, & quelle grace, » dis-moi? Je ne vous le dirai pas, Monsei» gneur, *reprit le Gascon*, que Votre Excellen» ce ne m'ait promis de tenir sa parole. Peut» être, *dit le Général*, que tu me veux deman» der la vie? Non, *dit le Gascon*, & je ne sou» haite pas que Votre Excellence me fasse cet» te grace qu'après ma mort. Hé bien, *reprit* » *le Général*, je te jure sur ma foi d'honnête » homme, que je te la ferai; dis-moi mainte» nant ce que tu desire. Monseigneur, *dit le* » *Gascon*, que Votre Excellence me fasse la » grace de me baiser au derriére quand je serai » mort: Votre Excellence a juré de m'accor» der ce que je lui demanderois; elle ne s'en » peut pas dédire. Cette demande fit rire ce Général, & il aima mieux lui donner la vie que

que d'être obligé de tenir ſa parole.

Les Gaſcons qui ſont courageux en effet le ſçavent bien, & ils veulent que tout le monde le ſçache auſſi. Un Gaſcon diſcourant de ſa valeur, & voulant donner une idée de ſon courage, diſoit : que s'il étoit Gouverneur d'une Ville, il ne la rendroit jamais aux Ennemis, quand même elle ſeroit affligée de la plus cruelle famine. Son Valet qui étoit preſent à la converſation, l'interrompit, & lui dit ingénuëment : » Je vous crois, Monſieur, quand vous » aſſurez qu'on ne prendroit jamais par famine » une Ville dont vous ſeriez Gouverneur, » parce que je n'ai jamais vû un homme ſe te- » nir ſi long-tems à une place, où il n'y a » point de vivres ; car j'ai remarqué ſouvent » que vous étiez plus de quatre heures à table » avec un harang ſoret.

( ) Quelque brave que fut Garcias, Roi de Navarre, il ne pouvoit s'empêcher de trembler de tous ſes membres, lorſqu'il alloit donner bataille ; & comme un jour quelqu'un des ſiens tâchoit en cet état de le raſſurer par ſes diſcours : » Vous me connoiſſez fort mal, *lui* » *dit il*, aprenez que ſi ma chair ſçavoit juſ- » qu'où mon courage la portera tantôt, elle » tranſiroit de frayeur, & je ne ſerois pas » quitte à ſi bon marché.

Un Officier Gaſcon, dans le Régiment de M. le Duc de Roquelaure, fut prié fort honnêtement par ſon Colonel de l'accompagner

dans

dans une visite à trois lieuës de la Ville où ils étoient. Ils furent surpris d'une grande pluye à moitié chemin; M. le Duc de Roquelaure dit : » Il faut que j'en souffre, puisque j'ai » été assez fat pour n'avoir pas fait porter mon » manteau. M. *reprit l'Officier*, j'ai fait la mê- » me sottise que vous avez faite.

Un certain Gascon qui s'étoit malheureusement trouvé dans un Bal, y fut pris quelque-tems après pour danser. Comme il dansoit mal, & qu'il s'aperçût que l'Assemblée ne pouvoit s'empêcher de rire, il dit tout haut: » Qu'en récompense de ce défaut, il se bat- » toit bien. Quelqu'un lui répartit assez brusquement. » Je vous conseille de vous battre » toujours, & de ne danser de votre vie.

» Le Sage n'est pas sujet aux injures de la » fortune, dit Sénéque. Un Gascon, dont la femme étoit jeune, jolie, & qui étoit souvent visitée par des gens d'affaires, qui d'ordinaire ne font pas des pas inutiles, se faisoit lui-même l'aplication de cette sentence à ce sujet. Un autre Gascon de ses parens lui venant donner quelques avis sur le bruit que faisoient les galanteries de sa femme, & lui exagérant le ridicule qu'elles lui donnoient dans le monde, après qu'il eût fini ses conseils. » Mon ami, » *répondit gravement le Gascon*, le Sage n'est » pas sujet aux injures de la fortune.

» Allons, Monsieur, l'épée à la main (dit un Parisien dans le milieu d'une ruë à un Gascon

con qui venoit de l'offenser.) » Comment al-
» lons ? *reprit celui ci.* A qui croyez-vous par-
» ler ? Commandez à vos Valets.

Un Lacédémonien interrogé, pourquoi ceux de Lacédémone portoient des épées si courtes ? *il répondit :* » Pour en fraper de plus » près leurs ennemis.

Quelqu'un ayant vû peinte sur le bouclier d'un Lacédémonien *une mouche*, qui n'étoit pas plus grande que le naturel, lui reprocha qu'il ne l'avoit prise de cette grandeur que pour n'être pas reconnu de ses ennemis : » Au » contraire, *dit-il*, c'est pour en être plus re- » marqué ; car je m'en aproche de si près, qu'ils » ne l'aperçoivent qu'à leurs dépens. Ces pensées-là différent-elles fort des gasconnades ? En voici quelques autres dont le stile ne ressemble pas mal aussi à celui des Gascons.

Une Lacédémonienne interrogée, quelle dot elle aporteroit à son mari ? *répondit :* » l'honnêteté de mon païs.

Un criminel que l'on punissoit à Sparte, s'écrioit : » Helas ç'a été malgré moi, si j'ai » failli : un Lacédémonien lui répartit ; c'est » aussi malgré toi que l'on te punit.

LA FANFARONNADE D'UN ARGIEN.

L'ARGIEN.

Force Guerriers de Sparte en ma Ville d'Argos
Ont leur sépulture pompeuse.

Un Spartiate répondit.

Sparte n'eſt pas ſi glorieuſe,
Nul guerrier Argien n'y fut porter ſes os.

Le victorieux Fanfaron.

Le ſort injurieux livre un homme de cœur
Au pouvoir d'un foible vainqueur,
Qui devant lui vingt fois prît lâchement la fuite,
A tels revers par fois la valeur eſt réduite.
Il n'eſt rien plus vain qu'un poltron :
Celui ci, d'un air fanfaron,
Fit à ſon priſonnier cette demande altiére,
Sçais-tu bien qui je ſuis ! me reconnois-tu bien ?
Te reconnoître, & le moyen,
Je n'avois jamais pû te voir que par derriére.

Un Athénien reprochoit à un Lacédémonien ; » Que ceux d'Athénes les avoient ſouvent repouſſez de devant leur Ville. Nous » ne ſçaurions vous faire un pareil reproche, » lui dit le Lacédémonien. Celui-ci donnoit ſpirituellement à connoître par cette réplique que l'Athénien ſe vantoit mal-à-propos.

Une Lacédémonienne donnant un bouclier à ſon fils qu'elle envoyoit à la guerre, lui dit : *Raporte-moi ce bouclier, ou que l'on te raporte dedans.*

Un Lacédémonien paſſant une nuit prés d'un tombeau, & voyant un ſpectre qui parût devant lui, il lui dit, en le pourſuivant, ſa lance à la main : *Attends-moi, ſi tu veux mourir une ſeconde fois.*

Seigneur,

Seigneur, disoit quelqu'un au grand Alexandre, que des idées trop vastes rendoient petit: *S'il y avoit des terres au-delà de l'Océan, vos Ennemis n'y seroient-ils pas allez, pour se dérober à vos coups & à vos triomphes ?*

Marcus-Curius-Dentatus, après plusieurs Victoires qu'il avoit remportées, dit dans une harangue qu'il prononça publiquement: » J'ai » tant conquis de païs, qu'ils dévroient être » autant de déserts, si je n'avois pas assez vain- » cu d'hommes pour les peupler. J'ai tant pris » d'hommes, qu'ils feroient tous contraints de » mourir de faim, si je n'avois gagné assez de » terres pour les nourrir.

[] ¶ Les Espagnols enchérissent encore par-dessus les Gascons, sur-tout quand ils parlent de leur courage & de leur bravoure. Au reste, leur stile ne différe guéres de celui des Gascons.

Un Espagnol voulant donner une idée du carnage qu'il prétendoit faire de ses ennemis, dans une bataille qui devoit se donner le lendemain, dit: » Je veux que le nombre de ceux » qui mourront de ma main soit si grand, qu'au » lieu de cette valée, on voye une haute mon- » tagne de corps morts; ensorte que le Soleil, » voyant à son retour une montagne dans le » lieu où il est accoûtumé de voir une plaine, » croira s'être égaré de son chemin. Je veux, » ajoûtoit il, que les fleurs de ces prez flottent » dans des ruisseaux de sang; & que ces her- » bes que je foule aux pieds se réjoüissent

» seules

» seules de cette misére commune ; car je leur » donnerai sujet de disputer de couleur avec » les œillets, puisqu'en dépit de l'Aurore, qui » à force de pleurs les fait naître vertes ; je veux » qu'elles meurent rouges.

[] Un autre voulant menacer son ennemi, qui faisoit mine de se vouloir battre contre lui : » Sorts, lui dit il malheureux, si tu as » assez de cœur pour paroître devant moi ; je » veux te réduire avec tant de morceaux, que » le plus grand étant jetté en l'air, donnera » moins d'ombre au Soleil que le plus petit de » ses atômes.

[] Un autre disoit : » Qu'il tenoit toujours » les yeux fermez quand il se battoit à coups » d'épée, pour ne pas voir les piéces qu'il en» levoit du corps de son ennemi.

[] Un Capitaine Espagnol disoit : » Que son » frére étoit le plus brave homme qui fut dans » l'Univers entier ; mais que pour lui, qu'il » étoit infiniment plus brave que son frére.

Un autre Capitaine Espagnol s'étant mis en campagne, & voyant que ses Soldats étoient intimidez par le grand nombre de leurs Ennemis, il leur dit pour les rassurer : *Courage, mes Amis, n'ayez point de peur ; car si le Ciel tomboit, je me fais fort de le soutenir avec mes bras.*

[] Un autre avoit coûtume de dire, quand il se voyoit dans un miroir, étant armé : *Qu'il avoit peur de lui même.*

[] Un autre disoit à son ennemi : » Paroissez » donc,

» donc, & faites-vous accompagner de cent, » de mille, si vous le voulez, puisque je n'ai » qu'à mouvoir cinq ou six fois mon bras pour » défaire une légion de vos semblables.

[] Un autre plus fanfaron encore, disoit: *Ma main fait tous les jours suër la plûpart des fossoïeurs de l'Europe, par le travail qu'ils sont obligez de faire pour tirer des tombeaux les ossemens de ceux que j'ai donné pour pâture aux vers.*

Un autre extrêmement fanfaron, & le plus lâche qui fut jamais, parlant avec son Valet de sa valeur & de son courage, en faisoit un portrait extraordinaire. A l'entendre, il n'y avoit pas d'endroit au monde, quelque reculé qu'il fût, où il n'eût donné des marques de sa bravoure: Son Valet qui le connoissoit, & qui se faisoit un plaisir de se moquer de lui, lui dit; » Il est vrai, Monsieur, que j'ai fort souvent » entendu parler de vos exploits; mais depuis » que je suis avec vous, je suis malheureux » pour n'avoir pas encore été témoin d'aucune » de ces grandes actions qu'on exagére si fort » dans le monde. Je l'avouë, répondit-il, mais » c'est que ma valeur est si universellement re» connuë, que tout le monde la redoute, & » que personne n'oseroit m'attaquer. Il ajoû» ta, je te jure que depuis que je me connois, » je ne sçai pas que j'aye été si long-tems sans » donner à boire à mon épée, que depuis que » tu es à mon service. Le Valet lui ayant fait là-dessus quelques questions, il lui répondit toujours

toujours en exagérant. Après qu'ils eurent raisonné quelque-tems de la sorte, le valet dit à son Maître : » Il est vrai qu'un ignorant comme » moi aprend de belles choses avec un Maî» tre tel que vous, & quoique je n'aye pas le » cœur martial, je prens plaisir au recit de ces » belles histoires, comme il tua, il réduisit en » poussiére, il tailla en piéces, il coupa bras & » jambes, il fendit depuis la tête jusqu'aux » pieds ; mais je ne me plaît guéres à me trou» ver dans de semblables rencontres, parce » que tel est vaillant à faire de grandes actions » & qu'un autre n'est propre qu'à écouter cel» les d'autrui. Pour moi, continua-t'il, quand » je vois une épée nuë, je tremble plus d'une » heure après ; car j'avouë sans façon que je » suis le plus grand poltron qui soit au mon» de. Tais-toi, Maraut, lui dit son Maître en » colére, ne prononce jamais ce mot de pol» tron dans ma maison, c'est la profaner. Mais, » ajoûta-t'il, puisque tu sçavois que tu as ce » défaut, pourquoi as-tu osé venir demeurer » avec la terreur du monde comme moi ? Par» ce, Monsieur, répondit-il, que quelque of» fense que je puisse faire à qui que soit, il » n'y a personne qui ose me regarder entre les » deux yeux. Son Maître n'eût rien à répliquer ; il admira seulement l'adresse de son Valet, qui lui montroit par une autre fanfaronnade, le ridicule des siennes.

FIN DU TOME I.



